This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

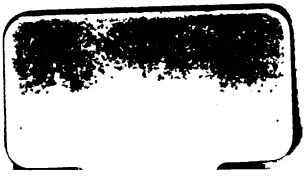
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

V8. cc. 3. 1770(4)



LES

SOUVENIRS

DE

MADAME DE CAYLUS.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN ROBERT.

M. DCC. LXX.

PREFACE

PREFACE.

CEt ouvrage de Madame de Caylus eſt un de ceux qui font le mieux connaître l'intérieur de la Cour de Louis XIV. Plus le ſtile en eſt ſimple & négligé, plus ſa naïveté intereſſe. On y retrouve le ton de ſa converſation; elle n'a point tâché, *comme diſait Monſieur le Duc D'antin. Elle était du nombre des femmes qui ont de l'eſprit & du ſentiment ſans en affecter jamais. C'eſt grand domage qu'elle ait eu ſi peu de ſouvenir, & qu'elle quitte le lecteur lorſqu'il s'attend qu'on lui parlera des dernieres années de Louis XIV. & de la régence. Peut-être même l'eſprit philoſophique qui règne aujourd'hui ne ſera pas trop content des petites avantures de*

Cour, qui ſont l'objet de ces mémoires. On veut ſavoir quels ont été les ſujets des guerres; quelles reſſources on avait pour les finances; comment la marine déperit après avoir été portée au plus haut point où on l'eut jamais vue chez aucune nation; à quelles extrémités Louis XIV. fut réduit; comment il ſoutint ſes malheurs, & comment ils furent réparés; dans quelle confuſion ſon confeſſeur Le Tellier jetta la France, & quelle part Madame de Maintenon put avoir à ces troubles inteſtins auſſi triſtes & auſſi honteux que ceux de la fronde avaient été violent & ridicules. Mais tous ces objets aiant été preſque épuiſés dans l'hiſtoire du ſiecle de Louis XIV., on peut voir avec plaiſir de petits détails qui ſont connaître pluſieurs perſonnages dont on ſe ſouvient encor.

Ces particularités même ſervent dans plus d'une occaſion à jetter de la lumiere ſur les grands événements.

D'ordinaire les petits détails des Cours si chers aux contemporains, périssent avec la génération qui s'en est occupée; mais il y a des époques & des Cours dont tout est longtems prétieux. Le siécle d'Auguste fut de ce genre, Louis XIV. eut des jours aussi brillants quoique sur un théâtre beaucoup moins vaste & moins élevé. Louis XIV. ne commandait qu'à une Province de l'Empire d'Auguste; mais la France acquit sous ce règne tant de réputation par les armes, par les loix, par de grands établissements en tout genre, par les beaux arts, par les plaisirs mêmes, que cet éclat se répand jusques sur les plus legères anecdotes d'une Cour qui était regardée comme le modèle de toutes les Cours, & dont la mémoire est toujours prétieuse.

Tout ce que raconte Madame la Marquise de Caylus est vrai; on voit une femme qui parle toujours avec candeur. Ses

TAYLOR INST. OXFORD

Souvenirs, j'ai voulu surtout faire oublier cette foule de misérables écrits sur la Cour de Louis XIV, dont l'Europe a été inondée par des auteurs jansénistes, qui n'avoient jamais connu cette Cour, ni Paris.

Madame de Caylus nièce de Madame de Maintenon, parle de ce qu'elle a entendu dire & de ce qu'elle a vu, avec une vérité qui doit détruire à jamais toutes ces impostures imprimées, & surtout les prétendus mémoires de Madame de Maintenon, compilés par l'ignorance la plus grossière, & par la fausseté la plus révoltante, écrits d'ailleurs de ce mauvais style des mauvais romans qui ne sont faits que pour les antichambres.

Que penser d'un homme qui insulte au hazard les plus grandes familles du Royaume, en confondant perpétuellement les noms, les événements, qui vous dit d'un ton assuré que Monsieur de Maisons premier Prè-

sident du Parlement avec plusieurs Conseillers, n'attendaient qu'un mot du Duc Dumaine pour se déclarer contre la régence du Duc d'Orléans; *tandis que Monsieur de Maisons, qui ne fut jamais premier Président, avait arrangé lui-même tout le plan de la régence!*

Qui prétend que la Princesse des Ursins à l'âge de soixante & un an avait inspiré à Philippe V Roi d'Espagne, une violente passion pour elle.

Qui ose avancer que les articles secrets du traité de Rastadt excluaient Philippe V du trône; *comme s'il y avait eu des articles secrets à Rastadt.*

Qui a l'impudence d'affirmer que Monseigneur fils de Louis XIV épousa Mademoiselle Chouin; *& rappelle sur cette fausseté tous les contes absurdes imprimés chez les Libraires de Hollande.*

Qui pour donner du crédit à ces contes,

cite l'exemple d'Auguſte, lequel ſelon lui était annoureux de Cléopâtre. C'eſt bien ſavoir l'hiſtoire!

Voilà par quels gredins la plupart de nos hiſtoires ſecrettes modernes ont été compoſées. Quand Madame de Caylus n'aurait ſervi par ſes mémoires qu'à faire rentrer dans le néant, les livres de ces miſérables, elle aurait rendu un très grand ſervice aux honnêtes gens amateurs de la vérité.

SOUVENIRS.

LE titre de *mémoires*, quoique de toute les façons d'écrire la plus simple & la plus libre, m'a cependant paru encore trop sérieux pour ce que j'ai à dire & pour la maniere dont je le dis. J'écris des souvenirs sans ordre, sans exactitude & sans autre prétention que celle d'amuser mes amis ou, du moins de leur donner une preuve de ma complaisance; ils ont crû que je sçavais des choses particuliéres d'une Cour que j'ai vue de près & ils m'ont priée de les mettre par écrit. Je leur obéis, sure de leur fidélité & de leur amitié je ne puis craindre leur imprudence & je m'expose volontiers à leur critique.

Je commencerai ces souvenirs par Madame de Maintenon dont l'esprit, le mérite & les bontés qu'elle eût pour moi ne s'effaceront jamais

de ma mémoire. Mais ni la prévention que donne l'éducation ni les mouvemens de ma reconaniſſance ne me feront rien dire de contraire à la vérité.

Madame de Maintenon était petite fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, élevés auprès de Henry IV. dans la maiſon de Jeanne d'Albret Reine de Navarre & connu ſurtout par ſes écrits & ſon zéle pour la Religion proteſtante, mais plus recommandable encore par ſa ſincérité dont il parle lui même dans un manuſcrit que j'ai vû de ſa main & dans lequel il dit que ſa rude probité le rendait peu propre auprès des grands.

Il eût l'honneur de ſuivre Henry IV. dans toutes les guerres qu'il eût à ſoutenir; & ſe retira après la converſion de ce prince dans ſa petite maiſon de Murſay près de Nior en Poitou (a).

Le zéle d'Agrippa d'Aubigné pour la Religion & ſon attachement pour ſon maître lui firent tenir un Diſcours après l'aſſaſſinat de Jean châtel qui lui fit beaucoup d'honneur dans le parti des huguenots. vous n'avés dit-il à Henry IV. renié J. C. que de bouche, vous avés été

(a) Il en fait la deſcription dans le baron de Feneſte & c'eſt de lui même dont il parle ſous le nom d'énée.

bleſſé à la bouche, mais ſi vous le renoncés de cœur, vous ſerés bleſſé au cœur.

Monſieur d'Aubigné s'occupa dans ſa retraite à écrire l'hiſtoire univerſelle de ſon tems, & il donna dans la préface de ce livre une louange à Henry IV. qui m'a toujours paru ſi propre à lui & ſi belle que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici. Il appelle Henry IV. le *conquérant du ſien*, éloge qui renferme, ce me ſemble en deux mots toute la Juſtice de ſa cauſe & toute la gloire des autres Conquérants.

Théodore Agrippa d'Aubigné, dont je parle, épouſa Suzanne de Zay de la maiſon de Lusignan. Il eut de ce mariage un fils & deux filles, L'ainée épouſa Monſieur de Caumont d'Adde, & l'autre Monſieur de Villette mon grand père. Le fils fut malheureux & mérita ſes malheurs par ſa conduite, il épouſa étant priſonnier dans le château trompette de bordeaux Jeanne de Cardillac fille de Pierre de Cardillac Lieutenant de Monſieur le Duc d'Epernon & gouverneur ſous ſes ordres de cette place. Sa femme ne l'abandonna jamais dans ſes malheurs & accoucha dans la conciergerie de Niort de

Françoise d'Aubigné, depuis Madame Scarron & ensuite Madame de Maintenon.

Je me souviens d'avoir entendu raconter que Madame d'Aubigné étant venue à Paris demander au Cardinal de Richelieu la grace de son mari, ce Ministre avait dit en la quittant, elle seroit bienheureuse si je lui refusait ce qu'elle me demande.

Il est aisé d'écrire qu'un tel homme n'avait pas beaucoup de religion, mais il est rare qu'il en parlat à sa fille & a un enfant. Car j'ai oui-dire à Madame de Maintenon, que la tenant entre ses bras il lui disait, est-il possible que vous qui avez de l'esprit puissiez croire tout ce qu'on vous apprend dans votre catéchisme?

Les mauvaises affaires que Mr. d'Aubigné s'était faites, l'obligerent à la fin de prendre un établissement en Amérique. Il y mena sa famille, qui consistait en une femme, deux garçons & cette petite fille, qui n'avait, je crois, que dix-huit mois, & qui fut si malade dans le trajet, qu'on fut prêt à la jetter à la mer la croyant morte.

Mr. d'Aubigné (*a*) mourut à la Martinique à son second voyage, car je crois avoir entendu dire qu'il en avait fait deux. Quoiqu'il en soit, Madame d'Aubigné revint veuve en France avec ses enfans. Elle trouva leurs biens vendus & dissipés par les créanciers de leur pere, & par l'injustice de quelques-uns de ses parens. Ma grand mere, sœur de leur pere & femme de mérite, prit soin de cette famille malheureuse, & surtout de la petite fille qu'elle demanda à Madame sa mere, & qu'elle élevait comme ses propres enfans, mais mon grand pere & ma grand mere étant huguenots, Madame de Neuillant, mére de la Maréchalle de Nauailles & parente de Mr. d'Aubigné, demanda à la Reine mere un ordre pour retirer cet enfant de leur mains.

Madame de Neuillant voulut faire par là sa cour à la Reine, mais son avarice la fit bien-tôt repentir de s'être chargée d'une Demoiselle sans bien, & elle chercha à s'en défaire à quelque prix que ce fut. C'est dans ce dessein qu'elle l'amena Paris, & qu'elle la mit dans un couvent, elle se fit Catholique après une longue résistance

(*a*) Il mourut au retour de son second voyage de la Martinique, dans un voyage qu'il fit à Orange.

pour sa jeunesse, car je crois, qu'elle n'avait pas encore quatorze ans faits.

Je me souviens à propos de cette conversion d'avoir entendu dire à Madame de Maintenon, qu'étant convaincue sur les articles principaux de la Religion, elle résistait encore & ne voulait se convertir qu'à condition qu'on ne l'obligeat pas de croire que sa tante qui étoit morte, & qu'elle avait vû vivre dans sa Religion comme une sainte, fut damnée.

Après que Madame de Neuillant eut fait Mademoiselle d'Aubigné Catholique, elle la maria au premier qui se presenta, & ce fut Mr. Scarron, trop connu par ses ouvrages pour que j'aye rien de nouveau à dire de lui.

Voilà donc Françoise d'Aubigné, à 14 ans dans la maison d'un homme de la figure & du caractere de Mr. Scarron, remplie de jeunes gens attirés par la liberté qui régnait chez lui. C'est là cependant que cette jeune personne inprima par ses manieres honnêtes & modestes, tant de respect qu'aucuns n'oserent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, & qu'un de ces jeunes gens dit, s'il fallait prendre des libertés avec la Reine, ou avec Madame Scarron, je ne

balancerais pas, j'en prendrais plutôt avec la Reine. Elle paſſait ſes carêmes a manger un harang au bout de la table, & ſe retirait auſſitôt dans ſa chambre, parcequ'elle avait compris qu'une conduite moins exacte & moins auſtere à l'âge où elle était, feirait que la licence de cette jeuneſſe n'aurait plus de frein & deviendrait préjudiciable à ſa réputation. Ce n'eſt pas d'elle ſeule que je tiens ces particularités. Je les tiens de mon pere, de Mr. le Marquis de Beuvron & de pluſieurs autres qui vivaient dans la maiſon dans ce même temps.

Je me ſouviens d'avoir oui raconter qu'étant un jour obligée d'aller parler à Mr. Fouquet elle affecta d'y aller dans une ſi grande négligence que ſes amis étaient honteux de l'y mener. Tout le monde ſçait ce qu'était alors Mr. Fouquet, ſon faible pour les femmes & combien les plus hautes hupées & les mieux chauſſées cherchaient à lui plaire.

Cette conduite, & la juſte admiration qu'elle cauſa parvinrent juſqu'à la Reine. Le Baron de la Garde lui en parla le premier, & fut cauſe qu'à la mort de M. Scarron, cette Princeſſe touchée de la vertu & du malheur d'une fille

de condition, réduite a une auſſi grande pauvreté, lui donna une penſion de 2000 liv. avec laquelle Madame Scarron ſe mit dans un couvent, & ce fut aux hoſpitalieres du Fauxbourg St. Marceau. Avec cette modique penſion on la vit toujours honnêtement & ſimplement vêtue. Ses habits n'étaient que d'étamine du lude, du linge uni, mais bien chauſſée & de beaux juppons, & ſa penſion avec celle de ſa femme de Chambre & ſes gages ſuffiſaient à ſa dépenſe, elle avait même encore de l'argent de reſte & n'a jamais paſſé de temps ſi heureux Elle ne comprenait pas (diſait-elle) alors qu'on put appeller cette vie une vallée de larmes.

Le Maréchal d'Albret, qu'elle avait connu chez Mr. Scarron, l'avait liée d'amitié avec ſa femme, preuve certaine encore de la vertu qu'il avait reconu dans Madame Scarron, car les maris de ce temps là, quelques galants qu'ils fuſſent, n'aimaient pas que leurs femmes en viſſent d'autres dont la réputation eut été entamée.

Madame la Maréchale d'Albret était une femme de mérite ſans eſprit, mais Madame de Maintenon dont le bon ſens ne s'égara jamais, crut dans un âge auſſi peu avancé qu'il valait mieux s'en-

nuyer avec de telles femmes, que de ſe divertir avec d'autres. La Maréchale d'Albret la prit en ſi grande amitié qu'elle fit ſon poſſible pour l'engager à venir demeurer chez elle, ce qu'elle refuſa, mais elle y allait ſouvent diner & on l'y retenait quelques fois à coucher.

Madame Scarron s'atirait cette amitié par une grande complaiſance & par une attention continuelle à lui plaire, à laquelle la Maréchalle était peu accoutumée : & j'ai oui dire que quand elles allaient a quelques ſpectacles, cette pauvre femme qui n'entendoit rien aux choſes qu'on repréſentait, voulait toujours avoir auprès d'elle Madame Scarron pour qu'elle lui expliquât ce qu'elle voyait elle même devant ſes yeux, & la détournait ainſi de l'attention qu'elle aurait voulu donner aux pieces les plus intéreſſantes & les plus nouvelles.

C'eſt cette même Maréchale d'Albret, accuſée malgré ſa dévotion & ſon mérite d'aimer un peu trop le vin, ce qui paraiſſait d'autant plus extraordinaire en ce temps là, eſt que les femmes n'en buvaient preſque jamais, ou du moins ce n'était que de l'eau rougie. Je me ſouviens à propos de la Maréchale & de ſon goût pour

le vin, d'avoir oui raconter que ſe regardant au miroir & ſe trouvant le nez rouge, elle ſe dit à elle même, mais ou eſt-ce que j'ai pris ce nez là ? & que Mr. de Matha de Bourdeille qui était derriere elle, répondit entre bas & haut, au buffet.

Ce même Matha, était un garçon d'eſprit infiniment naturel, & par là de la meilleure compagnie du monde. Ce fut lui, qui voyant la Maréchale d'Albret dans une grande affliction ſur la mort, ou de ſon pere ou de ſon frere, & qui dans ſa douleur ne voulait point prendre de nourriture lui dit, avez vous réſolu, Madame de ne manger de votre vie ? S'il eſt ainſi vous avez raiſon, mais ſi vous avez à manger un jour croyez-moi il vaut autant manger tout-à-l'heure. Ce diſcours la perſuada, elle ſe fit apporter un gigot de mouton. C'eſt lui encore à qui l'on demanda comment il pouvait faire pour être ſi légérement vêtu en hyver, à quoi il répondit, je gêle de froid.

Le Maréchal d'Albret avait deux parentes qui demeuraient avec Madame ſa femme, Mademoiſelle de Pons & Mademoiſelle Martel, toutes deux aimables, mais de caractere différent. Ces deux filles ne s'aimaient pas & ne s'accordaient guere

que sur le gout qu'elles avaient l'une & l'autre pour Madame de Maintenon.

Madame de Montespan, parente aussi du Maréchal d'Albret se joignait à cette société, & c'est là quelle connut Madame de Maintenon. Elles se plurent mutuellement & se trouverent l'une & l'autre autant d'esprit qu'elles en avaient en effet.

Madame de Maintenon avait encore l'hôtel de Richelieu où elle allait souvent, également désirée par tout, mais je parlerai ailleurs de Mr. de Richelieu.

C'est sans doute à peu-près dans le même temps qu'une des Princesse de Nemours devint Reine de Portugal. Les amis de Madame de Maintenon lui parlerent si avantageusement d'elle, qu'elle eut envie de l'emmener & le lui fit proposer. Cette occasion paraissait favorable pour l'état de sa fortune: mais il était triste de quitter son pays & de renoncer à une vie pleine d'agrément. Elle ut quelque temps en balance & bien affligée pendant la durée du combat que les raisons pour & contre excitaient en elle; mais enfin son étoile l'emporta, elle refusa les offres de cette Reine.

Je me souviens d'avoir oui raconter encore que Madame la Princesse des Ursins, alors Madame de

Chalais, faisait de fréquentes visites à l'hôtel d'Albret. Je lui ai entendu dire depuis à elle-même parlant à Madame de Maintenon, qu'elle souffrait impatiemment que le Maréchal d'Albret & les autres Seigneurs importants eussent toujours des secrets à lui dire pendant qu'on la laissait avec la jeunesse comme si elle eut été incapable de parler sérieusement. Madame de Maintenon avouait avec la même sincérité qu'elle ne s'ennuyait pas moins de ses confidences que Madame des Ursins enviait & qu'elle aurait souvent voulu qu'on l'eut crue moins solide pour la laisser se divertir & ne la pas contraindre a écouter les fréquens murmures & les projets des courtisans. Cet échantillons marque, ce me semble, la différence du caractere de ces deux femmes, qui depuis ont joué de si grands roles; car il faut avouer que Madame de Maintenon n'était pas née pour les affaires. Elle craignait les intrigues par la droiture de son cœur & elle était faite pour les délices de la société par l'agrément de son esprit; mais avant de raconter les suites qu'eurent les commencemens de connoissance entre Madame de Maintenon & Madame de Montespan, je dirai un mot de ma famille & de ce qui me regarde en particulier.

La paix étant faite (a), le Roi tranquille & glorieux crut qu'il ne manquait à sa glore que l'extirpation d'une héréſie qui avoit fait tant de ravages dans le Royaume. Ce projet était grand & beau & même politique, ſi on le conſidère indépendamment des moyens qu'on a pris pour l'exécuter. Les Miniſtres & pluſieurs Evêques, pour faire leur cour ont eu beaucoup de part à ces moyens, non-ſeulement en déterminant le Roi à prendre de ceux qui n'étaient pas de ſon gout, mais en le trompant dans l'exécution de ceux qui avaient été réſolus.

Mais il eſt bon de dire, pour rendre ma penſée plus claire, que Mr. de Louvois eut peur, voyant la paix faite de laiſſer trop d'avantage ſur lui aux autres Miniſtres, & ſur-tout à Mr. Colbert & à Mr. de Seignelay ſon fils, & qu'il voulut à quelque prix que ce fut mêler du Militaire, dans un projet qui ne devait être fondé que ſur la charité & la douceur. Des Evêques gagnés par lui, abuſerent de ces paroles de l'Evangile, *contraignés les d'entrer*, & ſoutinrent qu'il fallait uſer de violence quand la douceur ne ſuffiſait pas, puiſqu'après tout ſi cette violence ne faiſoit pas de bons Catholique dans le temps pré-

(a) La paix de Nimégue.

sent, elle ferait au moins que les enfans des peres que l'on auraita insi forcés le deviendraient de bonne foi. D'un autre côté, Mr. de Louvois demanda au Roi la permission de faire passer dans les Villes huguenotes des Régiments de Dragons, l'assurant que la seule vue de ses troupes, sans qu'elles fissent rien de plus que de se montrer, détermineraient les esprits à écouter plus volontiers la voix des Pasteurs qu'on leur enverrait. Le Roi se rendit contre ses propres lumieres & contre son inclination naturelle qui le portait toujours à la douceur. On passa ses ordres & on fit à son insçu des cruautés qu'il aurait punies si elles étaient venues à sa connoissance; car Mr. de Louvois se contententoit de lui dire chaque jour, tant de gens se sont convertis comme je l'avais dit à votre Majesté, à la seule vue de ses troupes.

Le Roi était naturellement si vrai qu'il n'imaginait pas quand il avait donné sa confiance à quelqu'un, qu'il put le tromper: & les fautes qu'il a faites n'ont souvent eu pour fondement que cette opinion de probité pour des gens qui ne la méritaient pas.

Ces violences en la maniere militaire donc on fit les conversions dont je viens de parler,

ne furent employées qu'après la cassation de l'édit de Nantes : mais avant qu'on en vint là, le Roi fit de son mieux pour gagner par ses bienfaits les gens les plus considérables d'entre les huguenots & il avait déclaré qu'aucun ne serait admis dans les charges & n'avancerait dans ses armées, soit de terre, soit de mer que les catholiques.

Madame de Maintenon voulut à son exemple travailler à la conversion de sa propre famille : mais comme elle ne crut pas pouvoir gagner mon père par l'espérance d'une grande fortune, ni convaincre son esprit par la force du raisonnement, elle prit la résolution de concert avec Monsieur de Seignelay de lui faire faire un voyage de long cours sur mer pour avoir du moins le loisir de disposer de ses enfans. J'avais deux freres qui, quoique fort jeunes, avaient fait plusieurs campagnes, l'ainé s'était trouvé à 8 ou 9 ans à ce combat fameux de Messine ou Ruyter fut tué & il y reçut une légére blessure : la singularité du fait & le courage que cet enfant avait témoigné le firent faire nommerse enigne après le combat.

La campagne finie mon père vint à la cour

& y amena mon frere. L'action qu'il avait vue & une jolie figure qu'il avait en ce tems-là, lui attirérent l'attention & les careſſes de Madame de Monteſpan & de toute la cour. Si mon père avait voulu l'y laiſſer & ſe faire catholique, ils s'en ſeraient l'un & l'autre mieux trouvés pour leur fortune : mais mon père réſiſta à toutes les offres qui lui furent faites & s'en retourna chez lui. Ainſi Madame de Maintenon ſe trouva forcée, pour avoir la liberté de diſpoſer de mon frere, de lui faire faire cette campagne dont je viens de parler & de faire ſervir ſon fils avec Monſieur de Chaſteaurenaut, lui laiſſant ſeulement le cadet qui n'étoit pas entré moins jeune dans la marine.

A peine mon père fut-il embarqué qu'une de ſes ſœurs, que ma mère avait été voir à Nyort la pria de me laiſſer chez elle juſqu'au lendemain : ma mère y conſentit avec peine ; car, quoiqu'elle fut catholique, elle n'était nullement dans la confidence des deſſeins qu'on avait ſur moi, parce qu'on la voulait ménager par rapport à mon pere. A peine ma mere fut-elle partie de Nyort que ma tante accoutumée à changer de Religion & qui venait de ſe convertir pour la

la seconde ou troisieme fois, partit de son côté & m'emmena à Paris; nous trouvames sur la route Monsieur de St. Hermine, une de ses sœurs & Mademoiselle de Caumont, aussi étonnée qu'affligée de me voir. Pour moi contente d'aller, sans savoir où l'on me menait, je n'étais de rien: mais comme les autres étaient des personnes faites que Madame de Maintenon avait demandées à leurs parens, il avait été décidé dans le conseil des huguenots qu'on ne pouvait les lui refuser, puisqu'elle ne demandait qu'à les voir & qu'elle promettait de ne les pas contraindre dans leur Religion. On eut donc pour elle cette complaisance d'autant plus volontiers qu'on n'avait rien à craindre de leur légéreté; & en effet la résistance de ces jeunes personnes fut infiniment glorieuse au calvinisme.

Nous arrivâmes ensemble à Paris où Madame de Maintenon vint aussitôt me chercher & m'emmena seule à Saint Germain. Je pleurai d'abord beaucoup; mais je trouvai le lendemain la messe du Roi si belle que je consentis à me faire catholique à condition que je l'entendrais tous les jours & qu'on me garantirait du fouet,

c'eſt là toute la controverſe qu'on employa & la ſeule abjuration que je fis.

M. de Chateaurenaut eût ordre d'envoyer mon frere à la Cour : il y arriva preſqu'auſſitôt que moi & fit une plus longue réſiſtance, mais enfin il ſe rendit : on le mit à l'Académie & il quitta la marine. Mon pere ſurpris & affligé au retour de ſa campagne écrivit à Madame de Maintenon des lettres pleines d'amertume & de reproches & l'accuſa d'ingratitude à l'égard de ſa mere, tante de Madame de Maintenon, d'injuſtice & de dureté par rapport à lui : mais comme elle était ſoutenue de l'autorité du Roi, il fallut céder à la force. On promit ſeulement à mon pere de ne pas contraindre ſes enfans, s'ils ne voulaient pas ſe faire catholiques.

Ils ſe convertirent l'un & l'autre & eurent leur académie & le tems qu'ils devaient être aux mouſquetaires : on donna à l'aîné une charge de cornette des chevaux légers, qu'il vendit quand la guerre recommença pour acheter le Régiment Dauphin cavalerie, & au cadet le Régiment de la Reine dragons à la tête duquel il fut tué au combat de Stinkerque.

Pour moi on m'élevait avec un soin dont on ne saurait trop louer Madame de Maintenon : il ne se passait rien à la cour sur quoi elle ne me fit faire des réflexions selon la portée de mon esprit, m'approuvant quand je pensais bien, me redressant quand je pensais mal ; ma journée était remplie par des maîtres, la lecture & des amusemens honnêtes & réglés : on cultivait ma mémoire par des vers qu'on me faisait apprendre par cœur : & la nécessité de rendre compte de ma lecture ou d'un sermon, si j'en avais entendu, me forçait a y donner de l'attention. Il fallait encore que j'écrivisse tous les jours une lettre à quelqu'un de ma famille, ou a tel autre que je voulais choisir, & que je la portasse les soirs à Madame de Maintenon qui l'approuvait ou la corrigeait, selon qu'elle était bien ou mal ; en un mot elle n'oubliait rien de ce qui pouvait former ma raison & cultiver mon esprit.

Si je suis entrée dans ce détail ce n'est pas pour en tirer une vaine gloire, mais pour marquer par des faits bien au dessus des louanges la conduite & le caractère de Madame de Maintenon : & il est impossible ce me semble de faire

réflexion au poſte qu'elle occupait & au peu de loiſir qu'elle avait, ſans admirer l'attention qu'elle donnait à un enfant, dont après tout elle n'était chargée que parce qu'elle l'avait bien voulu.

Mon pere après avoir réſiſté non ſeulement aux bontés, mais aux promeſſes du Roi & avoir compté pour rien de n'être pas fait chef d'eſcadre à ſon rang, après avoir réſiſté à l'éloquence de Monſieur de Meaux qu'il aimait naturellement, s'embarqua de nouveau ſur la mer & fit pendant cette campagne des réflexions qu'il n'avait pas encore faites. L'évangile de l'yvraye & du bon grain lui parut alors claire contre le ſchiſme : il vit que ce n'était pas aux hommes à les ſéparer ; ainſi convaincu, mais ne voulant tirer de ſa converſion aucun mérite pour ſa fortune, il perdit par-là les récompenſes temporelles qu'il en aurait pû attendre : ſi bien même qu'en venant après à la cour, le Roi lui ayant fait l'honneur de lui parler avec ſa bonté ordinaire ſur ſa converſion, mon pere répondit avec trop de ſéchereſſe, que c'était la ſeule occaſion de ſa vie où il n'avait point eu pour objet de plaire à ſa Majeſté.

J'arrivai à Saint Germain au mois de Janvier 1681. la Reine vivait, Monſeigneur le Dauphin était marié depuis un an & Madame de Maintenon dans une faveur déclarée paraiſſait auſſi bien avec la Reine qu'avec le Roi : cette princeſſe attribuait à la nouvelle favorite les bons procédés que le Roi avait pour elle depuis quelque tems, & elle la regardait avec raiſon ſur un pied bien différent des autres.

Mais avant de parler des choſes que j'ai vues, il eſt bon de raconter celles que j'ai entendu dire.

J'ai pû voir Madame de Fontanges : mais ou je ne l'ai pas vue, ou il ne m'en ſouvient pas. Je me ſouviens ſeulement d'avoir vû à Saint Germain paſſer le Roi pendant quelques tems du château vieux au neuf pour l'aller voir tous les ſoirs : on diſait qu'elle était malade & en effet elle partit quelques mois après pour aller mourir à Port Royal de Paris. Il courut beaucoup de bruits ſur cette mort au déſavantage de Madame de Monteſpan ; mais je ſuis convaincue qu'ils étaient ſans fondement, & je crois ſelon que je l'ai entendu dire à Madame de Maintenon que cette fille s'eſt tuée, pour avoir voulu

partir de Fontainebleau le même jour que le Roi quoiqu'elle fut en travail & prête à accoucher. Elle fut toujours languiſſante depuis, & mourut enfin peu regrettée.

Madame de Monteſpan n'aurait pas appréhendé la durée du crédit de Madame de Fontanges : elle aurait été bien ſure que le Roi ſerait toujours revenu à elle, ſi elle n'avait eu que cet obſtacle : ſon caractère plus ambitieux que tendre, lui avait fait ſouvent regarder avec indifférence les infidélités du Roi : & comme elle agiſſait quelquefois par dépit, elle avait elle même contribué à fortifier les commencements du gout que le Roi avait pris pour la beauté de Madame de Fontanges. J'ai oui dire qu'elle l'avait fait venir chés elle & qu'elle n'avait rien oublié pour la faire paraître plus belle aux yeux du Roi ; elle y réuſſit & en fut facilée, mais la mort la délivra bientôt d'une rivale auſſi dangereuſe par la beauté que peu redoutable par l'eſprit.

Madame de Fontanges joignait à ce peu d'eſprit des idées romaneſques, que l'éducation de la province & les louanges dues à ſa beauté lui avaient inſpirées : & dans la vérité le Roi n'a

jamais été attaché qu'à ſa figure ; il était même honteux lorſqu'elle parlait & qu'ils n'étaient pas tête à tête. On s'accoutume à la beauté, mais on ne s'accoutume point à la ſottiſe tournée du côté du faux, ſur-tout lorſqu'on vit en même tems avec des gens de l'eſprit & du caractère de Madame de Monteſpan à qui les moindres ridicules n'échappaient pas & qui ſavait ſi bien les faire ſentir aux autres par ce tour unique à la maiſon de Mortemart. Cependant Madame de Fontanges aima véritablement le Roi & elle répondit un jour à Madame de Maintenon qui l'exhortait à ſe guérir d'une paſſion qui ne pouvait plus faire que ſon malheur ; *vous me parlés*, lui dit-elle, *de quitter une paſſion comme on parle de quitter un habit.*

Je me ſouviens auſſi d'avoir entendu parler de Madame de la Valliere. On ſçait qu'elle a précédé Madame de Monteſpan, & ce n'eſt pas l'hiſtoire de chaque Maîtreſſe que je prétens faire. je veux ſeulement écrire les faits qui me ſont demeurés plus particulierement dans l'eſprit, ſoit que j'en aye été témoin ou que je les aye entendu raconter par Madame de Maintenon.

Le Roi prit donc de l'amour pour Madame de

Monteſpan, dans le temps qu'il vivait avec Madame de la Valliere en Maîtreſſe déclarée : & Madame de Monteſpan en Maîtreſſe peu délicate vivait avec elle, même table & preſque même maiſon. Elle aima mieux d'abord qu'elle en uſat ainſi, ſoit qu'elle eſperat par là abuſer le public & ſon mari ; ſoit qu'elle ne s'en ſouciat pas, ou que ſon orgueil lui fit plus gouter le plaiſir de voir à tous les inſtans humilier ſa rivale, que la délicateſſe de ſa paſſion ne la portait à la crainte de ſes charmes. Quoiqu'il en ſoit c'eſt un fait certain, mais un jour fâchée contre le Roi pour quelqu'autre ſujet, [ce qui lui arrivait ſouvent] elle ſe plaignit de cette communauté avec une amertume qu'elle ne ſentait pas : elle y trouvait diſait-elle, peu de délicateſſe de la part du Roi. Ce Prince pour l'appaiſer répondit avec beaucoup de douceur & de tendreſſe, & finit par lui dire, que cet établiſſement s'était fait inſenſiblement. Oui, pour vous (reprit Madame de Monteſpan) mais très ſenſiblement pour moi.

Le perſonnage ſingulier de Madame de la Valliere pendant plus de deux ans, mérite de n'être pas oublié. Tout le monde la ſçu, tout le monde en a parlé : mais comme il pourrait être au nom

tre de ces choſes qui ne s'écrivent point & qu'on oublie ; je veux en faire un article dans mes ſouvenirs.

Madame de la Valliere, était née tendre & vertueuſe. Elle aima le Roi & non la Royauté. Le Roi ceſſa de l'aimer pour Madame de Monteſpan. Si à la premiere vue ou du moins après des preuves certaines de cette nouvelle paſſion elle s'était jettée dans les carmelites, ce mouvement aurait été naturel & conforme à ſon caractere. Elle prit un autre parti, & demeura non-ſeulement à ſa cour, mais même à la ſuite de ſa rivale. Madame de Monteſpan abuſant de ſes avantages affectait de ſe faire ſervir par elle, donnait des louanges à ſon adreſſe & aſſurait qu'elle ne pouvait être contente de ſon ajuſtement ſi elle n'y mettait la derniere main. Madame de la Valliere s'y portait de ſon côté avec tout le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendrait des agrémens qu'elle prêterait à ſa Maîtreſſe. Combien de dégouts, de plaiſanteries & de dénigremens n'eut-elle pas à eſſuyer pendant l'eſpace de deux ans qu'elle demeura ainſi à la Cour ! à la fin deſquels elle vint prendre publiquement congé du Roi. Il la vit partir d'un œil ſec, pour

aller aux carmelites où elle à vécu d'une maniere auſſi édifiante que touchante.

Elle diſait ſouvent à Madame de Maintenon avant de quitter la Cour. Quand j'aurai de la peine au Carmelites, je me ſouviendrai de ce que ces gens là, m'ont fait ſouffrir (en parlant du Roi, & de Madame de Monteſpan) ce qui marque que ſa patience n'était pas tant un effet de ſon inſenſibilité, qu'une épreuve peut-être mal entendue & téméraire. Je laiſſe aux dévots à en juger. Il eſt certain que le ſtyle de la dévotion convenait mieux à ſon eſprit que celui de la Cour, puiſqu'elle a paru en avoir beaucoup de ce genre. Je l'ai vue dans les dernieres années de ſa vie, & je l'ai entendu avec un ſon de voix qui allait juſqu'au cœur, dire des choſes admirables de ſon état & du bonheur dont elle jouiſſait déja malgré l'auſtérité de ſa pénitence.

Je me ſouviens d'avoir oui raconter que feu Mr. l'Evêque de Meaux Boſſuet, lui ayant annoncé la mort de Mr. le Comte de Vermandois ſon fils, elle avait par un mouvement naturel répandu beaucoup de larmes; mais que revenant tout à coup à elle, elle dit à ce Prélat,

c'est trop pleurer la mort d'un fils dont je n'ai pas encore pleuré la naissance.

J'ai vû Madame de Montespan aux Carmelites bien des années après, & dans le temps qu'elle même n'était plus à la cour, y revenir chercher Madame de la Valliere devenue pour elle une espece de directeur.

Mais mes souvenirs me rappellent à la Cour où Madame de Maintenon jouait un grand Rolle auprès de la Reine : elle avait été faite dame D'atours de Madame la Dauphine de Baviere. Et le Roi avait acheté pour elle la terre de Maintenon en 1674 ou 1675, dont il voulut qu'elle prit le nom (a).

Mais les commencements de la faveur de Madame de Maintenon ont tant de liaison & de rapport à Madame de Montespan, que je ne puis parler de l'une sans me souvenir de l'autre. Il est donc nécessaire de dire un mot des commencements de leur connaissance pour en raconter les suites.

Madame de Maintenon m'a dit souvent qu'elle

(a) J'ai vu dans une lettre écrite à Monsieur D'aubigné que le Roi lui avait ordonné de prendre le nom de Maintenon.

avait connue Madame de Montespan chez le maréchal d'Albret, & qu'elle n'avait point alors cette humeur qu'elle a fait paraître depuis : ajoutant que ses sentimens étaient honnêtes, sa conduite réglée & sa réputation bien établie.

Elle devint peu à près dame du Palais de la Reine, par la faveur de Monsieur, & le Roi ne fit alors aucune attention à sa beauté : toute sa faveur se bornait à sa maitresse qu'elle amusait à son coucher qui durait long tems parce que la Reine s'était fait une habitude d'attendre toujours le Roi pour se mettre au lit. Cette Princesse était si vertueuse qu'elle n'imaginait pas facilement que les autres femmes ne fussent pas aussi sages qu'elle, & pour faire voir jusqu'à quel point allait son innocence, quoiqu'avec beaucoup de hauteur dans ses sentimens, il suffit de rappeller ici ce qu'elle dit à une Carmelite qu'elle avait priée de lui aider à faire son examen de conscience pour une confession générale qu'elle avait dessein de faire. Cette Religieuse lui demanda si en Espagne, dans sa jeunesse avant d'être mariée, elle n'avait point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la

Cour du Roi ſon pere, *oh non* ma mere (dit-elle), *il n'y avait point de Roi.*

Mais enfin Madame de Monteſpan plut au Roi, elle en eut des enfans, & il fut queſtion de les mettre entre les mains d'une perſonne qui ſçut les bien élever & les bien cacher. Elle ſe ſouvint de Madame de Maintenon & elle crut qu'il n'y avait perſonne qui en fut plus capable; elle lui en fit donc faire la propoſition à quoi Madame de Maintenon répondit que pour les enfans de Madame de Monteſpan elle ne s'en chargerait pas, mais que ſi le Roi lui ordonnait d'avoir ſoin des ſiens elle lui obéirait. Le Roi l'en pria & elle les prit avec elle.

Si ce fut pour Madame de Maintenon le commencement d'une fortune ſinguliere, ce fut auſſi le commencement de ſes peines & de ſa contrainte. Il fallut s'éloigner de ſes amis, renoncer aux plaiſirs de la ſociété pour leſquels elle ſemblait être née & il le fallut ſans en pouvoir donner de bonnes raiſons aux gens de ſa connaiſſance. Cependant comme il n'était pas poſſible de s'en éloigner tout d'un coup: pour remédier aux inconvéniens qui pouvaient arriver dans une auſſi petite maiſon que la ſienne dans

laquelle il était aisé de surprendre une nourrice, d'entendre crier un enfant & tout le reste ; Elle prit pour prétexte la petite d'Hudicourt, & la demanda à Madame sa mere qui la lui donna sans peine par l'amitié qui était entr'elles, & pour le gout qu'elle lui connoissait pour les enfans. Cette petite fille, fut depuis Madame de Montgon, (a) Dame du Palais de Madame la Dauphine de Savoye.

Je me souviens d'avoir oui raconter beaucoup de particularités de ces temps-là, qui ne méritent pas, je crois, d'être écrites quoique le recit m'en ait infiniment amusé. Je n'en dirai qu'un mot.

On envoyait chercher Madame de Maintenon quand les premieres douleurs pour accoucher, prenaient à Madame de Montespan. Elle emportait l'enfant, le cachait sous son écharpe, se cachait elle-même sous un masque, & prenant un fiacre, revenait ainsi à Paris. Combien de frayeurs n'avait elle point que cet enfant ne criat ! Ces craintes se sont souvent renouvellées puisque Madame de Montespan, a eu sept enfans du Roi.

(a) Mere de l'Abbé de Montgon auteur des mémoires ; où le cardinal de Fleuri est très - dénigré.

Mais je me souviens d'avoir oui raconter qu'elle fut si pénétrée de douleur au premier, que sa beauté s'en ressentit. Elle devint maigre, jaune & si changée qu'on ne la reconnoissait pas. Loin d'être née débauchée, le caractere de Madame de Montespan était naturellement éloignée de la galanterie, & porté à la vertu. Son projet avait été de gouverner le Roi, par l'ascendant de son esprit. Elle s'était flattée non-seulement d'être maîtresse de son propre gout, mais de la passion du Roi. Elle croyait qu'elle lui ferait toujours désirer ce qu'elle avait résolu de ne lui pas accorder : la suite fut plus naturelle. Elle se désespera, comme je l'ai dit, à la premiere grossesse, se consola à la seconde & porta dans les autres l'imprudence aussi loin qu'elle pouvait aller. Cependant on cachait avec le même soin les enfans, dont elle paraissait publiquement grosse.

Il arriva une fois que le feu prit à une poutre de la chambre de ses enfans à Paris. Ce feu qui n'avait pas encore eu d'air, était comme endormi & Madame de Maintenon, en prenant les mesures nécessaires sans faire de bruit, jugea cependant que ce feu pourrait s'allumer tout-à coup, & de façon qu'il ne serait pas possible

de laiſſer entrer beaucoup de monde : elle envoya en diligence à St. Germain, pour demander à Madame de Monteſpan, ce qu'il faudrait qu'elle fit en pareil cas ; ſur quoi elle dit pour toute réponſe à celui qu'on avait envoyé : j'en ſuis bien aiſe, dites à Madame Scarron que c'eſt une marque de bonheur pour ſes enfans.

L'aîné des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan, mourut à l'âge de trois ans. Madame de Maintenon en fut touchée comme une mere tendre, & beaucoup plus que la véritable : ſur quoi le Roi dit, en parlant de Madame de Maintenon ; elle ſçait bien aimer, il y aurait du plaiſir à être aimé d'elle.

Madame de Monteſpan eut cinq enfans de ſuite. Je ne ſçai s'ils furent reconnus tous enſemble ou ſéparément. Je ſçais ſeulement que ne pouvant les faire légitimer, ſans nommer la mere parcequ'il n'y avait point eu d'exemple d'une pareille reconnaiſſance : & pour qu'il y en eut on fit précéder celle des enfans du Roi, par celle du bâtard du Comte de St. Pol, fils de Madame de Longueville, qui ſe trouvait dans le même cas, puiſqu'il était fils de la Maréchalle

de

de la Ferté, & qu'elle l'avait eu du vivant de son mari.

Le Roi fit ensuite reconnaître les siens, sçavoir Monsieur le Duc du Maine, Monsieur le Comte de Vexin, Mademoiselle de Nantes, Mademoiselle de Tours, l'aînée étant morte sans être reconnue, & Monsieur le Comte de Toulouse & Mademoiselle de Blois, depuis la Duchesse d'Orléans n'étaient pas encore nés.

Madame de Maintenon alla à la Cour avec ces enfans du Roi; mais elle s'attacha particulierement à Monsieur le Duc du Maine dont l'esprit promettait beaucoup. Heureux, je l'oserai dire, si l'usage ou la fortune de Madame de Maintenon lui avaient permis de demeurer plus longtemps auprès de lui, & qu'elle eut pû achever son éducation comme elle l'avait commencée. Elle n'aurait rien ajouté à l'agrément de son esprit, mais elle lui aurait peut-être inspiré plus de force & de courage, j'entends celui de l'esprit, qualités si nécessaires aux hommes élevés au dessus des autres. Il faut avouer aussi que la figure de Monsieur le Duc du Maine, sa timidité naturelle & le gout du Roi, (car il n'aimait pas naturellement que ceux qu'il

admettait dans sa familiarité fussent infiniment répandus dans le grand monde) ont contribué à éloigner ce Prince, du commerce des hommes dont il aurait fait les délices s'il en avait été connu. La timidité rend les hommes farouches, quand ils se font surtout un devoir de ne la pas surmonter.

Le mariage de Monsieur le Duc du Maine mit le comble à ses malheureuses dispositions. Il épousa une Princesse du sang, d'un caractere entiérement opposé au sien, aussi vive & entreprenante qu'il était doux & tranquille. Cette Princesse abusa de sa douceur, elle secoua bientôt le joug qu'une éducation peut-être trop sévere lui avait imposé, elle dédaigna de faire sa cour au Roi pour tenir la sienne à Sceaux, où pour sa dépense elle ruina Monsieur son mari, lequel approuvait ou n'osait s'opposer à ses volontés. Le Roi lui en parla, mais inutilement, & voyant enfin que ses représentations ne servaient qu'à faire souffrir intérieurement un fils qu'il aimait, il prit le parti du silence & le laissa croupir dans son aveuglement & sa faiblesse.

Je me souviens à propos du mariage de Mon-

ſieur le Duc du Maine, que le Roi qui penſait toujours juſte, aurait déſiré que les princes légitimés ne ſe fuſſent jamais mariés. Ces gens là (diſait-il à Madame de Maintenon); ne devraient jamais ſe marier. Mais Monſieur, le Duc du Maine ayant voulû l'être; cette même ſageſſe du Roi aurait fait du moins qu'il aurait choiſi une fille d'une des grandes maiſons du Royaume ſans les perſécutions de Monſieur le Prince qui regardait ces ſortes d'alliances; comme la fortune de la ſienne. Je ſais même que le Roi avait eu deſſein de choiſir Mademoiſelle d'Uzès, & qu'il était ſur le point de le déclarer lorſque Mr. de Barbeſieux vint lui faire part de ſon mariage avec elle; ce qui fit que le Roi n'y ſongea pas d'avantage. Tout eſt en conjoncture dans cette vie, diſait le Maréchal de Clairambault & la deſtinée de Mademoiſelle D'Uzès en eſt une preuve.

Le Comte du Vexin mourut jeune & ne vécut que pour faire voir par ſes infirmités qu'il était heureux de mourir. Madame de Monteſpan ne haïſſait ni les remedes, ni les expériences & j'ai oui dire qu'on lui avait fait treize cautéres le long de l'épine du dos. On le deſtinait à l'Egliſe &

il poſſédait déja pluſieurs grands bénéfices, entre leſquels était l'Abbaye de St. Denis qui fut depuis donnée à la maiſon Royale de St. Cir.

Mademoiſelle de Tours leur ſœur mourut à peu près au même âge de huit à neuf ans. La quatriéme était Mademoiſelle de Nantes, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler dans mes *Souvenirs*. Je dirai ſeulement ici qu'on n'oubliait rien dans ſon éducation pour faire valoir les talens propres à plaire qu'elle avait reçus de la nature, elle répondit parfaitement à ſon éducation, mais ſes graces & ſes charmes ſont bien au deſſus de mes éloges. Ce n'eſt pas pourtant ni une taille ſans défaut, ni ce qu'on appelle une beauté parfaite. Ce n'eſt pas non plus, à ce que je crois, un eſprit d'une étendue infinie, quoi qu'il en ſoit, elle à ſi bien tout ce qu'il faut pour plaire qu'on ne juge de ce qui lui manque, que lorſque la découverte de ſon cœur laiſſe la raiſon libre. Cette découverte devrait être aiſé à faire, puiſqu'elle ne s'eſt jamais piquée d'amitié ; & cependant la pente naturelle qu'on a à ſe flatter ſoi-même & la ſéduction de ſes agrémens, eſt telle qu'on ne l'en veut pas croire elle-même, & qu'on

attend pour se désabuser une expérience personnelle qui ne manque gueres.

Après ces cinq enfans Mademoiselle de Montespan fut quelque tems sans en avoir eu, & ce fut dans cet intervale que se fit cette fameuse séparation & ce raccommodement si glorieux à Mr. l'Evêque de Meaux, à Madame de Montausier, & à toutes les personnes de mérite & de vertu qui étaient alors à sa Cour.

La rupture se fit dans le tems d'un Jubilé. Le Roi avait un fond de Religion qui paraissait même dans ses plus grands désordres avec les femmes; car il n'eut jamais que cette faiblesse. Il était né sage & si régulier dans sa conduite, qu'il ne manqua jamais d'entendre la messe tous les jours que deux fois dans toute sa vie & c'était à l'armée. Les grandes fêtes lui causaient du remords, également troublé de ne pas faire ses dévotions ou de les faire mal. Madame de Montespan avait les mêmes sentimens, & ce n'était pas seulement pour se conformer à ceux du Roi qu'elle les faisait paraître. Elle avait été parfaitement bien élevée, par une mère d'une si grande piété, & qui avait jetté dans son cœur des semences de religion, dès sa plus tendre enfance

dont elle ne se défit jamais. Elle les fit voir comme le Roi dans tous les tems, & je me souviens d'avoir ouï raconter, que vivant de la façon dont je viens de parler avec le Roi, elle jeunait si austérement les carêmes, qu'elle fesait péser son pain.

Un jour la Duchesse d'Uzès, étonnée de ses scrupules ne put s'empêcher de lui en dire un mot. *Eh pourquoi Madame*, reprit Madame de Montespan, *faut-il parceque je fais un mal, faire tous les autres ?*

Enfin le Jubilé, dont je viens de parler, arriva. Ces deux amans, pressés par leur conscience se séparérent de bonne foi, ou du moins ils le crurent. Madame de Montespan vint à Paris, visita les Eglises, jeuna, pria & pleura ses péchés; le Roi de son côté, fit tout ce qu'un bon chrétien doit faire. Le Jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut question de sçavoir si Madame de Montespan reviendrait à la cour. Pourquoi non ? disaient ses parens & ses amis, même les plus vertueux, Madame de Montespan par sa naissance & par sa charge doit y être; elle peut y être, elle peut y vivre aussi chrétiennement qu'ailleurs. Monsieur l'Evêque de Meaux fut

de cet avis. Il reſtait cependant une difficulté, Madame de Monteſpan, ajoutait-on, paraîtra-t'elle devant le Roi ſans préparation? Il faudrait qu'ils ſe viſſent avant que de ſe rencontrer en public pour éviter les inconvéniens de la ſurpriſe. Sur ce principe, il fut conclu que le Roi viendrait chez Madame de Monteſpan: mais pour ne pas donner à la médiſance le moindre ſujet de mordre, on convint que des dames reſpectables, & les plus graves de la cour, ſeraient préſentes à cette entrevue, & que le Roi ne verrait Madame de Monteſpan qu'en leur compagnie comme il avait été décidé. Mais inſenſiblement il la tira dans une fenêtre, ils ſe parlerent bas aſſés longtemps, pleurerent & ſe dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas; ils firent enſuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, paſſerent dans une autre chambre, & il en avint Madame la Ducheſſe d'Orléans, & enſuite Monſieur le Comte de Toulouſe.

Je ne puis me refuſer de dire ici une penſée qui me vint dans l'eſprit. Il me ſemble qu'on voit encore dans le caractere, dans la phiſionomie, & dans toute la perſonne de Madame la

Ducheſſe d'Orléans, des traces de ce combat de l'amour & du Jubilé.

Ces deux groſſeſſes furent traitées avec beaucoup de myſtere. On cacha ces deux derniers enfans avec ſoin, un des deux naquit à Maintenon, pendant une campagne du Roi : & Madame de Monteſpan avec Madame de Thianges, y firent un aſſez long ſéjour : mais Madame de Maintenon ne fut pas chargée de ces derniers enfans comme elle l'avait été des autres. Monſieur de Louvois les fit élever à Paris dans une maiſon au bout de la rue de Vaugirard.

Je me ſouviens de les avoir vu reconnaître pendant que j'étais encore chez Madame de Maintenon. Ils parurent à Verſailles ſans préparation. La beauté de Monſieur le Comte de Toulouſe ſurprit & éblouit tous ceux qui le virent. Il n'en était pas de même de Mademoiſelle de Blois, (car c'eſt ainſi qu'on l'appella juſqu'à ſon mariage,) la flaterie a fait depuis que ſes favorites l'entretenaient continuellement de ſa grande beauté, langage qui devait d'autant plus lui plaire, qu'elle y était moins accoutumée.

Les figures avaient un grand pouvoir ſur l'eſ-

prit de Madame de Monteſpan, ou pour mieux dire elle comptait infiniment ſur l'impreſſion qu'elles ont accoutumé de faire ſur le commun des hommes, & les effets qu'elles produiſent. C'eſt ſans doute par là, qu'elle eut tant de peine à pardonner à Mademoiſelle de Blois, d'être née auſſi déſagréable. Madame de Thianges ſœur de Madame de Monteſpan, & dont je parlerai quelque fois, encore moins raiſonnable ſur ce point ne pouvait ſupporter que la portion du ſang de Mortemart, que cet enfant avait reçu dans ſes veines, n'eut pas produit une machine parfaite. Ainſi Mademoiſelle de Blois paſſait ſa vie à s'entendre reprocher ſes défauts, & comme elle était naturellement timide & glorieuſe, elle parlait peu, & ne laiſſait rien voir du côté de l'eſprit qui put les réparer. Le Roi en eut pitié & c'eſt peut-être l'origine des grands biens qu'il lui a faits, & la premiere cauſe du rang où il la fit monter depuis.

Madame la Ducheſſe d'Orléans ne laiſſait pas d'avoir de la beauté; une belle peau, une belle gorge, de beaux bras & de belles mains, mais peu de proportion dans ſes traits. Telle qu'elle était, Madame de Thianges aurait dû

avoir un peu d'indulgence pour elle, puiſqu'elle lui reſſemblait beaucoup. Quant à l'eſprit, il eſt certain que Madame la Ducheſſe d'Orléans en a, quoiqu'adire la vérité elle en ait peu montré dans ſa conduite, par rapport à ſa famille depuis la mort du Roi.

Je reviens à Madame de Maintenon, qui vécut chez Madame de Monteſpan avec Monſieur le Duc du Maine, juſqu'au temps où elle le promena en différens endroits pour chercher du reméde à ſa jambe. Ce Prince était né droit & & bienfait, & le fut juſqu'à l'âge de trois ans que les groſſes dents lui percerent, en lui cauſant des convulſions ſi terribles, qu'une de ſes jambes ſe retira beaucoup plus que l'autre. On eſſaya envain tous les remédes de la faculté de Paris, après leſquels on le mena à Anvers, pour le faire voir à un homme, dont on vantait le ſçavoir & les remedes; mais comme on ne voulut pas que Monſieur du Maine fut connu pour ce qu'il était, Madame de Maintenon fit ce voyage ſous le nom ſuppoſé d'une femme de condition de Poitou, qui menait ſon fils à cet Empirique, dont les remedes étaient apparamment bien violens, puiſqu'il allonga cette mal-

heureuſe jambe, beaucoup plus que l'autre ſans la fortifier, & les douleurs extrêmes qu'il ſouffrit, ne ſervirent qu'a la lui faire trainer comme nous voyons. Malgré le mauvais ſuccès Monſieur du Maine ne laiſſa pas de faire encore deux voyages à Barége, auſſi inutilement que le reſte. Connu en France pour être fils du Roi, on lui rendit dans tous les lieux où il paſſa, des honneurs qu'on aurait à peine rendus au Dauphin.

Madame de Maintenon, fut bien aiſe en paſſant par le Poitou & la Xaintonge, de revoir ſa patrie, ſa famille & ſes connaiſſances. Mr. d'Aubigné, en ce temps-là Gouverneur de Coignac, y reçut Monſieur le Duc du Maine avec une magnificence qui devait lui plaire, mais le plus grand plaiſir qu'elle eut dans ces différens voyages, fut de n'être pas à la cour. Elle en trouva encore un autre dans la converſation de Monſieur Fagon, alors Médecin de Monſieur le Duc du Maine. C'eſt là que ſe forma entr'eux cette eſtime & cette amitié qui ne s'eſt pas démentie. Plus Monſieur Fagon vit Madame de Maintenon, plus il admira ſa vertu, & gouta ſon eſprit. Je le cite comme un bon juge du vrai mérite.

Au retour de ces voyages la faveur de Madame de Maintenon augmenta, & celle de Madame de Monteſpan diminua avec la même rapidité. Son humeur s'en reſſentit, & Madame de Maintenon, qui voulait encore la ménager & qui ſans doute ne prévoyait pas juſqu'où ſa faveur devait la conduire, penſait ſérieuſement à ſe retirer, ne déſirant que la tranquilité & le repos de ſa premiere vie. Je le ſçais, & pour le lui avoir entendu dire & par des lettres que j'ai vues depuis ſa mort, écrites de ſa main, & adreſſées à un Docteur de Sorbonne, nommé l'Abbé Gobelin ſon confeſſeur, mais ſon étoile ſinguliere, ne lui permit pas d'accomplir un projet ſi ſenſé. Tout l'acheminait au grand perſonnage que nous lui avons vû jouer depuis.

J'ai vû encore dans ces mêmes lettres, qu'on avait voulu la marier au vieux Duc de Villars, pour s'en défaire peut-être plus honnêtement. Je rapporte ici la maniere dont elle s'en eſt expliquée elle-même avec ſon confeſſeur. « Madame de Monteſpan & Madame de Richelieu, » travaillent préſentement à un mariage pour moi » qui, pourtant, ne s'achevera pas. C'eſt un

» Duc, assez malhonnête homme & fort gueux.
» Ce serait une source d'embaras & de déplai-
» sirs qu'il serait imprudent de s'attirer ; j'en ai
» déjà assez dans ma condition singuliere & en-
» viée de tout le monde, sans aller en chercher
» dans un état qui fait le malheur des trois quarts
» du genre humain.

(a) Il faut avouer que le Roi, dans les premiers temps eut plus d'éloignement que d'inclination pour Madame de Maintenon : mais cet éloignement n'était fondé que sur une espéce de crainte de son mérite, & sur ce qu'il la soupçonnait d'avoir dans l'esprit le précieux de l'hôtel de Rambouillet, dont les hôtels d'Albret & de Richelieu, où elle avait brillé, étaient une suite & une imitation, quoiqu'avec des correctifs & qu'il leur manquat un *Voiture*, pour en faire passer à la posterité les plaisanteries & les amusemens.

On se mocquait à la cour de ces sociétés de gens oisifs, uniquement occupés à développer un sentiment & à juger d'un ouvrage d'esprit.

(a) La singularité de sa condition, & de son état venait sans doute de ce qu'elle se trouvait à la cour, la veuve de Scarron, dont pourtant elle n'avait jamais été la femme.

Madame de Monteſpan elle-même, malgré le plaiſir qu'elle avait trouvé autrefois dans ces converſations, les tourna après en ridicule pour divertir le Roi.

L'éloignement de ce Prince, pour Madame de Maintenon, aurait paru plus naturel s'il eut été fondé ſur ce qu'il ſçavait bien qu'elle condamnait le ſcandale donné à toute la France par la maniere dont il vivait avec une femme mariée, & enlevée à ſon mari. Elle lachait même ſouvent ſur ce ſujet des traits, dont on ne devait pas lui ſçavoir gré, & tels que celui-ci : elle dit un jour au Roi, à une revue des Mouſquetaires, „ que feriez vous, Sire, ſi „ on vous diſait qu'un de ces jeunes gens, vit „ publiquement avec la femme d'un autre, comme „ ſi elle était la ſienne " ? Il eſt vrai que j'ignore auſſi le temps où elle fit cette queſtion, & qu'il eſt à préſumer qu'elle ſe croyait alors bien ſure de ſa faveur. J'ignore auſſi qu'elle fut la réponſe du Roi, mais le diſcours eſt certain & ſuffit pour faire voir quels ont été les ſentimens & la conduite de Madame de Maintenon à cet égard, d'autant plus qu'elle était encore dans ce temps là

chez Madame de Monteſpan, auprès de ſes enfans.

Cependant le Roi, ſi prévenu dans les commencemens contre Madame de Maintenon, qu'il ne l'appellait d'un air de dénigrement en parlant à Madame de Monteſpan, que votre bel eſprit, s'accoutuma à elle & comprit qu'il y avait tant de plaiſir à l'entretenir, qu'il exigea de ſa maîtreſſe, par une delicateſſe dont on ne l'eut peut-être pas cru capable, de ne lui plus parler les ſoirs quand il ſerait ſorti de ſa chambre. Madame de Maintenon s'en apperçut, & voyant qu'on ne lui répondait qu'un ouï & qu'un non aſſez ſec, j'entends, dit-elle, ceci eſt un ſacrifice, & comme elle ſe levait Madame de Monteſpan l'arrêta, charmée qu'elle eut pénétré le myſtére. La converſation n'en fut que plus vive après, & elles ſe dirent ſans doute dans un genre différent, l'équivalent de ce que Ninon, avait dit du billet de la Châtre.

(a) On peut juger par cet échantillon, que

(a) Monſieur de la Châtre avait exigé un billet de Mademoiſelle de l'Enclos, un billet comme quoi, elle lui ſerait fidele pendant ſon abſence, & étant avec un autre dans le moment le plus vif, elle s'écria le beau billet qu'a la Châtre.

le Roi n'était pas incapable de délicateſſe & que Madame de Monteſpan n'était pas en droit de lui reprocher, comme elle lui reprocha une fois, de n'être point amoureux d'elle, mais de ſe croire ſeulement redevable au public d'être aimé de la plus belle femme de ſon Royaume. Il eſt vrai que le Roi n'était point l'homme du monde le plus fidele en amour, & qu'il a eu pendant ſon commerce avec Madame de Monteſpan, quelques autres avantures galantes dont elle ſe ſouciait peu, & elle n'en parlait que par humeur ou pour ſe divertir.

Je ne ſçais pourtant ſi Madame de Soubiſe lui fut auſſi indifférente, quoiqu'elle parut ne s'en pas ſoucier. Madame de Monteſpan découvrit cette intrigue, par l'affectation que Madame de Soubiſe avait de mettre de certains pendans d'oreilles d'émeraudes, les jours que Monſieur de Soubiſe allait à Paris. Sur cette idée elle obſerva le Roi, le fit ſuivre & il ſe trouva que c'était effectivement le ſignal du rendez-vous.

Madame de Soubize avait un mari qui ne reſſemblait en rien à celui de Madame de Monteſpan & pour lequel il fallait avoir des ménagemens. D'ailleurs Madame de Soubiſe était trop

fri-de

ſolide pour s'arrêter à des délicateſſe de ſentiment, que la force de ſon eſprit &, la froideur de ſon tempérament lui feraient regarder comme des faibleſſes honteuſes, uniquement occupée des intérêts & de la grandeur de ſa maiſon, tout ce qui ne s'oppoſait pas à ſes vues lui était indiférent.

Madame de Soubize a ſoutenu ſon caractere & ſuivi les mêmes idées dans le mariage de Monſieur ſon Fils, avec l'héritiere de la maiſon de Ventadoux. Veuve du prince de Turenne dernier mort, les diſcours du public & la mauvaiſe conduite effective de la perſonne ne l'arrêterent pas, elle penſa ce que Madame Cornuel en dit alors, que ce ſerait un grand mariage dans un ſiécle.

Pour dire la vérité, je crois que Madame de Soubiſe & Madame de Monteſpan n'aimaient guere plus le Roi l'une que l'autre. Toutes deux avaient de l'ambition, la premiere pour ſa famille, la ſeconde pour elle même. Madame de Soubiſe voulait élever ſa maiſon & l'enrichir; Madame de Monteſpan voulait gouverner & faire ſentir ſon autorité. Mais je ne pouſſerai pas plus loin le paralléle, je dirai ſeulement que ſi l'on en excepte la beauté & la taille

qui pourtant n'étaient en Madame de Soubise que comme un beau tableau ou une belle statue, elle ne devait pas disputer un cœur avec Madame de Montespan. Son esprit uniquement porté aux affaires rendait sa conversation froide & platte. Madame de Montespan au contraire rendait agréables les matieres les plus sérieuses, anoblissait les plus communes. Aussi je crois que le Roi n'a jamais été fort amoureux de Madame de Soubise & que Madame de Montespan aurait eu tort d'en être inquiette. Bien des gens ont crû le Cardinal de Rohan fils du Roi; mais s'il y a eu un des enfans de Madame de Soubise qui fut de lui, il est mort il y a long-tems.

Malgré ces infidélités du Roi, j'ai souvent entendu dire que Madame de Montespan aurait toujours conservé du crédit sur son esprit, si elle avait eu moins d'humeur & si elle avait moins compté sur l'ascendant qu'elle croyait avoir. L'esprit qui ne nous apprend pas à vaincre notre humeur, devient inutile quand il faut ramener les mêmes gens qu'elle a écarter, & si les caractères doux souffrent plus long-tems que les autres, leur fuites est sans retour.

Le Roi trouva une grande différence dans l'humeur de Madame de Maintenon, il trouva une femme toujours modeſte, toujours maîtreſſe d'elle même, toujours raiſonnable & qui joignait encore à des qualités ſi rares les agrémens de l'eſprit & de la converſation.

Mais elle eut à ſouffrir avant de s'être fait connaître. Il eſt aiſé de juger qu'une femme dont l'humeur eſt plus forte que l'envie de plaire à ſon maître & à ſon amant ne ménage pas une amie qu'elle croit lui devoir être ſoumiſe. Il paraît même que la mauvaiſe humeur de Madame de Monteſpan augmentait à proportion de la raiſon & de la modération qu'elle découvrait dans Madame de Maintenon. Et peut-être à meſure que le Roi revenait des préventions qu'il avait eu contr'elle. Il était cependant bien dificile qu'on put prévoir les ſuites qu'auraient un jour ces commencemens d'eſtime.

Je rapporterai ici quelques fragmens des lettres que Madame de Maintenon écrivait à l'Abbé Gobelin, on y verra mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce qu'elle eut à ſouffrir, & quels étaient ſes véritables ſentimens. Il eſt vrai qu'il ſerait à déſirer que ces lettres fuſſent datées. Mais les cho-

ses marquent assez le temps où elles ont été écrites.

„ Madame de Montespan, & moi avons eu
» une conversation fort vive ; elle en a rendu
» compte au Roi à sa mode, & je vous avoue
» que j'aurai bien de la peine à demeurer dans
» un état où j'aurai tous les jours de pareilles
» avantures. Qu'il me serait doux de me re-
» mettre en liberté ! j'ai eu mille fois envie d'ê-
» tre Religieuse. Mais la peur de m'en repen-
» tir m'a fait passer par dessus des mouvemens
» que mille personnes auraient appellés voca-
» tion. ..... Je ne sçaurais comprendre que
» la volonté de Dieu, soit que je souffre de Ma-
» dame de Montespan. Elle est incapable d'a-
» mitié, & je ne puis m'en passer. Elle ne sçaurait
» trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve
» sans me haïr, elle me redonne au Roi, comme
» il lui plait & m'en fait perdre l'estime. Je
» suis avec lui sur le pied d'une bisarre qu'il faut
» ménager. „ (dans une autre lettre.) “ Il se
„ passe ici des choses terribles entre Madame de
„ Montespan & moi, le Roi en fut hier témoin (a)

NB. (a) Toutes les lettres de Madame de Maintenon à son Confesseur font bien voir le caractère de la dévote ambitieuse & celui du Prêtre à qui elle en rend compte.

„ & ces procédés la joints aux maux continuels
„ de ses enfans, me mettent dans un état que
„ je ne pourrai long-temps soutenir. ”

C'est apparemment à cette lettre qu'il faut rapporter ce que j'ai oui raconter à Madame de Maintenon, qu'étant un jour avec Madame de Montespan dans une prise la plus violente du monde, le Roi les surprit, & les voyant toutes deux fort échauffées, il demanda ce qu'il y avait. Madame de Maintenon prit la parole, d'un grand sang froid, & dit au Roi; si votre Majesté, veut passer dans cette autre chambre, j'aurai l'honneur de le lui apprendre. Le Roi y alla, Madame de Maintenon le suivit, & Madame de Montespan demeura seule. Sa tranquilité en cette occasion parait très surprenante, & j'avoue que je ne la pourrais croire, s'il m'était possible d'en douter.

Quand Madame de Maintenon se vit tête à tête avec le Roi, elle ne dissimula rien; elle peignit l'injustice & la dureté de Madame de Montespan d'une maniere vive, & fit voir combien elle avait lieu d'en appréhender les effets. Les choses qu'elle citait, n'étaient pas inconnues du Roi, mais comme il aimait encore Mad-

me de Montespan, il chercha à la justifier & pour faire voir qu'elle n'avait pas l'ame si dure, il dit à Madame de Maintenon, ne vous êtes vous pas souvent appercue que ses beaux yeux se remplissent de larmes lors qu'on lui raconte quelqu'action généreuse & touchante? Avec cette disposition, il est à présumer, comme je l'ai dit, que si Madame de Montespan eut voulu, elle aurait encore gouverné long-temps ce Prince.

Cette conversation de Madame de Maintenon avec le Roi, fut suivie de plusieurs autres: mais le mariage de Monseigneur, fit trouver à Madame de Maintenon, dans la maison de Madame la Dauphine, une porte honorable pour se soustraire à la tirannie de Madame de Montespan.

Cependant avant de quitter le chapitre des choses qui la regardent, la vérité m'oblige de convenir d'après Madame de Maintenon, que si Madame de Montespan avait des défauts, elle avait aussi de grandes qualités. Sensible à la bonne gloire, elle laissait à Madame de Thianges sa sœur le soin de se prévaloir des avantages de la naissance, & se mocquait souvent de son entêtement sur ce chapitre.

Mais puisque je parle de Madame de Thianges, je dirai un mot des trois sœurs.

Madame de Montespan, disait Monsieur l'Abbé Têtu, parle comme une personne qui lit, Madame de Thiange comme une personne qui rêve, & Madame de Fontevrault comme une personne qui parle. Il pouvait avoir raison sur les deux autres; mais il avait tort sur Madame de Montespan, dont l'éloquence était sans affectation.

Je n'ai point eu l'honneur de connaître Madame l'Abbesse de fontevrault. Je sçais seulement par tous les gens qui l'ont connue, qu'on ne pouvait rassembler dans la même personne, plus de raison, plus d'esprit & plus de sçavoir. Son sçavoir fut même un effet de sa raison. Religieuse sans vocation, elle chercha un amusement convenable à son état, mais ni les sciences, ni la lecture, ne lui firent rien perdre de ce qu'elle avait de naturel.

Madame de Thianges, folle sur deux chapitres, celui de sa personne & celui de sa naissance, d'ailleurs dénigrante & mocqueuse, avait pourtant une sorte d'esprit, beaucoup d'éloquence & rien de mauvais dans le cœur, elle condamnait même souvent les injustices & la dureté de Mada-

TAYLOR INST. OXFORD

me sa sœur & j'ai oui dire à Madame de Maintenon qu'elle avait trouvé en elle de la consolation dans leurs démélés.

Il y aurait des contes à faire à l'infini sur les deux points de sa folie : mais il suffira de dire pour celle de sa maison qu'elle n'en admettait que deux en France, la sienne & celle de la Rochefoucault (a) & que si elle ne disputait pas au Roi l'illustration elle lui disputait quelques fois l'ancienneté parlant à lui-même. Quant à sa personne elle se regardait comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure que pour la délicatesse des organes qui composaient sa machine & pour réunir les deux objets de sa folie, elle s'imaginait que sa beauté & la perfection de son tempérament procédaient de la différence que la naissance avait mis entre elle & le commun des hommes.

Madame de Thianges était l'ainée de plus de dix ans de Madame de Montespan & je ne sais comment il se pouvait faire qu'ayant été élevées par une mére sévére, elles prissent tant de liberté.

(a) Elle distinguait la maison de la Rochefoucault des autres en faveur des fréquentes alliances qu'elle a eues avec la maison de la Rochefaucault.

Je n'en ſerais pas étonné de la part de Mr. le Duc & de Mr. Mortemart leur pére qui, je crois, n'était pas fort ſcrupuleux & dont j'ai entendu raconter pluſieurs bons mots qui ſont autant de preuves & de la mauvaiſe humeur de la femme & du libertinage du mari : Tel que celui-ci. Monſieur de Monteſpan étant rentré fort tard à ſon ordinaire, ſa femme qui l'attendait lui dit : d'où venez-vous ? Paſſerez-vous votre vie avec des Diables ? A quoi Monſieur de Mortemart repondit, je ne ſçais d'où je viens, mais je ſçais que mes Diables ſont de meilleure humeur que votre bon Ange.

J'ai ouï dire au feu Roi que Madame de Thianges s'échappait ſouvent de chez elle pour le venir trouver lorſqu'il déjeunoit avec des gens de ſon âge. Elle ſe mettait avec eux à table en perſonne perſuadée qu'on n'y (*a*) vieillit point. Cette éducation ne devait point contribuer à la bien marier : cependant elle épouſa Monſieur le Marquis de Thianges de la maiſon de Damas & elle lui apporta en dot le dénigrement qu'elle avait pour tout ce qui n'était pas de ſon ſang ni dans ſon alliance & comme les terres de la maiſon de Thian-

NB. (*a*) C'eſt elle qui la premiere a dit qu'on ne vieillit point à-table, c'était une maxime du célébre gourmant Brouſſi avant que Madame de Thiange fut au monde.

ges ſont en Bourgogne où elle fit quelque ſéjour, l'ennuy qu'elle y eut, lui inſpira une averſion pour tous les Bourguignons qu'elle conſerva juſqu'à la fin de ſes jours : en ſorte que la plus grande injure qu'elle pouvait dire à quelqu'un était de l'appeller Bourguignon. Elle eût de ce mariage un fils & deux filles ; mais elle ne vit dans ce fils que cette Province qu'elle déteſtait & dans ſa fille ainée que ſa propre perſonne qu'elle adorait. Elle la maria au Duc de Nevers, la cadette épouſa le Duc de Sforce & partit auſſitôt après ſon mariage pour l'Italie, dont elle ne revint qu'après la décadence de la faveur de Madame de Monteſpan. Je l'ai vue à ſon retour encore aſſez jeune pour juger de ſa beauté. Mais elle n'avait que de la blancheur, d'aſſez beaux yeux & un nez tombant dans une bouche fort vermeille qui fit dire à Monſieur de Vendôme qu'elle reſſemblait à un Perroquet qui mange une ceriſe.

Madame de Thianges n'avait pas tort d'admirer Madame de Nevers, tout le monde l'admirait avec elle, mais perſonne ne trouvait qu'elle lui reſſemblat comme elle ſe l'imaginait. Madame de Monteſpan fit ce qu'elle put pour inſpirer au Roi du goût pour ſa niéce : mais il ne donna pas

dans le piege, soit qu'on s'y prit d'une maniere trop grossiere capable de le révolter, ou que sa beauté n'eut pas fait sur lui l'effet qu'elle produisait dans tous ceux qui la regardaient.

Au défaut du Roi, Madame de Nevers se contenta de Monsieur le Prince qu'on appellait en ce tems là Monsieur le Duc. L'esprit, la galanterie, la magnificence quand il était amoureux réparaient en lui une figure qui tenait plus du gnome que de l'homme. Il a masqué sa galanterie pour Madame de Nevers par une infinité de traits, mais je ne parlerai que de celui-ci. Monsieur de Nevers avait accoutumé de partir pour Rome de la même maniere dont on va souper à ce qu'on appelle aujourd'hui une guinguette & on avait vu Madame de Nevers monter en carrosse persuadée qu'elle allait seulement se promener, entendre dire à son cocher *à Rome.* Mais comme avec le temps elle connut mieux Monsieur son mari & qu'elle se tenait plus sur ses gardes, elle découvrit qu'il était sur le point de lui faire faire encore le même voyage & en avertit Monsieur le Prince, lequel aussi fertile en inventions que magnifique, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses goûts, pensa par la connaissance qu'il avait du génie & du caractére de Monsieur de Nevers qu'il fallait

employer son talent ou réveiller sa passion pour les vers. Il imagina donc de donner une fête à Monseigneur à Chantilly. Il la proposa, on l'accepta. Il alla trouver Monsieur de Nevers & supposa avec lui un extreme embarras pour le choix du Poëte qui ferait les paroles du divertissement, lui demandant en grace de lui en trouver un & de le vouloir conduire, sur quoi Mr. de Nevers s'offrit lui-même comme Monsieur le Prince l'avait prévu. Enfin la fête se donna, elle coûta plus de cent mille écus & Madame de Nevers n'alla point à Rome. *

Pour terminer l'article des nieces de Madame de Montespan je parlerai succintement de l'aînée des filles du Maréchal de Vivonne son frere, la seule qui ait parut à la cour du temps de sa faveur. Elle épousa le Prince d'Elbeuf par les soins & les représentations continuelles de Madame de Maintenon à qui elle fit pitié, car je ne sais pas par qu'elle fatalité Madame sa tante eut tant de peine à l'établir. Rien cependant ne lui manquait, beauté, esprit, agrément; & Madame de Montespan quoiqu'elle ne l'aimat pas, ne l'a jamais blamée, que sur ce qu'elle n'avait pas, disait-elle l'air assez

NB.* Mr. le Duc pour entrer secretement chez Madame de Nevers dont le Mari était si jaloux, avait acheté deux maisons contigues à l'hotel de Nevers.

noble. Quant au Duc d'Elbeuf, on ſait l'uſage qu'il a fait de ſa naiſſance, d'un courage qui en était digne, d'une figure aimable & d'un eſprit auquel il ne manquait que de ſavoir mieux profiter de ces grands & rares avantages de la nature. Il a paſſé ſa jeuneſſe à être le fléau de toutes les familles par ſes mauvais procédés avec les femmes & par ſe vanter ſouvent de faveurs qu'il n'avait pas reçües. Comme il n'y avait pas moyen de mettre dans ſon catalogue celles de Mᵉ. ſa femme, il ſemble qu'il ait voulu s'en dédomager par les diſcours qu'il en a tenus & par une conduite fort injuſte à ſon égard. Madame de Maintenon conſerva avec le Duc d'Elbeuf une liberté qu'elle avait priſe dans la maiſon de Madame de Monteſpan où on ne l'appellait en badinant que *le goujat* pour marquer la vie qu'il menait & la compagnie qu'il voyait & elle lui a fait ſouvent des reprimandes auſſi juſtes que bien reçües. Le Roi avait du faible pour ce Prince & lui parlait avec bonté, lui pardonnait ſes fautes, & ne lui a preſque jamais rien refuſé de ce qu'il lui demandait, mais enfin Madame ſa femme n'a pas été heureuſe & Madame de Monteſpan ne l'a pas aſſez ſoutenue dans ſes peines domeſtiques.

Je reviens au caractere de la tante dont la dureté a paru dans des occasions où il est rare d'en montrer & plus singulier encore d'en tirer vanité. Un jour que le carrosse de Madame de Montespan passa sur le corps d'un pauvre homme sur le pont de Saint Germain, Madame de Montausier, Madame de Richelieu, Madame de Maintenon & quelques autres qui étaient avec elles en furent effrayées & saisies comme on l'est d'ordinaire en de pareilles occasions; la seule Madame de Montespan ne s'en émut pas & elle reprocha même à ces Dames leur faiblesse. Si c'était leur disait-elle, un effet de la bonté de votre cœur & une véritable compassion, vous auriez le même sentiment en apprenant que cette avanture est arrivée loin comme près de vous.

Elle joignit à cette dureté de cœur * une raillerie continuelle & elle portait des coups dangereux à ceux qui passaient sous ses fenêtres pendant qu'elle était avec le Roi. L'un était, disait-elle, si ridicule, que ses meilleurs amis pouvaient s'en moquer sans manquer à la morale; l'autre qu'on disait être honnête homme, oui, reprenait-elle, il

* Comment accorder cette dureté avec les larmes compatissantes & généreuses dont elle parle page 50?

faut lui savoir gré de ce qu'il le veut être ; un troisieme ressemblait au Valet de carreau ,, ce qui donna même à ce dernier un si grand ridicule qu'il a fallu depuis tout le manege d'un manseau pour faire la fortune qu'il a faite, car elle ne s'en tenait pas à la critique de son ajustement, elle se mocquait aussi de ses phrases & n'avait pas tort.

Ces choses peuvent passer pour des bagatelles, & elles le sont en effet entre des particuliers, mais il n'en est pas de même quand il est question du maitre. Ces bagatelles & ces traits satyriques reviennent dans des occasions importantes & décisives pour la fortune. En un mot on ne paraissait gueres impunément sous les yeux de Madame de Montespan & souvent un courtisan satisfait de s'être montré, n'en a retiré qu'un mauvais office dont il a été perdu sans en démêler la cause.

Mais malgré ces défauts, Madame de Montespan avait des qualités peu communes, de la grandeur d'ame & de l'élévation dans l'esprit. Elle le fit voir dans les sujets qu'elle proposa au Roi pour l'éducation de Monseigneur : elle ne songea pas seulement au tems présent, mais à l'idée que la postérité aurait de cette éducation par le

choix de ceux qui devaient y contribuer. Car en effet si on considére le mérite & la vertu de Monsieur de Montausier, (a) l'esprit & le savoir de Monsieur de Meaux, qu'elle haute idée n'aurait-on pas & du Roi qui fait élever si dignement son fils & du Dauphin qu'on croira sçavant & habile parce qu'il le devait être ?

On ignorera les détails qui nous ont fait connaître l'humeur de Monsieur de Montausier & qui l'ont fait voir plus propre à rebuter un enfant tel que Monseigneur, né doux, paresseux & opiniatre, qu'à lui inspirer les sentiments qu'il devait avoir.

La maniere rude avec laquelle on le forçait d'étudier lui donna un si grand dégoût pour les livres qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son Maître. Il a tenu parole, mais comme il était bien né, & qu'il avait un bon modéle devant les yeux dans la personne du Roi son pére qu'il admirait & qu'il aimait, son regne aurait été heureux & tranquille, parce que la paix étant faite & sachant bien que le Roi n'avait pas envie de recommencer la guerre, il y aurait de lui même pensé long-temps & jamais qu'avec justice il aurait suivi le même plan de gouvernement,

NE. (a) Remarquez ce contraste.

nous

nous n'aurions vu de changement que dans le lieu de son séjour, qu'il aurait, je crois partagé entre Paris & Meudon.

Madame de Montespan dans les mêmes vues pour la gloire du Roi fit choix de Monsieur Racine & de Monsieur Despreaux pour en écrire l'histoire, si c'est une flaterie on conviendra qu'elle n'est pas d' une femme commune, ni d'une maîtresse ordinaire.

Cependant Madame de Montespan s'apperçut que le Roi lui échappait, lorsque le mal était sans remède. Elle commença à s'appuyer de Monsieur de la Rochefoucaut regardé comme un espece de favori. Elle mit Monsieur de Louvois dans ses interêts & voulut enfin regagner par l'intrigue, ce qu'elle avait perdu par son humeur & par l'opinion où elle avait toujours été que celui dont l'esprit est supérieur doit gouverner celui qui en a moins. Mais à quoi sert cette prétendue supériorité quand les passions nous aveuglent & nous font prendre les plus mauvais partis?

Le Roi ne savait peut-être pas si bien discourir qu'elle, quoiqu'il parlat parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noblement & ses réponses les moins préparées renfermaient en peu de

mots tout ce qu'il y a de mieux à dire selon les tems, les choses & les personnes. Il avait bien plus que sa maîtresse l'esprit qui donne de l'avantage sur les autres. Jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères & les pensées : mais comme il était sage & qu'il savait combien les paroles des Rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler de choses importantes, on voyait les plus habiles & les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux & charmés de la maniere dont il s'exprimait. S'il fallait badiner, s'il faisait des plaisanteries, s'il daignait faire un compte, c'était avec des graces infinies, un tour noble & fin que je n'ai vu qu'à lui.

La principale vue de Madame de Montespan, de Monsieur de la Rochefoucaut & de Monsieur de Louvois fut de perdre Madame de Maintenon & d'en dégoûter le Roi. Mais ils s'y prirent trop tard, l'estime & l'amitié qu'il avait pour elle, avaient déjà pris de trop fortes racines. Sa conduite était d'ailleurs trop bonne & ses sentiments trop purs pour donner le moindre prétexte à l'envie & à la calomnie.

J'ignore les détails de cette cabale dont Madame de Maintenon ne m'a parlé que très légérement & seulement en personne qui sait oublier les injures, mais qui ne les ignore pas.

Si j'ai dis que Monsieur de la Rochefoucaut était une espèce de favori, c'est que depuis la disgrace de Monsieur de Lauzun, causée par la maniere insolente dont il parla au Roi, après la rupture de son mariage, avec Mademoiselle, ce Prince avait pris la résolution de n'en jamais avoir; c'est-à-dire, de favori déclaré. Ainsi Monsieur de la Rochefoucaut eut tous les avantages de la faveur par les bienfaits, & le Roi se garantit des inconvénients attachés à cette qualité.

Monsieur de Lauzun peu content d'épouser Mademoiselle, voulut que le mariage se fit de couronne à couronne. Et par de longs & vains préparatifs, il donna le loisir à Monsieur le Prince d'agir & de faire revoquer la permission que le Roi lui avait accordée, pénétré de douleur, il ne garda plus de mesures & se fit arrêter & conduire dans une longue & dure prison * par la maniere dont il parla à son maître.

NB. * Beaucoup trop dure sans doute.

Sans cette folle vanité le mariage se serait fait. Le Roi avec le temps aurait calmé le Prince & Monsieur de Lauzun se serait vu publiquement le mari de la petite fille d'Henri IV. refusée à tant de Princes & de Rois pour ne les pas rendre trop puissants. Il se serait vu cousin germain de son maître. Quelle fortune détruite en un moment par une gloire mal placée ?

Peut-être aussi n'avait-il plû à Mademoiselle que par ce même caractère audacieux & pour avoir été le seul homme qui eut osé lui parler d'amour, * mais comme cet événement est écrit partout, je ne me suis arrêté que par la singularité.

Mademoiselle faible & sujette à des mouvements violents qu'elle soutenait mal ne cacha pas sa douleur. Après la rupture de son mariage elle se mit au lit & reçut des visites comme une veuve désolée & j'ai oui dire à Madame de Maintenon qu'elle s'écriait dans son désespoir. *Il serait là. Il serait là.* C'est-à-dire il serait dans mon lit, car elle montrait sa place vuide.

On a prétendu mal à propos que Monsieur de

NB. * Par les mémoires de Mademoiselle, il est manifeste que ce fut elle qui en parla la première.

Lauzun avait été bien avec Madame de Monteſpan avant qu'elle fut maîtreſſe du Roi. Rien n'eſt plus faux, ſi j'en crois ce que Madame de Maintenon m'en a ſouvent dit.

Par la ſuite des temps Mademoiſelle négotia avec Madame de Monteſpan pour le retour de Monſieur de Lauzun & c'eſt en cette conſidération qu'elle fit une donation à Monſieur le Duc du Maine de la ſouveraineté de Dombes & du Comté d'Eu. Mais Monſieur de Lauzun ne fit que ſaluer le Roi, & vécut enſuite à Paris juſqu'à la révolution d'Angleterre dont je parlerai ailleurs.

Monſeigneur fut marié en 1680 & Madame de Maintenon entrant en charge en ce tems-là, n'eut plus rien à démêler avec Madame de Monteſpan.

Elles ne ſe voyaient plus l'une chez l'autre, mais partout où elles ſe rencontraient, elles ſe parlaient & avaient des converſations ſi vives & ſi cordiales en apparence, que qui les aurait vues ſans être au fait des intrigues de la Cour, aurait cru qu'elles étaient les meilleurs amies du monde.

Ces converſations roulaient ſur les enfants du Roi pour leſquels elles ont toujours agi de concert. L'habitude & le goût qu'elles avaient l'une & l'autre pour leur eſprit faiſait auſſi qu'elles

avaient du plaiſir à s'entretenir quand l'occaſion s'en préſentait.

Je me ſouviens à propos de ce goût indépendant de leurs procédés & de leurs mécontentements qu'elles ſe trouvérent embarquées à faire un voyage de la Cour dans le même carroſſe, & je crois tête à tête. Madame de Monteſpan prit la parole & dit à Madame de Maintenon : *ne ſoyons pas la dupe de cette affaire-ci, cauſons, comme ſi nous n'avions rien à démêler, bien entendu*, ajouta-t-elle *que nous ne nous en aimerons pas davantage, & que nous reprendrons nos démêlés au retour.* Madame de Maintenon accepta la propoſition & elles ſe tinrent parole en tout.

Le Roi avant de nommer Madame de Maintenon ſeconde Dame de la Cour de Madame la Dauphine, eut la politeſſe pour Madame la Maréchalle de Rochefort de lui demander, ſi cette compagne ne lui ferait point de peine en l'aſſûrant en même tems qu'elle ne ſe mélerait pas de la garde-robbe.

La conduite de Madame de Maintenon ne démentit pas ces aſſûrances. Sa faveur occupait tout ſon tems & ſon caractère encore plus que ſa faveur ne lui permettait pas d'agir d'une autre maniére.

Madame la Ducheſſe de Richelieu fut faite Dame d'honneur de Madame la Dauphine, Madame de Maintenon & même Madame de Monteſpan dans tous les tems avaient inſpiré au Roi une ſi grande conſidération pour elle, qu'il ne voulut pas lui donner le dégoût d'avoir une ſur-Intendante au deſſus d'elle.

Il fit auſſi Monſieur de Richelieu Chevalier l'honneur pour lui faire plaiſir. Voici, je crois, l'occaſion de parler de l'hôtel de Richelieu, comme je l'ai promis.

* Madame de Richelieu, ſans biens, ſans beauté, ſans jeuneſſe, & même ſans beaucoup d'eſprit, avait épouſé par ſon ſavoir faire, au grand étonnement de toute la Cour & de la Reine mére qui s'y oppoſa, l'héritier du Cardinal de Richelieu un homme révétu des plus grandes dignités de l'Etat, parfaitement bien fait, & qui par ſon âge aurait pu être ſon fils, mais il était aiſé de s'emparer de l'eſprit de Monſieur de Richelieu. Avec de la douceur & des louanges ſur ſa figure, ſon eſprit & ſon caractère, il n'y avait rien qu'on ne put obte-

NB. * Anne Marguerite d'Acigné fille de Jean Léonard d'Acigné, Comte de grand Bois, morte en 1698.

nir de lui ; il fallait seulement prendre garde à sa légéreté naturelle, car il goûtait & se dégoûtait facilement. Madame de Maintenon m'a dit que ses amis s'appercevaient même de la place qu'ils avaient dans son cœur par celle que leurs portraits occupaient dans sa chambre au commencement d'une connaissance & d'une amitié. Il faisait aussitôt peindre ceux qu'il croyait aimés ; les mettait au chevet de son lit, & peu aprés ils cédaient leurs places à d'autres, reculaient jusqu'à la porte, gagnaient l'antichambre & puis le grenier & enfin il n'en était plus question.

Madame de Richelieu continua après son mariage à ménager les faiblesses & à supporter les caprices de Monsieur son mari, elle le voyait se ruiner à ses yeux par ses jeux & sa dépense sans jamais en faire paraître un instant de mauvaise humeur. L'un & l'autre avaient du goût pour les gens d'esprit & ils en rassemblaient chez eux, comme le Maréchal d'Albret. Ce qu'il y avait de meilleur à Paris en hommes & en femmes y venait, & c'était à peu-près les mêmes gens, excepté que l'Abbé Tétu intime ami de Madame de Richelieu dominait

à l'hôtel de Richelieu & s'en croyait le Voiture. C'était un homme plein de ſon propre mérite d'un ſçavoir médiocre & d'un caractère à ne pas aimer la contradiction, auſſi ne goûtait-il pas le commerce des hommes, il aimait mieux briller ſeul au millieu d'un cercle de Dames auxquelles il en impoſait, ou qu'il flattait plus ou moins ſelon qu'elles lui plaiſaient : il faiſait des vers médiocres & ſon ſtile était plein d'antithèſes & de pointes.

Le commerce de l'Abbé Tétu avec les femmes a nui à ſa fortune & le Roi n'a jamais pu ſe reſoudre à le faire Evêque. Je me ſouviens qu'un jour Madame d'Hudicourt parla en ſa faveur & ſur ce que le Roi lui dit qu'il n'était pas aſſez homme de bien pour conduire les autres, elle répondit, Sire, il attend pour le devenir que vous l'ayez fait Evêque.

Madame de Coulanges femme de celui qui a tant fait de chanſons, augmentait la bonne compagnie de l'Hôtel de Richelieu, elle avait une figure & un eſprit agréable, une converſation remplie de traits vifs & brillants & ce ſtile lui était ſi naturel que l'Abbé Gobelin * dit après

NB. * Quel Gobelin qu'un homme qui pour divertir

une Confeſſion générale qu'elle lui avait faite ; chaque péché de cette Dame eſt une Epigramme. Perſonne en effet après Madame de Cornuel n'a plus dit de bons mots que Madame de Coulanges.

Monſieur de Barillon amoureux de Madame de Maintenon, mais mal traité comme amant & fort eſtimé comme ami, n'était pas ce qu'il y avait de moins bon dans la ſocieté. Je ne l'ai vu qu'au retour de ſon ambaſſade d'Angleterre, après laquelle il trouva Madame de Maintenon au plus haut point de ſa faveur, & comme il vit un jour le Roi & toute la Cour empreſſé au tour d'elle, il ne put s'empécher de dire tout haut. *J'avais-je grand tort* ? Mais piqué de ne la pouvoir aborder, il dit auſſi un autre jour ſur le rire immodéré & le bruit que faiſaient les Dames qui étaient avec elle. Comment une perſonne d'autant d'eſprit & de goût peut-elle s'accommoder du rire & de la bavarderie d'une récréation de couvent telle que me paraît la converſation de ces Dames ? Ce diſcours rapporté à Ma-

---

la compagnie caractériſe les confeſſions de ſes dévotes ! Quel directeur de Madame de Maintenon ! Il avait beſoin d'être dirigé par elle, auſſi l'était-il.

dame de Maintenon ne lui déplût pas : elle en ſentit la vérité.

Le Cardinal d'Eſtrée n'était pas moins amoureux dans ces tems dont je parle & il a fait pour Madame de Maintenon beaucoup de choſes galantes qui ſans toucher ſon cœur plaiſaient à ſon eſprit. *

Monſieur de Guillerague par la conſtance de ſon amour, ſon eſprit & ſes chanſons doit auſſi trouver place dans le catalogues des adorateurs de Madame de Maintenon, enfin je n'ai rien vu, ni rien entendu dire de l'Hôtel de Richelieu qui ne donnat également une haute opinion de ſa vertu & de ſes agréments.

Mademoiſelle de Pons & Mademoiſelle d'Aumale depuis Madame d'Hudicourt & Madame la Maréchalle de Shomberg avaient auſſi leurs amants déclarés, ſans que la réputation de cette derniere en ait reçu la moindre atteinte & ſi l'on a parlé différemment de Madame d'Hudicourt, c'eſt qu'on ne regardait pas alors un amour déclaré qui ne produiſait que des galanteries publiques, comme des affaires dont on

NB. * Voila bien de la galanterie, tant profane que ſacerdotale ?

ſe cache & dans leſquelles on apporte du myſtère.

Madame de Shomberg était précieuſe, Mademoiſelle de Pons biſarre, naturelle, ſans jugement, pleine d'imagination, toujours nouvelle & divertiſſante; telle enfin que Madame de Maintenon m'a dit plus d'une fois; Madame d'Hudicourt n'ouvre pas la bouche ſans me faire rire, cependant je ne me ſouviens pas, depuis que nous nous connaiſſons de lui avoir entendu dire une choſe que j'euſſe voulu avoir dite. *

Il eſt tems de ſortir de l'Hôtel de Richelieu pour retourner à la Cour, & reprendre ce que j'avais commencé à dire de la maiſon de Madame la Dauphine de Baviere où Madame de Maintenon eut beaucoup de part, tant au choix de Madame la Ducheſſe de Richelieu, qu'à l'égard des autres charges. Cependant Madame de Richelieu n'aima Madame de Maintenon

---

NB. * Madame de Caylus ſe répete ici, c'eſt une preuve de la négligence & de la ſimplicité dont elle écrivait ces mémoires qui ne ſont en effet que des ſouvenirs ſans ordre.

que dans la mauvaise fortune & dans le repos d'une vie oisive. La vue d'une faveur qu'elle croyait mériter mieux quelle, l'emporta sur le goût naturel, l'estime & la reconnaissance. La premiere place dans la confidence du Roi, parut à ses yeux un vol qu'elle ne put pardonner à son amie, mais désespérant d'y parvenir elle se tourna du côté de Madame la Dauphine, & par des craintes, des soupçons & mille fausses idées elle contribua à l'éloignement que cette Princesse eut pour le monde. Madame la Dauphine voyait la nécessité d'être bien avec la Favorite pour être bien avec le Roi son beau-pere: mais la regardant en même tems comme une personne dangereuse dont il fallait se défier elle se détermina à la retraite où elle était naturellement portée & ne découvrit qu'après la mort de Madame de Richelieu dans un éclaircissement qu'elle eut avec Madame de Maintenon la fausseté des choses qu'elle lui avait dites. Etonnée de la voir aussi affligée elle marqua sa surprise & par l'enchainement de la conversation elle mit au jour les mauvais procédés de cette infidele amie. *

NB. * La véritable raison fut que Madame de Ri-

Si cet éclairciſſement fournit à Madame de maintenon un motif de conſolation, elle ne put voir ſans douleur combien elle avait été abuſée : mais il produiſit un changement favorable dans l'eſprit de Madame la Dauphine, elle ſongea dans ce moment à s'attacher plus étroitement à Madame de Maintenon. Elle lui propoſa de remplir la place de Madame de Richelieu & elle le demanda au Roi comme une choſe qu'elle déſirait paſſionément.

Le Roi avait eu la même penſée & ce fut ſon premier mouvement lorſqu'il apprit la mort de Madame de Richelieu : mais Madame de Maintenon refuſa conſtamment un honneur que ſa modeſtie lui faiſait regarder comme au deſſus d'elle. C'eſt ſans doute ce qu'elle veut dire dans une de ſes lettres à Monſieur d'Aubigné que j'ai lue & qui eſt à St. Cir, & comme je ſuis perſuadée qu'on ne pourrait jamais la faire ſi bien parler qu'elle

---

chelieu qui avait protegé autrefois Madame Scaron ne put ſupporter d'être totalement éclipſée par Madame de Maintenon.

parle elle même ; je vais copier l'article de cette lettre qui répond au sujet dont je parle

» Je ne pourrais vous faire connétable quand » je le voudrais : & quand je le pourrais je ne » le voudrais pas. Je suis incapable de vouloir » demander rien que de raisonnable à celui à qui » je dois tout & que je n'ai pas voulu qui fit » pour moi-même une chose au dessus de moi. » Ce sont des sentimens dont vous patissés peut-» être, mais peut-être aussi si je n'avais pas le » fond d'honneur qui les inspire je ne serais » pas où je suis. Quoiqu'il en soit vous êtes » heureux si vous êtes sage. »

Ce refus fit beaucoup de bruit à la Cour : on y trouva plus de gloire que de modestie & j'avoue que mon enfance ne m'empêcha pas d'en porter le même jugement. Je me souviens que Madame de Maintenon me fit venir à son ordinaire pour voir ce que je pensais : elle me demanda si j'aimais mieux être la niéce de la dame d'honneur, que la niéce d'une personne qui refuserait de l'être. A quoi je répondis sans balancer que je trouvais celle qui refusait infiniment au dessus de l'autre : & Madame de Maintenon contente de ma réponse m'embrassa,

Il fallut donc choisir une autre dame d'honneur: mais comme Madame de Navailles avait dégouté le Roi de celles qui avaient de la fermeté, & qui pouvaient être trop clair voyantes, celles qui lui succedérent, à l'exception de Madame de Richelieu, le dégoutérent à leur tour de la douceur & du manque d'esprit. Il était cependant difficile de trouver dans la même personne, titres, vertu, Esprit, représentation. Et le nombre des Ducheſſes quelque grand qu'il soit, étant pourtant limité, le Roi fut embaraſſé dans ce choix: Madame de Maintenon essaya inutilement de le déterminer en faveur de Madame la Ducheſſe de Créquy dame d'honneur de la feüe Reine, elle n'en tira que cette réponse, *Ah Madame changeons au moins de sotte.* L'occaſion lui parut alors trop favorable pour la Ducheſſe d'Arpajon son ancienne amie & sœur du Marquis de Beuvron (auquel elle était bien aise de faire plaisir) pour ne la pas proposer, le Roi l'accepta, & Madame d'Arpajon a parfaitement rempli l'idée qu'on avait d'elle.

Madame de Maintenon plaça encore dans la maison de Madame la Dauphine, Madame de

Montchevreuil

Montchevreuil femme de mérite, ſi l'on borne l'idée du mérite à n'avoir point de galanteries. C'était une femme froide & ſeche dans le commerce, d'une figure triſte, d'un eſprit au deſſous du médiocre & d'un zèle capable de dégoûter les plus dévots de la piété, mais attachée à Madame de Maintenon à qui il convenait de produire à la Cour une ancienne amie d'une réputation ſans reproche avec laquelle elle avait vécu dans tous les tems ſûre & ſecrette juſqu'au Miſtère. J'ignore l'occaſion & les commencements de leur connaiſſance, je ſais ſeulement que Madame de Maintenon a paſſé ſouvent dans ſa jeuneſſe pluſieurs mois à Montchevreuil.

Je ne prétends pas diſſimuler ce qui s'eſt dit ſur Monſieur de Villarceaux * parent & de même maiſon que Madame Mont-Chevreuil. Si

---

NB. * Cet endroit était délicat a traitter, il eſt certain que Madame Scaron avait enlevé a Ninon Villarceaux ſon amant. J'ignore juſqu'à quel point Monſieur de Villarceaux pouſſa ſa conquête, mais je ſçais que Ninon ne fit que rire de cette infidélité quelle n'en ſut nul mauvais gré a ſa rivale, & que Madame de Maintenon aima toujours Ninon.

c'eſt par lui que cette liaiſon s'eſt formée elle ne décide rien contre Madame de Maintenon, puiſqu'elle n'a jamais caché qu'il eut été de ſes amis. elle parla pour ſon fils, & obtint le cordon bleu pour lui ; on voit même encore à St. Cir une lettre écrite à Madame de Villarceaux où elle fait le détail de l'entrée du Roi à Paris après ſon mariage dans laquelle elle parle de ce même Monſieur de Villarceaux & voici ce qu'elle en dit » Je cherchai Monſieur de Villar-» ceaux mais il avait un cheval ſi fougueux » qu'il était à vingt pas de moi avant que je le » reconnuſſe : il me parut bien & des plus » galammant habillé quoique des moins ma-» gnifiques, ſa tête brune lui ſeyait fort bien » & il avait fort bonne grace à cheval ".

Cependant quelque perſuadée que je ſois de la vertu de Madame de Maintenon, je ne ferais pas comme Monſieur de Laſſé qui pour trop affirmer un jour que ce qu'on avait dit ſur ce ſujet etait faux, s'attira une queſtion ſinguliere de la part de Madame ſa femme, fille naturelle de Monſieurs le Prince, ennuyée de la longueur de la diſpute & admirant comment Monſieur ſon mari pouvait être autant convaincu qu'il le pa-

raissait, elle lui dit d'un sang froid admirable, *comment faites vous, Monsieur pour être si sûr de ces choses là?* pour moi il me suffit d'être persuadeé de la fausseté des bruits désavantageux qui ont couru & d'en avoir assez dit pour montrer que je ne les ignore pas.

Je reviens à Madame de Montchevreuil pour la quelle toute la faveur & l'amitié de Madame de Maintenon ne put obtenir que la place de gouvernante des filles: c'etait peu pour elle, mais on y attacha des grandes distinctions: elle fut regardeé comme une quatrieme Dame qui suivait & servait Madame la Dauphine au défaut des dames d'honneur & de la dame d'atour & la chambre composeé des plus grands noms du Royaume, fut établie sur un pied différent de celle des filles de la Reine

Le Roi jeune & galant alors avait contribué aux choses peu exemplaires qui s'y étaients passeés. on sçait les démeslés qu'll eut avec Madame de Navailles pour une fenêtre qu'elle fit boucher & qu'elle suspendit par là certaines visites nocturnes que son austére vertu ne crut pas devoir tolérer. Elle dit en face au Roi qu'elle ferait sa charge, & qu'elle ne souffrirait pas que la

chambre des filles fut deshonorée : ſurquoi le Roi déclara qu'elle ſerait à l'avenir dans la dépendance de Madame la Comteſſe de Soiſſons Sur-Intendante. Madame de Navailles ſoutint toujours ſes droits avec la même fermeté & s'attira enfin une diſgrace honorable que Monſieur ſon mari voulut partager avec elle.

Ainſi le Roi inſtruit par ſa propre expérience & corrigé par les années, n'oublia, rien de ce qui pouvait mettre les filles d'honneur de Madame la Dauphine ſur un bon pied. Voici les noms & à peu-prés le caractère des ſix premieres.

Mademoiſelle de Laval avait un grand air, une belle taille, un viſage agréable & danſait parfaitement bien. On prétend qu'elle plut au Roi. Je ne ſçais ce qui en eſt, il la maria avec Monſieur de Roquelaure & le fit Duc à brevet comme l'avait été Monſieur ſon pére.

Les premieres vues de Monſieur de Roquelaure n'avaient pas été pour Mademoiſelle de Laval. La faveur de Madame de Maintenon qu'on voyait augmenter chaque jour le fit penſer à moi, mais il me demanda inutilement, Madame de Maintenon répondit que j'étais un enfant qu'elle ne ſongeait pas ſitôt à établir &

qu'il ferait bien d'épouser Mademoiselle de Laval. Monsieur de Roquelaure surpris à ce discours, ne put s'empêcher de dire, *pourrais-je l'épouser avec les bruits qui courent ? qui m'assurera qu'ils sont sans fondement ?* moi reprit Madame de de Maintenon, *je vois les choses de près & je n'ai point d'intérêt à vous tromper.* Il la crut, le mariage se fit, & le public moins crédule tint plusieurs discours, & en fit tenir à Monsieur de Roquelaure de peu convenables. On fit aussi des chansons comme on ne manque jamais d'en faire à Paris surtout les événements.

Mademoiselle de Brion n'était pas jeune : on disait qu'elle avait été belle ; mais il n'y paraissait plus. Ne pouvant donc faire usage d'une beauté passée elle se tourna du côté de l'intrigue à quoi son esprit était naturellement porté. Elle tira le secret de ses Compagnes, se rendit nécessaire à Monseigneur & obtint par-là de la Cour de quoi se marier.

Mademoiselle de Gontaut sa sœur avait de la beauté, peu d'esprit, mais une si grande douceur & tant d'égalité d'humeur qu'elle s'est toujours fait aimer & honorer de tous ceux qui l'ont connue. Le Roi la maria au Marquis

d'Urfé, qu'il fit menin de Monſeigneur.

Mademoiſelle de Tonnére n'était pas belle, mais bien faite, folle & malheureuſe. Monſieur de Rhodès grand maitre de cérémonies encore plus fou qu'elle dans ce tems là en devint amoureux, & fit des extravagances ſi publiques pour elle, qu'il la fit chaſſer de la Cour. Mademoiſelle de Richelieu par un faux air d'auſtérité qui devenait à la mode depuis la dévotion du Roi, l'emmena à Paris d'une maniere peu convenable & qui ne fut approuvée de perſonne: elle la mit dans un caroſſe de ſuite avec des femmes de chambre.

Mademoiſelle de Rambures avait le ſtyle de la famille de Nogent dont était Madame ſa mére, vive, hardie & avec l'eſprit qu'il faut pour plaire aux hommes ſans être belle. Elle attaqua le Roi & ne lui déplut pas, C'eſt-à-dire aſſez pour lui adreſſer plutôt la parole qu'à une autre; elle en voulut enſuite à Monſeigneur & elle réuſſi dans ce dernier projet, Madame La Dauphine s'en deſeſpera: mais elle ne devait s'en prendre qu'à elle même & à ſes façons d'agir.

Mademoiſelle de Jarnac laide & malſaine ne

tiendra pas beaucoup de place dans mes ſouvenirs. Elle vécut peu & triſtement, elle avait diſait-on un beau tein pour éclairer ſa laideur.

Mademoiſelle de Leveſtein, depuis Madame de Dangeau entra fille d'honneur à la place de Mademoiſelle de Laval: & comme j'aurai ſouvent occaſion de parler d'elle, il eſt bon de donner ici une légére idée de ſa perſonne & de ſon caractère. On ſçait qu'elle eſt de la maiſon palatine. Un de ſes ancêtres pour n'avoir épouſé qu'une ſimple demoiſelle perdit ſon rang. * & ſa poſtérité n'a plus été regardée comme des Princes Souverains, mais Meſſieurs de Leveſtein ont toujours porté le nom & les armes de la maiſon Palatine & ont été depuis Comtes de l'Empire & alliés au plus grandes maiſons de l'Allemagne.

Monſieur le Cardinal de Furſtemberg après une longue & dure priſon qu'il s'attira par ſon attachement à la France vint s'y établir, & emmena à la Cour Mademoiſelle de Leveſtein ſa niéce, celle même dont je parle, donc la

---

NB. * Il ne perdit point ſon rang de Prince mais ſes enfans n'en purent jouir, faute d'un diplome de l'Empereur.

beauté jointe à une taille de Nymphe qu'un Ruban couleur de feu (qu'elle portait comme les hommes portent le cordon bleu, parce qu'elle était chanoineſſe) relevait encore, mais ſa ſageſſe & ſa vertu y cauſérent une plus juſte admiration.

Cependant cette haute naiſſance, cette figure charmante & une vertu ſi rare n'a trouvé que Monſieur d'Angeau capable d'en connaitre le prix. Il était veuf & n'avait qu'une fille de ſon premier mariage, d'ailleurs chevalier d'honneur de Madame la Dauphine, charge qu'il avait achetée de Monſieur le Duc de Richelieu, menin de Monſeigneur & un bien conſidérable lui donnaient tous les agrémens qu'on peut avoir à la Cour. La ſignature de ſon contrat cauſa d'abord quelques déſagréments à Madame ſa femme. Madame la Dauphine ſurpriſe qu'elle s'appellat comme elle, voulu faire rayer ſon véritable nom *, Madame entra dans ſes ſentiments; mais on leur fit voir ſi clairement qu'elle

---

NB. * Il y a une petite mépriſe Monſieur de Dangeau avait fait enoncer dans le contract de Baviere Leveltein, on mit Leveſtein de Baviere.

était en droit de le porter, que ces princesses n'eurent plus rien à dire & même Madame a toujours rendu à Madame de Dangeau ce qui était dû à sa naissance & à son mérite, & elle a eu pour elle toute l'amitié donc elle était capable.

Madame la Dauphine était non seulement laide, mais si choquante que Sanguin envoyé par le Roi en Baviére dans le tems qu'on traitait son mariage ne put s'empêcher de dire au Roi au retour, *Sire sauvés le premier coup d'œil*, cependant Monseigneur l'aima & peut-être n'aurait aimé qu'elle, si la mauvaise humeur & l'ennui qu'elle lui causa ne l'avaient forcé à chercher des consolations & des amusemens ailleurs.

Le Roi par une condescendance dont il se repentit, avait laissé auprès de Madame la Dauphine une femme de chambre allemande élevée avec elle & à peu près du même âge : cette fille nommée Bessola sans avoir rien de mauvais, fit beaucoup de mal à sa maitresse & beaucoup de peine au Roi. Elle fut cause que Madame la Dauphine par la liberté qu'elle eut de s'entretenir & de parler Allemand avec

elle, ſe dégouta de toute autre converſation & ne s'accoutuma jamais à ce pays-ci. Peut-être que les bonnes qualités de cette Princeſſe y contribuérent : ennemie de la médiſance & de la moquerie, elle ne pouvait ſupporter ni comprendre la raillerie & la malignité du ſtyle de la cour ; d'autant moins qu'elle n'en entendait pas les fineſſes. En effet j'ai vû les étrangers, ceux même dont l'eſprit paraiſſait le plus tourné aux manieres françaiſes, quelquefois déconcertés par notre ironie continuelle, & Madame la Dauphine de Savoye que nous avions eu enfant n'a jamais pû s'y accoutumer : elle diſait aſſez ſouvent à Madame de Maintenon qu'elle appellait ſa tante par un badinage plein d'amitié, *ma tante on ſe moque de tout ici.*

Enfin les bonnes & les mauvaiſes qualités de Madame la Dauphine de Baviere, mais ſurtout ſon attachement pour Beſſola lui donnérent un gout pour la retraite peu convenable aux premiers rangs. Le Roi fit de vains efforts pour l'en retirer. Il lui propoſa de marier cette fille à un homme de qualité afin qu'elle put être comme les autres dames ; manger avec elles quand l'occaſion ſe preſenterait, & la ſuivre dans

ſes carroſſes ; mais la Dauphine, par une délicateſſe ridicule, répondit qu'elle ne pouvait y conſentir, parce que le cœur de Beſſola ſerait partagé.

Cependant le Roi ſoutenu des conſeils de Madame de Maintenon, & porté par lui-même à n'être plus renfermé comme il avait été avec ſes maîtreſſes, ne ſe rebuta pas, & il crut à force de bons traitemens, par le tour galant & noble, dont il accompagnait ſes bontés, ramener l'eſprit de Madame la Dauphine, & l'obliger à tenir une cour. Je me ſouviens d'avoir ouï raconter, & de l'avoir encore vû, qu'il allait quelquefois chez elle, ſuivi de ce qu'il y avait de plus rare en bijoux & en étoffes, dont elle prenait ce qu'elle voulait; & le reſte compoſant pluſieurs lots, que les filles d'honneur & les Dames qui ſe trouvaient préſentes, tiraient au ſort, ou bien elles avaient l'honneur de les jouer avec elle, & même avec le Roi; pendant que le hoca fut à la mode, & avant que le Roi par ſa ſageſſe, eut défendu un jeu auſſi dangereux, il le tenait chez Madame la Dauphine. Mais il payait, quand il perdait, autant de louis que les particuliers mettaient de petites piéces.

Des façons d'agir si aimables, & dont toute autre belle fille aurait été enchantée, furent inutiles pour Madame la Dauphine, & elle y répondit si mal, que le Roi rebuté, la laissa dans la solitude où elle voulait être, & toute la Cour l'abandonna avec lui.

Elle passait sa vie renfermée dans de petits Cabinets derrière son appartement, sans vue & sans air, ce qui joint à son humeur naturellement mélancolique, lui donna des vapeurs. Ces vapeurs, prises pour des maladies effectives, lui firent faire des remedes violents; & enfin, ces remedes, beaucoup plus que ses maux lui causerent la mort, après nous avoir donné trois Princes. Elle mourut persuadée que sa derniere couche lui avait donné la mort, & elle dit en donnant sa bénédiction à Monsieur le Duc de Berry ! *Ah mon fils que tes jours coutent chers à ta mère.* *

NB * Beau vers de l'Andromaque de Racine. La Dauphine de Baviere ne manquait, ni de goût ni de sensibilité; mais sa santé toujours mauvaise la rendait incapable de société. On lui contestait ses maux; elle disait, il faudra que je meure pour me justifier. Et ses maux empiraient par le cha-

Il eſt aiſé de comprendre qu'un jeune Prince, tel qu'était Monſeigneur alors, avait dû s'ennuyer infiniment entre Madame ſa femme & la Beſſola: & d'autant plus qu'elles ſe parlaient toujours allemand, langue qu'il n'entendait pas, ſans faire attention à lui. Il réſiſta cependant, par l'amitié qu'il avait pour Madame la Dauphine; mais pouſſé à bout, il chercha à s'amuſer chez Madame la Princeſſe de Conti, fille du Roi & de Madame de la Valliere. Il y trouva d'abord de la complaiſance, & du plaiſir parmi la jeuneſſe qui l'environnait: ainſi il laiſſa Madame la Dauphine jouir paiſiblement de la converſation de ſon allemande. Elle s'en affligea, quand elle vit le mal ſans reméde, & s'en prit mal-à-propos à Madame la Princeſſe de Conti. Son aigreur pour elle, & les plaintes qu'elle fit ſouvent à Monſeigneur, ne produiſirent que de mauvais effets. Si nos Princes ſont doux, ils ſont opiniâtres, & s'ils échappent une fois, ils ne reviennent plus. Madame de Maintenon l'avait prévû, &

---

grin d'être laide dans une Cour où la beauté était néceſſaire.

avait averti inutilement Madame la Dauphine. Monseigneur, ainsi rebuté, ne se contenta pas d'aller, comme je l'ai dit, chez Madame la Princesse de Conti ; il s'amusa aussi avec les filles d'honneur de Madame la Dauphine, & devint amoureux de Mademoiselle de Rambures ; mais le Roi instruit par sa propre expérience, & voulant prévenir les désordres que l'amour & l'exemple de Monseigneur, causeraient infailliblement dans la chambre des filles, prit la résolution de la marier. Plusieurs partis se présenterent, dont elle ne voulut point. Monsieur de Polignac fut le seul avec lequel elle cru ne pas perdre sa liberté ; c'était le seul aussi que le Roi ne voulait pas, à cause de Madame la Comtesse de Polignac sa mère, qu'il avait trouvée mêlée dans les affaires de Madame la Comtesse de Soissons, & qu'il avait exilée dans le même tems. Le refus du Roi ne rebuta pas Mademoiselle de Rambures : elle l'assura qu'elle sçavait mieux que lui, ce qu'il lui fallait ; & qu'en un mot, Monsieur de Polignac lui convenait. Le Roi picqué, répondit qu'elle était la maitresse de se marier à qui elle voudrait ; mais qu'elle ne devait pas compter, en épousant malgré lui Monsieur de Polignac, de vivre à la

cour. Elle tint bon; se maria, & vint à Paris. Je laisse à juger si Monsieur de Polignac a justifié le discernement de sa premiere femme.

Il est, je crois, à propos de parler présentement de Madame la Princesse de Conti, fille du Roi, de cette Princesse belle comme Madame de Fontanges, agréable comme sa mere, avec la taille & l'air du Roi son père, & auprès de laquelle les plus belles & les mieux faites, n'étaient pas regardées. Il ne faut pas s'étonner que le bruit de sa beauté, se soit répandu jusqu'à Maroc, où son portrait fut porté. * Cependant le plus grand éclat de Madame la Princesse de Conti, n'a duré que jusqu'à sa petite vérole,

---

NB. * Cela est très-vrai, l'Ambassadeur de Maroc, en recevant le portrait du Roi, demanda celui de la Princesse sa fille. Comme elle eut le malheur d'essuyer beaucoup d'infidélité de ses amants, Périgny fit un couplet pour elle.

Pourquoi refusez-vous l'hommage glorieux;
D'un Roi qui vous attend & qui vous croira belle,
Puisque l'Himen à Maroc vous appelle.
Partez, c'est peut-être en ces lieux
Qu'il vous garde un amant fidele.

qu'elle eut à 17. ou 18. ans : elle lui prit à Fontainebleau, & elle l'a donna à Monſieur ſon mari, qui en mourut dans le tems qu'on le croyait hors d'affaire, & qu'il le croyait ſi bien lui-même, qu'il expira en badinant avec Madame ſa femme & ſes amis.

On ne peut nier, que la coquetterie de Madame la Princeſſe de Conti, ne fut extrême. Son eſprit eſt médiocre, & capable de gâter d'excellentes qualités, qui ſont réellement en elle. Elle eſt bonne amie, généreuſe, & a rendu de grands ſervices aux perſonnes pour leſquelles elle a eu de la bonté; mais pluſieurs ſe ſont crus diſpenſés d'en conſerver de la reconnaiſſance. Il faut excepter de ce nombre la Princeſſe de Lorraine, Madame de Lillebonne, & Madame de Commercy; j'ai vû de près, la fidélité de leur attachement, & la perſévérance inébranlable de leur reconnaiſſance.

Je ne ſçais ſi l'humeur de Madame la Princeſſe de Conti contribuait à révolter les conquêtes que la beauté lui faiſait faire, ou par quelle fatalité elle eut auſſi peu d'amans fidéles, que d'amans reconnaiſſans; mais il eſt certain qu'elle n'en conſerva pas. Et ce qui ſe paſſa entr'elle & Mademoiſelle

demoiſelle Chouin, eſt auſſi humiliant que ſingulier.

Mademoiſelle Chouin était une fille à elle, d'une laideur à ſe faire remarquer, d'un eſprit propre à briller dans une anti-chambre, & capable ſeulement de faire le récit des choſes qu'elle avait vûes. C'eſt par ces récits qu'elle plut à ſa maîtreſſe, & ce qui lui en attira ſa confiance. Cependant cette même Mademoiſelle Chouin, enleva à la plus belle Princeſſe du Monde, le cœur de Monſieur de Clermont Chate, en ce tems-là Officier des Gardes.

Il eſt vrai qu'ils penſaient à s'épouſer: & ſans doute qu'ils avaient compté, par la ſuite des tems, non-ſeulement d'y faire conſentir Madame la Princeſſe de Conti, mais d'obtenir par elle & par Monſeigneur, des graces de la Cour, dont ils auraient un grand beſoin. L'imprudence * d'un Courier pendant une campagne, déconcerta leurs projets, & découvrit à Madame la Princeſſe de Conti, de la plus cruelle maniere, qu'elle était

NB. * On ouvrait toutes les lettres. Cette infidélité ne ſe commet plus nulle part, comme on ſçait.

trompée par ſon amant & par ſa favorite. Ce Courier de M. de Luxembourg, remit à Monſieur de Barbeſieux toutes les lettres qu'il avait. Ce miniſtre ſe chargea de les faire rendre, * mais il porta le paquet au Roi : on peut aiſément juger de l'effet qu'il produiſit, & de la douleur de Madame la Princeſſe de Conti. Mademoiſelle Chouin fut chaſſée, Monſieur de Clermout exilé ; * & on lui ôta ſon bâton d'exempt.

Nous retrouverons ailleurs Mademoiſelle Chouin, & on la verra jouer par la ſuite un meilleur & plus grand rôle.

Madame la Princeſſe de Conti donna l'exemple aux autres filles naturelles du Roi, d'épouſer des Princes du Sang. Madame de Monteſpan, perſuadée que le mariage de la fille de Madame de la Valliere, ſerait le modèle & le premier dégré de l'élévation de ſes propres enfans, contribua à celui-ci de tous ſes ſoins. Le grand Condé de ſon côté, ce Héros incomparable, regarda

---

NB. * Excellente raiſon, priſe dans les Droits du pouvoir ſuprême, pour exiler un Officier, & pour apprendre aux jeunes gens à ne plus quitter les belles pour les laides.

cette alliance comme un avantage considérable pour sa maison. Il crut effacer, par-là, l'impression que le souvenir du passé avait laissé de désavantageux contre lui dans l'esprit du Roi. Monsieur le Prince son fils, encore plus attaché à la Cour, n'oublia rien pour témoigner sa joie ; & il marqua dans cette occasion, comme dans toutes les autres de sa vie, le zèle & la bassesse d'un Courtisan qui voudrait faire sa fortune. J'oserai même assurer, & par ce que j'ai vû, & par ce que j'ai appris des gens bien informés, que le Roi n'aurait jamais pensé à élever si haut ses bâtards, sans les empressemens que ces deux Princes de Condé avaient témoignés pour s'unir à lui, par ces sortes de mariages.

Messieurs les Princes de Conti, avaient été élevés avec Monseigneur le Dauphin, dans les premiéres années de leur vie, & par une mère d'une vertu exemplaire. Il avaient tous deux de l'esprit, & étaient fort instruits. Mais le Gendre du Roi, gauche dans toutes ses actions, n'était goûté de personne, par l'envie qu'il eut toujours de paraître ce qu'il n'était pas. Le second, avec toutes les connaissances & l'esprit qu'on peut

avoir, n'en montrait qu'autant qu'il convenait à ceux à qui il parlait; ſimple, naturel, profond & ſolide, frivole, même quand il fallait le paraître, il plaiſait à tout le monde; & comme il paſſait pour être un peu vicieux, on diſait de lui, ce qu'on a dit de Céſar. *

Monſieur le Prince de Conti, pour faire l'homme dégagé, & montrer qu'il n'avait pas la faibleſſe d'être jaloux; amenait chez Madame ſa femme les jeunes gens de la Cour les plus éveillés, & les mieux faits. Cette conduite comme on le peut croire, fournit une ample matière, à des hiſtoires dont je ne parlerai que quand l'occaſion s'en préſentera, & lorſque je les croirai propres à éclairer les faits que j'aurai à raconter.

Je vais préſentement parler de la mort de la Reine, Marie-Thérèſe d'Autriche. Elle mourut en peu de jours, * d'une maladie qu'on eu crut pas d'abord conſidérable; mais une ſaignée, faite

---

NB. * Qu'il était le mari de bien des femmes, & la femme de bien des hommes. De Bauſſe lui diſait, que vous êtes aimable, Monſeigneur! vous ſouffrez guaiment qu'on vous contrarie, qu'on vous raille, qu'on vous pille, qu'on vous, &c. C'eſt le même qui fut élu Roi de Pologne.

mal-à-propos, fit rentrer l'humeur d'un clou, dont à peine s'était-on apperçu. Cette Princesse perdit la vie dans le tems que les années & la piété du Roi, la lui rendaient heureuse. Il avait pour elle des attentions, auxquelles elle n'était pas accoutumée. Il l'a voyait plus souvent, & cherchait à l'amuser; & comme elle attribuait cet heureux changement à Madame de Maintenon, elle l'aima, & lui donna toutes les marques de considération qu'elle pouvait imaginer. Je me souviens même, qu'elle me faisait l'honneur de me carresser toutes les fois que j'avais celui de paraître devant elle; mais cette pauvre Princesse avait tant de crainte du Roi, & une si grande timidité naturelle, qu'elle n'osait lui parler, ni s'exposer au tête à tête avec lui.

J'ai oui dire à Madame de Maintenon, qu'un jour le Roi ayant envoyé chercher la Reine, pour ne pas paraître seule en sa présence; elle voulut qu'elle la suivit, mais elle ne fit que la conduire jusqu'à la porte de la chambre, où elle prit la liberté de la pousser pour la faire entrer, & remarqua un si grand tremblement, dans toute sa

NB. * en 1683, 30. Juillet.

perſonne, que ſes mains même tremblaient de timidité.

C'était un effet de la paſſion vive, qu'elle avait toujours eue pour ſon mari, & que les maîtreſſes avaient rendue ſi longtems malheureuſe. Il fallait auſſi que le Confeſſeur de cette Princeſſe n'eut point d'eſprit, & ne fut qu'un cagot, ignorant des véritables devoirs de chaque état. J'en juge par une lettre de Madame de Maintenon, à l'Abbé Gobelin, où elle dit: « Je » ſuis ravie que le monde loue ce que fait le » Roi. Si la Reine avait un Directeur comme » vous, il n'y aurait pas de bien qu'on ne dut » attendre de l'union de la famille Royale; mais » on eut toutes les peines du monde, ſur la *me-* » *dia noche*, à perſuader ſon Confeſſeur, qui l'a » conduit par un chemin plus propre, ſelon » moi, à une Carmelite, qu'à une Reine. *

Enfin, ſoit par la faute du Confeſſeur, ſoit par la timidité de la Reine, ou par la violence, comme je l'ai dit, d'une paſſion ſi longtems malheu-

---

NB. * Quel Salmigondis de Confeſſeurs & de maîtreſſes! quelles pauvretés!

reuſe, il faut avouer qu'elle n'avait rien en elle, de ce qui pouvait la faire aimer; & qu'au contraire, le Roi avait en lui, toutes les qualités les plus propres à plaire, ſans être capable d'aimer beaucoup. Preſque toutes les femmes lui avaient plû, * excepté la ſienne, dont il exerça la vertu par ſes galanteries : Car le Roi n'a jamais manqué à la conſidération qu'il devait à la Reine, & a toujours eu pour elle des égards qui l'auraient rendue heureuſe, ſi quelque choſe avoit pû la dédomager de la perte d'un cœur qu'elle croyait lui être dû.

Entre toutes les maîtreſſes du Roi, Madame de Monteſpan eſt celle qui fit le plus de peine à la Reine, tant par la durée de cette paſſion, & le peu de ménagement qu'elle eut pour elle, que par les anciennes bontés de cette Princeſſe. Madame de Monteſpan avait été Dame du Palais, par le crédit de Monſieur, & elle fut quelque tems à ſa cour, ſans que le Roi fit attention, ni à ſa beauté, ni aux agrémens de ſon eſprit. Sa faveur ſe bornait à la Reine, qu'elle

* Et réciproquement.

divertiſſait à ſon coucher pendant qu'elle attendait le Roi : Car il eſt bon de remarquer que la Reine ne ſe couchait jamais, à quelqu'heure que ce fut, qu'il ne fut rentré chez elle ; & malgré tant de galanteries, le Roi n'a jamais découché d'avec la Reine.

Elle aimait alors Madame de Monteſpan, parce qu'elle la regardait comme une honnête femme, attachée à ſes devoirs, & à ſon mari. Ainſi ſa ſurpriſe fut égale à ſa douleur, quand elle la trouva dans la ſuite ſi différente de l'idée qu'elle en avait eue ? Le chagrin de la Reine ne fut pas adouci par la conduite & les procédés de Madame de Monteſpan, d'autant plus que ceux de Monſieur de Monteſpan, obligèrent le Roi pour retenir ſa maîtreſſe à la Cour, & pour lui donner des diſtinctions, ſans qu'elle les partageât avec lui, de la faire Sur-intendante de la maiſon de la Reine.

Je ſçais peu le détail de ce qui ſe paſſa alors, au ſujet de Monſieur de Monteſpan. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'on le regardait comme un malhonnête homme & un fou. Il n'avait tenu qu'à lui, d'emmener ſa femme ; & le Roi, quelqu'amoureux qu'il fut, aurait été incapable

dans les commencemens, d'employer ſon autorité contre celle d'un mari. Mais Monſieur de Monteſpan, bien loin d'uſer de la ſienne, ne ſongea d'abord qu'à profiter de l'occaſion pour ſon intérêt & ſa fortune. Et ce qu'il fit enſuite, ne fut que par dépit, de ce qu'on ne lui accorda pas ce qu'il voulait. Le Roi ſe picqua à ſon tour, & pour empêcher Madame de Monteſpan, d'être expoſée à ſes caprices, il l'a fit Sur-intendante de la maiſon de la Reine, laiſſant faire en province à ce miſérable garçon, * toutes ſes extravagances.

J'ai trouvé dans les lettres de Madame de Maintenon, à l'Abbé Gobelin, † qu'il y avait eu une ſéparation en forme au châtelet de Paris, entre Monſieur & Madame de Monteſpan. Madame de Maintenon en parle, par rapport à la ſûreté d'une fondation, que Madame de Mon-

NB. * Ce mot de garçon qui n'a point de féminin, ne convient pas à un homme marié. Au reſte, il ſe fit faire un carroſſe de deuil, dont les pommaux étaient des cornes.

NB. † Il eſt triſte que Madame de Maintenon ait tant écrit à cet Abbé Gobelin, qui était un tracaſſier rempant avare comme Harpagon, & proceſſif comme Chicanau.

teſpan voulait faire aux Hoſpitalieres. On voit encore, par-là, qu'elle a dans tous les tems été occupée de bonnes œuvres.

La mort de la Reine ne donna à la Cour qu'un ſpectacle touchant. Le Roi fut plus attendri qu'affligé ; mais comme l'attendriſſement produit d'abord les mêmes effets, & que tout paraît conſidérable dans les Grands, la Cour fut en peine * de ſa douleur. Celle de Madame de Maintenon, que je voyais de près, ** me parut *ſincère*, & fondée ſur l'eſtime & la reconnaiſſance. Je ne dirai pas la même choſe des larmes de Madame de Monteſpan, que je me ſouviens d'avoir vû entrer chez Madame de Maintenon, ſans que je puiſſe dire pourquoi, ni comment. Tout ce que je ſçais, c'eſt qu'elle pleurait beaucoup, & qu'il paraiſſait un trouble dans toutes ſes actions, fondé ſur celui de ſon eſprit, & peut-être ſur la crainte de retomber entre les mains de Monſieur ſon mari.

La Reine expirée, Madame de Maintenon voulut revenir chez elle ; mais Monſieur de la Rochefoucault la prit par le bras, & la pouſſa

NB. * Ah ! très-peu en peine.

** Oui da !

chez le Roi, en lui disant : *ce n'est pas le tems de quitter le Roi, il a besoin de vous.* Ce mouvement ne pouvait être dans Monsieur de la Rochefoucaut, qu'un effet de son zèle & de son attachement pour son maître, où l'intérêt de Madame de Maintenon n'avait assurément point de part. Elle ne fut qu'un moment avec le Roi, & revint aussi-tôt dans son appartement, conduite par Monsieur de Louvois, qui l'exhortait d'aller chez Madame la Dauphine, pour l'empêcher de suivre le Roi à St. Cloud, & lui persuader de garder le lit, parce qu'elle était grosse, & qu'elle avait été saignée. Le Roi n'a pas besoin, disait Monsieur de Louvois, de ces démonstrations d'amitié, & l'état a besoin d'un Prince.

Le Roi alla à St. Cloud, où il demeura depuis le Vendredi que la Reine mourut, jusqu'au Lundi qu'il en partit, pour aller à Fontainebleau ; & le tems où Madame la Dauphine était obligée de garder le lit pour sa grossesse se trouvant expiré, elle alla joindre le Roi, & fit le voyage avec lui. Madame de Maintenon la suivait, & parut aux yeux du Roi dans un si grand deuil, avec un air si affligé, que lui, dont la douleur était passée, ne put s'empêcher de lui en faire

quelques plaiſanteries ; à quoi je ne jurerais pas qu'elle ne répondit en elle-même, comme le Maréchal de Grammont à Madame Herault.

Madame Herault avait ſoin de la Ménagerie, & dans ſon eſpèce, était bien à la Cour. Elle perdit ſon mari : & le Maréchal de Grammont, toujours Courtiſan, prit un air triſte, pour lui témoigner la part qu'il prenait à ſa douleur ; mais comme elle répondit à ſon compliment, *hélas ! le pauvre homme a bien fait de mourir.* Le Maréchal répliqua, *le prenez-vous, par-là Madame Hérault ? ma foi je ne m'en ſoucie pas plus que vous.* Cette réponſe a paſſé depuis, en proverbe à la Cour.

Pendant le voyage de Fontainebleau, dont je parle, la faveur de Madame de Maintenon parvint au plus haut. Elle changea le plan de ſa vie ; & je crois qu'elle eut pour principale régle, de faire le contraire de ce qu'elle avait vû chez Madame de Monteſpan. *

Meſdames de Chevreuſe & de Beauvilliers, avec leſquelles elle ſe lia d'une étroite amitié,

NB. * Et de ſuccéder à Marie-Thérèſe.

avaient le mérite auprès d'elle, de n'avoir jamais fait leur cour à Madame de Monteſpan, malgré l'alliance que Monſieur Colbert leur père, avait fait de ſa troiſieme fille avec le Duc de Mortemart ſon neveu. Ce mariage couta au Roi quatorze cent mille livres; * huit cent mille livres pour payer les dettes de la Maiſon de Mortemar, & ſix cent mille pour la dot de Mademoiſelle Colbert. Cependant, ni cette alliance, ni le goût, que ces Dames avaient naturellement pour la Cour, ne purent les déterminer à faire la leur à Madame de Monteſpan : Elles crurent que Madame de Maintenon leur offrait une porte honnête pour ſe rapprocher du Roi; & en profitérent avec une joie d'autant plus grande, qu'elles s'en voyaient plus éloignées par la mort de la Reine, dont elles étaient Dames du palais. Cette liaiſon devint intime en peu de tems, & dura juſqu'à la diſgrace de Monſieur de Cambrai. Mais je réſerve a parler ailleurs, & de cette diſgrace, & de la fa-

---

NB. * Cela eſt immenſe, cette ſomme ferait aujourd'hui à peu-près deux millions huit cent mille livres; & c'eſt le peuple qui paye.

veur de Monſieur de Cambrai, auquel ces Dames furent ſi attachées.

Si Meſdames de Chevreuſe & de Beauvilliers, recherchérent l'amitié de Madame de Maintenon, elle ne fut pas fâchée de ſon côté de faire voir au Roi, par leur empreſſement, la différence que des perſonnes de mérite mettaient entre Madame de Monteſpan & elle.*

A ces Dames, ſe joignirent Madame de Montchevreuil, Madame la Princeſſe d'Harcourt, & Madame la Comteſſe de Grammont. Monſieur de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine, fameux par ſes diſtractions, & ami intime de Madame de Maintenon, était le père de Madame la Princeſſe d'Harcourt, que Madame de Maintenon avait mariée, & à laquelle elle s'eſt toujours intéreſſée par ces raiſons néceſſaires à dire, pour la juſtifier d'une amitié qu'on lui a toujours reprochée; à quoi il faut ajoûter que Madame de Maintenon n'a jamais ſçu les hiſtoires qu'on en a faites, & qu'elle n'a vû dans Ma-

---

NB. * Cela fait voir que Madame de Maintenon en ſavait plus que Madame de Monteſpan.

dame la Princeſſe d'Harcourt, que ſes malheurs domeſtiques & ſa piété apparente. *

Madame la Comteſſe de Grammont (§) avait pour elle, le goût & l'habitude du Roi ; car Madame de Maintenon la trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer auſſi qu'elle était ſouvent anglaiſe, inſupportable, quelquefois flatteuſe, dénigrante, hautaine & rampante. † Enfin, malgré les apparences, il n'y avait de ſtable en elle, que ſa mine ; que rien ne pouvait abaiſſer, quoiqu'elle ſe picquât de fermeté dans ſes ſentimens, & de conſtance dans ſes amitiés. Il eſt vrai auſſi qu'elle faiſait toujours paraître beaucoup d'eſprit, dans les formes que ſon humeur & ſes deſſeins lui faiſaient prendre. Madame de Maintenon joignit à l'envie de plaire au Roi, en attirant chez

---

NB. * Toujours ſur la fin du règne de Louis XIV. la débauche ſous le maſque de la dévotion. La galanterie auparavant avait été moins fauſſe & plus aimable.

NB. § C'était une hamilton que ſes frères avaient obligé le Comte de Grammont à épouſer malgré lui.

NB. † Caractère qui n'eſt pas extraordinaire en Angleterre.

elle Madame la Comteſſe de Grammont, le motif de la ſoutenir dans la piété, * & d'aider autant qu'il lui était poſſible, une converſion fondée ſur celle de Ducharmel. C'était un Gentilhomme Lorain, connu à la Cour par le gros jeu qu'il jouait. Il était riche, & heureux: ainſi il faiſait beaucoup de dépenſe, † & était à la mode à la Cour; mais il la quitta bruſquement, & ſe retira à l'Inſtitution, ſur une viſion qu'il crut avoir eue; & la même grace, par un contrecoup heureux, toucha auſſi Madame la Comteſſe de Grammont. Peut-être que l'inégalité qu'elle a fait paraître dans ſa conduite, & dont j'ai été témoin, était fondée ſur le combat qui ſe paſſait continuellement en elle, entre ſa raiſon & ſes inclinations; car il faut avouer qu'elle n'avait rien qui tendit la piété.

NB. * Quelle piété!

NB. † C'était un fat, à prétendues bonnes fortunes, & l'eſprit le plus minſe. La fameuſe Princeſſe Palatine, qui paſſait pour avoir un eſprit ſi ſolide, avait eu une pareille viſion. Elle avait cru entendre parler une poule, l'Evêque Boſſuet en fait mention dans ſon Oraiſon funèbre. Son poulailler opéra ſa converſion.

Je

Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de parler ici de Madame d'Hudicourt, quoiquelle ne fut pas encore revenue à la Cour dans ce tems dont je parle; elle y revint peu à près. Comme elle eſt une des plus ſingulieres perſonnes que j'y aye vues : & qu'une infinité de circonſtances la rappelleront ſouvent à ma mémoire; il eſt bon de la faire connaitre.

Madame d'Hudicourt était cette même Mademoiſelle de Pons parente du Marechal d'Albret dont la chronique ſcandaleuſe prétend qu'il avait été amoureux, (*a*) amie de Madame de Maintenon & de Madame de Monteſpan juſques à ſa diſgrace. Il eſt certain que ſa fortune ne répondait pas à ſa naiſſance, & qu'elle n'aurait pû venir en ce pays-ci, ſans le Maréchal d'Albret, ni avec bienſéance ſans Madame ſa femme à laquelle il était aiſé d'en faire accroire. elle parut donc à la cour avec elle; & elle ne put y paraitre ſans que ſa beauté & ſes agrémens y fiſſent du bruit. Le Roi ne la vit pas

NB. (*a*) Le Maréchal d'Albret avait eu auſſi beaucoup de goût pour Madame Scaron.

avec indifférence, & balança même quelques tems entre Madame de la Valliere & elle : mais les amies de Madame la Maréchale d'Albret pouſſées peut-être par le maréchal, lui repréſentérent qu'il ne fallait pas laiſſer plus longtems cette jeune perſonne à la Cour où elle était ſur le point de ſe perdre à ſes yeux, & quelle en partagerait la honte ; puiſque c'était elle qui l'y avait amenée. Sur cette remontrance la Maréchale la ramena bruſquement à Paris, ſur le prétexte d'une maladie ſuppoſée du Maréchal d'Albret.

Madame d'Hudicourt n'était pas mauvaiſe à entendre ſur cette circonſtance de ſa vie, ſurtout quand elle en parlait au Roi même ; Scéne dont j'ai été quelquefois témoin. Elle ne lui cachait pas combien ſa douleur fut grande quand elle trouva le Maréchal d'Albret en bonne ſanté & quelle reconnut le ſujet pour lequel on avait ſuppoſé cette maladie. Ce fut envain qu'elle retourna après le voyage de Fontainebleau à la Cour, la place était priſe per Madame de la Valliere.

Madame d'Hudicourt vieille fille ſans bien quoiqu'avec une grande naiſſance ſe trouva heu-

reuſe d'épouſer le Marquis d'Hudicourt. Et Madame de Maintenon (*a*) ſon amie y contribua de tout ſes ſoins. Amie auſſi de Madame de Monteſpan, elle vécut avec elle à la Cour juſques à ſa diſgrace, donc je ne puis raconter les circonſtances parce que je ne les ſçais que confuſément. Je ſçais ſeulement qu'elle roulait ſur des lettres de galanterie écrites à Monſieur de Béthune Ambaſſadeur en Pologne, homme aimable & de bonne compagnie : car quoique je ne l'aye jamais vû, je m'imagine le connaitre parfaitement à force d'en avoir entendu parler à ſes amis, leſquels ſe ſont preſque tous trouvés des miens (*b*).

Sans doute qu'ils y avait plus que de la galanterie dans les lettres de Madame d'Hudicour à Monſieur de Bethune & il n'y a pas d'apparence que le Roi & Madame de Monteſpan euſſent été ſi ſévéres ſur leur découverte d'une intrigue où il n'y aurait eu que de l'amour. Selon toutes les apparences Madame d'Hudicourt

---

NB. (*a*) Alors Madame Scaron.

NB. (*b*) C'était un homme d'un génie ſupérieur très-voluptueux & très-amuſant

rendit compte de ce qui se passait de plus particulier à la Cour. Je sçais que Madame de Maintenon dit au Roi que pour cesser de voir & abandonner son amie, il fallait qu'on lui fit voir ses torts d'une maniere convaincante. on lui montra ces lettres (*a*) dont je parle, & elle cessa alors de la voir. Madame d'Hudicourt partit après pour s'en aller à Hudicourt, où elle a demeuré plusieurs années & où le chagrin la rendit si malade qu'elle fut plusieurs fois à l'extrêmité. Une chose bien particuliere qui lui arriva dans une de ses maladies, c'est qu'elle se démit le pied dans son lit, & comme on ne s'en apperçut pas, elle demeura boiteuse, & cette femme si droite & si déliberée ne pouvait plus marcher quand elle revint à la Cour.

Je ne l'ai vue qu'à son retour, si changée qu'on ne pouvait pas imaginer qu'elle eût été belle. Elle y fut quelques tems sans voir Madame de Maintenon, mais elle m'envoyait assez souvent chez elle, parce que j'avais l'honneur d'être sa parente, elle me témoignait mille amitiés.

NB (*a*) Toujours des lettres inceceptées qui causent des disgraces.

Insensiblement tout s'effaça. Le Roi rendit à Madame de Maintenon la parole qu'elle lui avait donnée de ne jamais voir Madame d'Hudicourt ; & elle la vit à la fin avec autant d'intimité que si elles n'avaient jamais été séparées. Pour moi je trouvais Madame de Maintenon heureuse d'être en commerce avec une personne d'aussi bonne compagnie ; naturelle, d'une imagination si vive & si singuliere qu'elle trouvait toujours moyen d'amuser & de plaire. Cependant en divertissant Madame de Maintenon elle ne s'attirait pas son estime, puisque je lui ai entendu dire, *Je ris des choses que dit Madame d'Hudicourt, il m'est impossible de résister à ses plaisanteries : mais je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien entendu dire que je voulusse avoir dit.*

Je n'ai rien a ajouter à ce que j'ai déja dit de Madame de Montchevreuil, si ce n'est qu'elle fut la confidente des choses particulieres qui se passérent après la mort de la Reine & qu'elle seule en eut le secret.

Pendant le voyage de Fontainebleau qui suivit la mort de la Reine, je vis tant d'agitation dans l'esprit de Madame de Maintenon que j'ai jugé depuis en la rapellant à ma mémoire qu'elle

était causée par une incertitude violente de son état, de ses pensées, de ses craintes & de ses espérances ; en un mot son cœur n'était pas libre : & son esprit fort agité pour cacher ces divers mouvemens & pour justifier les larmes que son domestique & moi lui vimes quelquefois répandre, elle se plaignait de vapeurs, & elle allait disait-elle chercher à respirer dans la forêt de Fontainebleau avec la seule Madame de Montchevreuil ; elle y allait même quelquefois à des heures indues.

Je me garderai bien de pénétrer un mystére respectable (*a*) pour moi partant de raisons, je nommerai seulement ceux qui vraisemblablement ont été dans le secret. Ce sont Monsieur d'Harlai en ce tems là Archevêque de Paris, Monsieur & Madame de Montchevreuil, Bontems & une femme de chambre de Madame de Maintenon, fille aussi capable que qui que ce soit de garder un secret & dont les sentimens étaient fort au dessus de son état.

J'ai vû depuis la mort de Madame de Main-

NB. (*a*) Ce n'est plus un mystère.

tenon des lettres d'elle, gardées à St. Cir qu'elle écrivait à ce même Abbé Gobelin que j'ai déja cité. Dans les premieres on voit une femme dégoutée de la Cour & qui ne cherche qu'une occaſion honnête de la quitter; dans les autres qui ſont écrites après la mort de la Reine, cette même femme ne délibére plus, le devoir eſt pour elle marqué & indiſpenſable d'y demeurer. Et dans ces tems différens la piété eſt toujours la même (*a*).

C'eſt dans ce même tems que Madame de Maintenon s'amuſa à former inſenſiblement & par degrés la maiſon Royale de St. Louis: mais il eſt bon, je crois, d'en raconter l'hiſtoire en détail.

Madame de Maintenon avait un goût & un talent particulier, pour l'éducation de la jeuneſſe. L'élévation de ſes ſentimens, & la pauvreté où elle s'était vûe réduite, lui inſpiraient, ſur-tout,

---

NB. (*a*) Et l'Abbé Gobelin l'encourage par ſes lettres & ne lui parle plus qu'avec un profond reſpect, & l'Abbé de Fenelon précepteur des Enfans de France ne la nomme plus qu'Eſther.

une grande pitié pour la pauvre Nobleſſe ; en ſorte qu'entre tous les biens qu'elle a pû faire dans ſa faveur, elle a préféré les Gentilshommes aux autres ; & je l'ai vûe toujours choquée de ce qu'excepté de certains grands noms, on confondait trop à la Cour la Nobleſſe avec la bourgeoiſie.

Elle connut à Montchevreuil une Urſeline dont le couvent avait été ruiné & qui peut-être n'en avait pas été fâchée : car je crois que cette fille n'avait pas une grande vocation. Quoiqu'il en ſoit elle fit tant de pitié à Madame de Maintenon qu'elle s'en ſouvint dans ſa fortune & loua pour elle une maiſon : on lui donna des penſionnaires, dont le nombre augmenta à proportion de ſes revenus. Trois autre religieuſes ſe joignirent à Madame de Brinon (car c'eſt le nom de cette fille dont je parle) & cette communauté s'établit d'abord à Montmorency, enſuite à Ruel, mais le Roi ayant quitté Saint Germain pour Verſailles, & aggrandi ſon parc, pluſieurs maiſons s'y trouvérent renfermées, entre leſquelles était Noiſi le ſec. Madame de Maintenon le demanda au Roi pour y mettre Madame de Brinon * avec ſa communauté.

NB. * On peut dire hardiment, que cette Madame

C'eſt là qu'elle eut la penſée de l'établiſſement de Saint Cir. elle la communiqua au Roi & bien loin de trouver en lui de la contradiction, il s'y porta avec une ardeur digne de la grandeur de ſon ame : Cet édifice ſuperbe, par l'étendue des bâtimens, fut élevé en moins d'une année, & en état de recevoir deux cent cinquante Demoiſelles, trente-ſix Dames pour les conduire, & tout ce qu'il faut pour ſervir une Communauté auſſi nombreuſe. Si je dis des Dames, & non religieuſes, en parlant de celles qui devaient être à la tête de cette maiſon, c'eſt que la premiere idée avait été d'en faire des eſpèces de Chanoineſſes, qui n'auraient pas fait de vœux ſolemnels ; mais comme on y trouva des inconvéniens, il fut réſolu quelques tems après la tranſlation de Noiſy à St. Cir, d'en faire de véritables Religieuſes : on leur donna des Conſtitutions, & l'on fit un mélange de l'Ordre des Urſelines, avec celui des Filles de Ste. Marie.

On ſçait que pour entrer à St. Cyr., il faut

---

de Brinon était une folle, qui brûlait d'envie de jouer un rôle.

faire également preuve de Nobleſſe & de pauvreté ; & s'il s'y gliſſe quelquefois des abus dans un de ces deux points, ce n'eſt, ni la faute des Fondateurs, ni celle des Dames Religieuſes de cette Maiſon. Le Généalogiſte du Roi, fait les preuves de la Nobleſſe : L'Evêque & l'Intendant de la Province, certifient la pauvreté ; ſi donc, ils ſe laiſſent tromper, ou qu'ils le veulent bien être, c'eſt que tout eſt corruptible, & que la prévoyance humaine, ne peut empêcher les abus qui ſe gliſſeront toujours dans les établiſſemens les plus ſolides & les plus parfaits.

Les louanges qu'on donnerait à celui-ci, ſeraient faibles & inutiles ; il parlera autant qu'il durera, infiniment mieux à l'avantage de ſes Fondateurs, qu'on ne pourrait faire par tous les éloges ; & il fera toujours déſirer que les Rois, Succeſſeurs de Louis XIV, ſoyent, non-ſeulement dans la volonté de maintenir un établiſſement ſi néceſſaire à la Nobleſſe ; mais de le multiplier, s'il eſt poſſible, quand une longue & heureuſe paix, le leur permettront.

Quel avantage, n'eſt-ce point, pour une famille auſſi pauvre que noble, & pour un vieux Militaire criblé de coups, après s'être ruiné dans

le ſervice, de voir revenir chez lui une fille bien élevée, ſans qu'il lui en ait rien coûté pendant treize années qu'elle a pû demeurer à St. Cyr, apportant même un millier d'écus, qui contribuent à la marier, ou à la faire vivre en Province ! Mais ce n'eſt-là que le moindre objet de cet établiſſement; celui de l'éducation, que cette Demoiſelle a reçue, & qu'elle répand enſuite dans une famille nombreuſe, eſt vraiment digne des vûes, des ſentimens & de l'eſprit de Madame de Maintenon. *

Madame de Brinon, préſida dans les commencemens de cet établiſſement, à tous les réglemens qui furent faits, & l'on croyait qu'il était néceſſaire pour les maintenir. Mais comme elle en était encore plus perſuadée que les autres, elle ſe laiſſa ſi fort emporter par ſon caractère, naturellement impérieux, que Madame de Maintenon ſe repentit de s'être donné à elle-même une Supérieure auſſi hautaine. Elle renvoya donc cette

---

NB. * Cet établiſſement utile, a été ſurpaſſé par celui de l'Ecole Militaire, imaginé par Monſieur Paris du Verney, & propoſé par Madame de Pompadour.

fille, dans le tems qu'on la croyait au comble de la faveur; car les gens de la Cour qui la regardaient comme une seconde favorite, la ménageaient, lui écrivaient, & la venaient quelquefois voir; choſe qui ne plut pas encore à Madame de Maintenon. Enfin, pendant un voyage de Fontainebleau, elle eut ordre de ſortir de St. Cyr, & d'aller dans tel autre lieu qu'il lui conviendrait, avec une penſion honnête.

De tous les gens qui la connaiſſaient, qui lui faiſaient la cour auparavant, & à qui elle avait fait plaiſir, il ne ſe trouva que Madame la Ducheſſe de Brunſwich, qui la voulut bien recevoir: Elle la garda chez elle, juſqu'à ce qu'elle eut écrit à Madame ſa Tante, Princeſſe Palatine, en ce tems-là Abbeſſe de Montbuiſſon, qui voulut bien la recevoir. Madame la Ducheſſe de Brunſwich lui fit l'honneur de l'y mener elle-même; & elle fut non-ſeulement bien reçue, mais bien traitée juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Madame de Maintenon, qui a toujours eſtimé & reſpecté Madame la Ducheſſe de Brunſwich, reſpectable par tant d'autres endroits, lui ſçut le meilleur gré du monde, de ſon procédé en cette occaſion.

Madame de Brinon aimait les vers & la comédie, & au défaut des piéces de Corneille & de Racine, qu'elle n'oſait faire jouer, elle en compoſait de déteſtables, à la vérité; mais c'eſt cependant à elle, & à ſon goût pour le théâtre, qu'on doit les deux belles piéces que Racine a faites pour St. Cyr. Madame de Brinon avait de l'eſprit, & une facilité, incroyable d'écrire & de parler: car elle faiſait auſſi des eſpèces de ſermons fort éloquens; & tous les Dimanches après la Meſſe, elle expliquait l'Evangile, comme aurait pû faire Monſieur le Tourneur.

Mais je reviens à l'origine de la Tragédie dans St. Cir. Madame de Maintenon voulut voir une des piéces de Madame de Brinon: Elle la trouva telle qu'elle était; c'eſt-à-dire, ſi mauvaiſe qu'elle l'a pria de n'en plus faire jouer de ſemblable, & de prendre plûtôt quelques belles piéces de Corneille ou de Racine, choiſiſſant ſeulement celles où il y avait le moins d'amour. Ces petites filles repréſenterent *Cinna*, aſſez paſſablement pour des enfants qui n'avaient été formées au théâtre que par une vieille Religieuſe. Elles jouérent enſuite *Andromaque*, & ſoit que les Actrices en fuſſent mieux choiſies, ou qu'elles commençaſſent à pren-

dre des airs de la Cour, dont elles ne laissaient pas de voir, de tems en tems, ce qu'il y avait de meilleur : Cette piéce ne fut que trop bien représentée, au gré de Madame de Maintenon ; * & elle lui fit appréhender que cet amusement ne leur insinuât des sentimens opposés à ceux qu'elle voulait leur inspirer. Cependant, comme elle était persuadée que ces sortes d'amusemens sont bons à la jeunesse, qu'ils donnent de la grace ; apprennent à mieux prononcer, & cultivent la mémoire (car elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'éducation de ces Demoiselles, dont elle se croyait avec raison, particuliérement chargée.) Elle écrivit à Monsieur Racine, après la représentation d'Andromaque « nos pe-» tites filles viennent de jouer Andromaque, &

NB. * Il n'est pas étonnant que de jeunes filles de qualité, élevées si prés de la Cour, ayent mieux joué *Andromaque*, où il y a quatre Personnages amoureux, que *Cinna*, dans lequel l'amour n'est pas traité fort naturellement, & n'étale guère que des sentimens exagerés, & des expressions un peu ampoulées : d'ailleurs une conspiration de Romains, n'est pas trop faite pour des filles Françaises.

» l'ont ſi bien jouée, qu'elles ne la joueront plus, » ni aucune de vos piéces ». Elle le pria, dans cette même lettre, de lui faire dans ſes momens de loiſir quelqu'eſpèce de Poëme moral ou hiſtorique, dont l'amour fut entiérement banni, & dans lequel il ne crut pas que ſa réputation fut intéreſſée, puiſqu'il demeurerait enſeveli dans St. Cyr, ajoûtant qu'il ne lui importait que cet ouvrage fut contre les règles, pourvû qu'il contribuât aux vûes qu'elle avait de divertir les Demoiſelles de St. Cir en les inſtruiſant.

Cette lettre jetta Racine dans une grande agitation. Il voulait plaire à Madame de Maintenon : le refus était impoſſible à un Courtiſan, & la commiſſion délicate pour un homme qui comme lui, avait une grande réputation à ſoutenir ; & qui, s'il avait renoncé à travailler pour les Comédiens, ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ſes ouvrages avaient donnée de lui. Deſpréaux qu'il alla conſulter, décida pour la négative : Ce n'était pas le compte de Racine. Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le ſujet d'Eſther ce qu'il fallait pour plaire à la Cour, Deſpréaux lui-même en fut enchanté, & l'exhorta de travailler avec autant de zèle qu'il

en avait eu pour l'en détourner. Racine ne fut pas longtems ſans porter à Madame de Maintenon, non-ſeulement le plan de ſa piéce (car il avait accoutumé de les faire en proſe Sçêne par Sçêne, avant d'en faire les vers), mais il porta même le premier acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée, & ſa modeſtie ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Eſther, & dans quelques circonſtances de ce ſujet, des choſes flatteuſes pour elle. La Vaſthy * avait ſes applications, Aman avait de grands traits de reſſemblance. Monſieur de Louvois avait même dit à Madame de Maintenon, dans le tems d'un démêlé qu'il eut avec le Roi, les mêmes paroles d'Aman, lorſqu'il parle d'Aſuerus, *il ſçait qu'il me doit tout.* Indépendamment de ces idées, l'hiſtoire d'Eſther convenait parfaitement à St. Cir. Les chœurs que Racine à l'imitation des Grecs, avait toujours eu en vûe de remettre ſur la Sçêne, ſe trouvaient placés naturellement dans

---

NB. * Madame de Maintenon, dans une de ſes lettres dit, en parlant de Madame de Monteſpan, *après la fameuſe diſgrace de l'Altiere Vaſthi, dont je remplis la place.*

Eſther;

Esther ; & il était ravi d'avoir eu cette occasion de les faire connaître, & d'en donner le goût. Enfin je crois que si l'on fait attention aux lieux, aux tems & aux circonstances, qu'on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit dans cette occasion, que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes.

Esther, fut représentée un an après la résolution que Madame de Maintenon avait prise, de ne plus laisser jouer des piéces profanes à St. Cir. Elle eut un si grand succès, que le souvenir n'en est pas encore effacé. Jusques-là, il n'avait point été question de moi, & on n'imaginait pas que je dusse y représenter un Rôle ; mais me trouvant présente aux récits que Monsieur Racine venait faire à Madame de Maintenon de chaque Scêne, à mesure qu'il les composait : j'en retenais des vers ; & comme j'en récitai un jour a Monsieur Racine, il en fut si content, qu'il demanda en grace à Madame de Maintenon, de m'ordonner de faire un Personnage, ce qu'elle fit. Mais je n'en voulus point de ceux qu'on avait déjà destinés ; ce qui l'obligea de faire pour moi, le prologue de la piéce. Cependant ayant

TAYLORIAN OXFORD

appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai ſucceſſivement, à meſure qu'une des Actrices ſe trouvait incommodée. Car on repréſenta Eſther tout l'hiver; & cette piéce qui devait être renfermée dans St. Cir, fut vûe pluſieurs fois du Roi, & de toute ſa Cour, toujours avec le même applaudiſſement. *

NB. * On cadençait alors les Vers dans la déclamation, c'était une eſpèce de melopée. Et en effet les Vers exigent qu'on les récite autrement que la Proſe. Comme depuis Racine, il n'y eut preſque plus d'harmonie dans les Vers raboteux & barbares, qu'on mit juſqu'à nos jours ſur le Théâtre, les Comédiens s'habituérent inſenſiblement à réciter les Vers comme de la Proſe; quelques-uns pouſſérent ce mauvais goût juſqu'à parler du ton, dont on lit la Gazette. Et peu juſqu'au ſieur le Kain ont mêlé le patétique, & le ſublime au naturel. Madame de Caylus eſt la derniere qui ait conſervé la déclamation de Racine: Elle récitait admirablement la premiére Sçêne d'Eſther; elle diſait que Madame de Maintenon la liſait auſſi d'une maniére fort touchante. Au réſte, Eſther n'eſt pas une Tragédie, c'eſt une hiſtoire de l'ancien Teſtament, miſe en Sçênes; toute la Cour en fit des applications, elles ſe trouvent détaillées dans une chanſon de Baron, de Bre-

Ce grand ſuccès mit Racine en goût. Il voulut compoſer une autre Piéce. Et le ſujet d'Athalie (c'eſt-à-dire, la mort de cette Reine, & la reconnaiſſance de Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Ecriture Sainte. Il y travailla ſans perdre de tems ; & l'hiver d'après, cette nouvelle piéce ſe trouva en état d'être repréſentée ; mais Madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis, & tant de repréſentations des dévots qui agiſſaient en cela de bonne foi, & de la part des Poëtes jaloux de la gloire de Racine, qui non contens de faire parler les gens de bien, écrivirent pluſieurs Lettres anonymes, * qu'ils empêchérent Athalie d'être repréſentée ſur le Théâtre. On diſait à

Breteuil, qui commence ainſi :

Racine, cet homme excellent
Dans l'antiquité ſi ſçavant.

NB. * Ces manœuvres de la canaille des faux dévots, & des mauvais Poëtes, ne ſont pas rares : nous en avons vû un exemple dans la Tragédie de Mahomet, & nous en voyons encore.

Madame de Maintenon qu'il était honteux à elle d'exposer sur le Théâtre des Demoiselles rassemblées de toutes les parties du Royaume, pour recevoir une éducation chrétienne, & que c'était mal répondre à l'idée que l'établissement de St. Cir avait fait concevoir. J'avais part aussi à ces discours, & on trouvait encore qu'il était fort indécent à elle, de me faire voir sur un Théâtre à toute la Cour.

Le lieu, le sujet des piéces, & la maniére dont les Spectateurs s'étaient introduits dans St. Cir, devaient justifier Madame de Maintenon, & elle n'aurait pû ne se pas embarrasser des discours qui n'étaient fondés que sur l'envie & la malignité; mais elle pensa différemment, & arrêta ces spectacles dans le tems que tout était prêt pour jouer Athalie. Elle fit seulement venir à Versailles une fois ou deux les Actrices, pour jouer dans sa chambre, devant le Roi avec leurs habits ordinaires. Cette piéce est si belle, que l'action n'en parut pas refroidie. Il me semble même qu'elle produisait alors plus d'effet (*a*) qu'elle n'en a produit sur

NB. (*a*) Cela n'est pas vrai : elle fut très-dénigrée, les

le Théâtre de Paris, où je crois que Monſieur Racine aurait été fâché de la voir auſſi défigurée qu'elle m'a paru l'être, par une Joſabeth fardée (*b*), par une Athalie outrée, & par un grand prêtre, plus reſſemblant aux Capucinades du petit père Honoré, qu'à la majeſté d'un Prophête divin. Il faut ajoûter encore, que les chœurs qui manquaient aux repréſentations, faites à Paris, ajoûtaient une grande beauté à la Piéce; & que les Spectateurs, mêlés & confondus (*c*) avec

---

cabales la firent tomber: Racine était trop grand, on l'écraſa.

NB. (*a*) La Joſabeth fardée était la Duclos, qui chantait trop ſon rôle. L'Athalie outrée était la Deſmarets, qui n'avait pas encor acquis la perfection du tragique: Le Joad capucin, était Bobourg, qui jouait en démoniaque, avec une voix aigre.

NB. (*b*) Cette barbarie inſupportable, dont Madame la Marquiſe de Caylus ſe plaint avec tant de raiſon, ne ſubſiſte plus, grace à la généroſité ſinguliére de Monſieur le Comte de Lauraguais, qui a donné une ſomme conſidérable, pour réformer le théâtre; c'eſt à lui ſeul qu'on doit la décence & la beauté du coſtume, qui régnent aujourd'hui ſur la Scêne françaiſe: Rien ne doit affaiblir les témoignages de la reconnaiſſance qu'on lui doit; il faut

les Acteurs, refroidiſſent infiniment l'action; mais malgré ces défauts & ces inconvéniens, elle a été admirée, & elle le ſera toujours.

On fit après, à l'envy de Monſieur Racine, pluſieurs Piéces pour St. Cir; mais elles y ſont enſevelies : il n'y a que la ſeule Judith, Piéce que Monſieur l'Abbé Teſtu fit faire par Boyer; & à laquelle il travailla lui-même, qui fut jouée ſur le théâtre de Paris, avec le ſuccès marqué dans l'Epigramme de Monſieur Racine.

A ſa Judith, Boyer par avanture, &c.

Mais je laiſſe St. Cir & le théâtre, pour revenir à Madame de Monteſpan, qui demeura encore à la Cour quelques années; dévorée d'ambition & de ſcrupules, & qui força le Roi à lui faire dire par l'Evêque de Meaux, qu'elle ferait bien pour elle & pour lui de ſe retirer. Elle demeura quelques tems à Clagny, où je la voyais

---

eſpérer qu'il ſe trouvera des ames aſſez nobles pour imiter ſon exemple; ont peut faire un fonds, moyennant lequel, les Spectateurs ſeront aſſis au parterre, comme on c'eſt dans le reſte de l'Europe.

assez souvent avec Madame la Duchesse : & comme elle venait aussi la voir à Versaille pendant le Siége de Mons, où les Princesses ne suivirent pas le Roi, on disait que Madame de Montespan était comme les ames malheureuses, qui reviennent dans les lieux qu'elles ont habité, expier leurs fautes. Effectivement on ne reconnut à cette conduite, ni son esprit, ni la grandeur d'ame dont j'ai parlé ailleurs : & même pendant les derniéres années qu'elle demeura à la Cour. Elle n'y était que comme la Gouvernante de Mademoiselle de Blois ; il est vrai qu'elle se dépiquait de ses dégoûts, par des traits pleins de sel, & des plaisanteries amères.

Je me souviens de l'avoir vûe venir chez Madame de Maintenon, un jour de l'assemblée de pauvres. Car Madame de Maintenon avait introduit chez elle, ces assemblées au commencement de chaque mois, où les Dames apportaient leurs aumônes, (a) & Madame de Montespan comme les autres. Elle arriva un jour avant que

---

NB. (a) Il est très-bien de faire l'aumône ; mais la main gauche de Madame de Maintenon sçavait trop ce que faisait la droite.

cette assemblée commençât ; & comme elle remarqua dans l'anti-chambre, le Curé, les Sœurs grises, & tout l'appareil de la dévotion que Madame de Maintenon *professait* : elle lui dit en l'abordant, sçavez-vous, Madame, comme votre anti-chambre est merveilleusement parée, pour votre Oraison funèbre ? Madame de Maintenon, sensible à l'esprit, & fort indifférente au sentiment qui faisait parler Madame de Montespan ; se divertissait de ses bons mots, * & était la première à reconter ceux qui tombaient sur elle.

Les enfans légitimes du Roi, ne perdirent rien à l'absence de Madame de Montespan. Je suis même convaincue que Madame de Maintenon les a mieux servis qu'elle n'aurait fait elle-même ; & je paraîtrai d'autant plus croyable en ce point, que j'avouerai franchement, qu'il me semble que Madame de Maintenon a poussé trop loin son amitié pour eux ; non qu'elle n'ait pensé comme la France, que le Roi dans les derniers tems les a voulu trop élever ; mais il n'était plus possible alors d'arrêter ses bienfaits, d'autant plus que

---

NB. (*a*) On devait en profiter.

la vieilleſſe & les malheurs domeſtiques du Roi, l'avaient rendu plus faible, & Madame la Ducheſſe du Maine plus entreprenante. J'expliquerai plus au long ce que je penſe ſur cette matiére, quand je raconterai ce qui s'eſt paſſé dans les dernieres années de la vie de Louis XIV.

Monſieur de Clermont Chate en ce tems-là Officier des gardes ne déplut pas à Madame la Princeſſe de Conti dont il parut amoureux, (*a*), mais il la trompa pour cette même Mademoiſelle Chouin dont j'ai parlé, ſon infidelité & ſa fauſſeté furent découvertes par un paquet de lettres que Monſieur de Clermont avait confié à un courier de Madame de Luxembourg pendant une campagne, Ce courier portant à Monſieur de Barbeſieux les lettres du Général, il lui demanda s'il n'avait point d'autres lettres pour la Cour, à quoi il répondit qu'il n'avait qu'un paquet pour Mademoiſelle Chouin qu'il avait promis de lui remettre à elle même. Monſieur de Barbeſieux prit le paquet, l'ouvrit, & le porta au Roi, (*a*), on vit dans ces lettres le

---

NB. (*a*) Elle l'a déja dit.

NB. (*b*) Puiſque Madame la Marquiſe de Caylus répé-

sacrifice donc je viens de parler & le Roi en les rendant à Madame la Princesse de Conti augmenta sa douleur & sa honte. Mademoiselle Chouin fut chassée de la Cour & se retira à Paris, où elle entretint toujours les bontés que Monseigneur avait pour elle, il la voyait secrétement d'abord à Choisy, maison de campagne qu'il avait achetée de Mademoiselle, & ensuite à Meudon, ces entrevues ont été longtems secrettes, mais à la fin en admettant tantot une personne, tantot une autre, elles devinrent publiques; quoique Mademoiselle Chouin fut presque toujours enfermée dans une chambre quand elle était à Meudon. On se fit une grande affaire à la Cour d'être admis dans le particulier de Monseigneur & de Mademoiselle Chouin : Madame la Dauphine de Bourgogne belle fille de Monseigneur, le regarda comme une faveur & enfin le Roi lui même & Madame de Maintenon la virent quelques tems avant la mort de Monseigneur. Ils allerent seuls avec la Dauphine dans

---

te; répetons aussi que Monsieur de Barbesieux fit une mauvaise action.

l'entre ſol de Monſeigneur où elle était (*a*).

La liberté de mes ſouvenirs me fait revenir à Monſieur le Comte de Vermandois fils du Roi & de Madame de la Valliere, Prince bien fait & de grandes eſpérances, il mourut de maladie à l'armée, à ſa premiere campagne &. le Roi donna ſon bien dont il héritait à Madame

---

NB. (*a*) On a prétendu que Monſeigneur l'avait épouſée, mais cela n'eſt pas vrai. Mademoiſelle Chouin était une fille de beaucoup d'eſprit, quoiqu'en diſe Madame de Cailus, elle gouvernait Monſeigneur, & elle avait ſçu perſuader au Roi qu'elle le retenait dans le devoir, dont le Duc de Vendôme, le Marquis de la Fare, Monſieur de Ste. Maure, l'Abbé de Chaubeu; & d'autres n'auraient pas été fâchez de l'écarter. En même-tems elle ménageait beaucoup le parti de Monſieur de Vendôme. Le Chevalier de Bouillon, lui donnait le nom de Froſine: Elle ſe mêla de quelques intrigues pendant la Régence. Je ne ſçais quel poliſſon qui s'eſt mêlé de faire des Mémoires de Madame de Maintenon, pour gagner quelqu'argent, a imaginé dans ſon mauvais Roman, des contes ſur Monſeigneur & Mademoiſelle Chouin, dans leſquels il n'y a pas la moindre ombre de vérité; le monde eſt plein d'impertinens libelles de cette ſorte, écrits par des malheureux qui parlent de tout, & n'ont rien vû.

la Princeſſe de Conti ſa ſœur, & ſa charge d'Amiral à Monſieur le Comte de Toulouſe le dernier des enfans du Roi & de Madame de Monteſpan.

Mademoiſelle de Nantes ſa ſœur épouſa Monſieur le Duc de Bourbon, & comme elle n'avait que douze ans accomplis on ne les mit enſemble que quelques années après. Ce mariage ſe fit à Verſailles dans le grand appartement du Roi, où il y eut une illumination & toute la magnificence dont on ſçait que le Roi était capable, le Grand Condé & ſon fils n'oublierent rien pour témoigner leur joye, comme ils n'avaient rien oublié pour faire réuſſir ce mariage.

Madame la Ducheſſe eut la petite vérole à Fontainebleau dans le tems de ſa plus grande beauté, jamais on n'a rien vû de ſi aimable ni de ſi brillant qu'elle parut la veille que cette maladie lui prit : il eſt vrai que ceux qui l'ont vue depuis, ont peine à croire qu'elle lui eut rien fait perdre de ſes agrémens. Quoiqu'il en ſoit, elle courut riſque de perdre encore plus que la beauté, & ſa vie fut dans un grand péril, le Grand Condé alarmé partit de Chantilly avec la goute pour ſe renfermer avec elle,

& venir lui rendre tous les ſoins non ſeulement d'un père tendre ; mais d'une garde zélée. Le Roi au bruit de l'extrêmité de Madame la Ducheſſe voulut l'aller voir, mais Monſieur le Prince ſe mit au travers de la porte pour l'empêcher d'entrer & il ſe fit là un combat entre l'amour paternel & le zèle d'un courtiſan bien glorieux pour Madame la Ducheſſe. Le Roi fut le plus fort & paſſa outre malgré la réſiſtance de Monſieur le Prince.

Madame la Ducheſſe revint à la vie, le Roi alla à Verſaille & Monſieur le Prince demeura conſtamment auprès de ſa belle petite fille. Le changement de vie, les veilles & la fatigue dans un corps auſſi exténué que le ſien, lui cauſérent la mort peu de tems après.

Monſieur le Prince de Conti profita des dernieres années de la vie de ce Héros, heureux dans ſa diſgrace d'employer d'une maniere auſſi avantageuſe un tems qu'il avait perdu à la Cour. mais je ne crois pas déplaire à ceux qui par hazard liront un jour mes ſouvenirs, de leur raconter ce que je ſçais de Meſſieurs les Princes de Conti & ſur-tout de ce dernier dont l'eſprit la valeur, les agrémens & les mœurs ont fait

dire de lui ce que l'on avait dit de Jules César.

La paix dont jouissait la France ennuyait ces Princes. Ils demandèrent au Roi la permission d'aller en Hongrie, le Roi bien loin d'être choqué de cette proposition leur en sçut gré & consentit d'abord à leur départ, mais à leur exemple toute la jeunesse vint demander la même grace; & insensiblement, tout ce qu'il y avait de meilleur en France, & par la naissance, & par le courage, aurait abandonné le Royaume pour aller servir un Prince, son ennemi naturel; si Monsieur de Louvois n'en avait fait voir les conséquences, & si le Roi n'avait pas revoqué la permission qu'il avait donné légérement. Cependant Messieurs les Princes de Conti ne cédérent qu'en apparence à ces derniers ordres; ils partirent secrettement avec le Prince de Turenne, & Monsieur le Prince Eugêne de Savoye. (*a*) Plusieurs autres devaient les suivre à mesure qu'ils trouveraient les moyens de s'échapper; mais leur

---

NB. (*a*) *Madame* de Caylus se trompe : Le Prince Eugêne de Savoie, était déja passé au service de l'Empereur & avait un Régiment.

deſſein fut découvert par un Page de ces Princes qu'ils avaient envoyés à Paris, & qui s'en retournait chargé de lettres de leurs amis. Monſieur de Louvois en fut averti, & on arrêta le Page comme il était ſur le point de ſortir du Royaume. On prit ces Lettres, & Monſieur de Louvois les apporta au Roi, parmi leſquelles il eut la douleur d'en trouver de Madame la Princeſſe de Conti ſa fille, remplies de traits les plus ſatyriques contre lui, & contre Madame de Maintenon. (*a*) Celles de Meſſieurs de la Rochefoucaut & de quelques autres, étaient dans le même goût; mais il y en avait qui ſe contentait de quelques traits d'impiété & de libertinage. Telle était la Lettre du Marquis d'Alincourt, depuis Duc de Villeroi; ſur quoi le vieux Maréchal de Villeroi ſon grand père, qui avait encore dit : *au moins mon petit fils n'a parlé que de Dieu ; il pardonne, mais les hommes ne pardonnent point.* Le Roi écarta toute cette jeuneſſe.

NB. (*a*) Si c'eſt par la légereté, pardonnons; ſi par folie, compatiſſons, ſi par injure, oublions. *Cod. Livre 9. titre 7.*

Madame la Princeſſe de Conti en fut quitte pour la peine, & la honte de paraître tous les jours devant ſon père & ſon Roi juſtement irrité, & d'avoir recours à une femme qu'elle avait outragée pour obtenir ſon pardon. Madame de Maintenon lui parla avec beaucoup de force, non pas ſur ce qui la regardait; car elle ne croyait pas avec raiſon, que ce fut elle à qui l'on eut manqué; mais en diſant des vérités dures à Madame la Princeſſe de Conti, elle n'oubliait rien pour adoucir le Roi: & comme il était naturellement bon, & qu'il aimait tendrement ſa fille, il lui pardonna. Cependant ſon cœur était véritablement bleſſé; il faut avouer que ſa tendreſſe pour elle, n'a jamais été la même depuis, d'autant plus qu'il trouvait journellement bien des choſes à redire dans ſa conduite.

Les Princes de Conti revinrent après la défaite des Turcs: l'aîné mourut peu de tems après, comme je l'ai dit, de la petite vérole; & l'autre fut exilé à Chantilly. Pour Madame la Princeſſe de Conti, elle ne perdit à ſa petite vérole qu'un mari qu'elle ne regretta pas. D'ailleurs, veuve à 18 ans; Princeſſe du Sang, & auſſi riche que belle; elle eut de quoi ſe conſoler. On a dit qu'elle

qu'elle avait beaucoup plu à Monſieur ſon beau-frère ; & comme il était lui-même fort aimable, il eſt vraiſemblable qu'il lui plut auſſi. (*a*)

Le grand Condé demanda en mourant au Roi, le retour à la Cour de Monſieur le Prince de Conti qu'il obtint ; & ce Prince épouſa peu

---

NB. (*a*) Il lui plut très-fort. Monſieur le Duc lui envoya un jour un Sonnet, dans lequel il comparaît Madame la Princeſſe de Conti ſa belle-ſœur à Vénus. Le Prince de Conti répliqua par ces Vers auſſi malins que charmans.

Adreſſez mieux votre Sonnet
De la Déeſſe de Citère.
Votre Epouſe eſt ici le plus digne portrait.
Et ſi ſemblable en tout que le Dieu de la guerre,
Le voyant dans vos bras entrerait en courroux.
Mais ce n'eſt pas la premiere avanture,
Ou d'un Condé Mars eut été jaloux.
Adieu grand Prince ; Heureux Epoux,
Vos Vers ſemblent faits par Voiture.
Pour la Vénus que vous avez chez vous.

Le Voiture de Monſieur le Duc, était le Duc de Nevers.

La malignité de la réponſe conſiſte dans ces mots : *ſi ſemblable en tout.* C'était comparer le mari à Vulcain.

de tems après Mademoiſelle de Bourbon, mariage que ce Prince avait beaucoup déſiré. Monſieur le Prince de Conti, qui, comme je l'ai déja dit, avait été élevé avec Monſeigneur, fut parfaitement bien avec lui; & il y a beaucoup d'apparence que s'il avait été le maître, ce Prince aurait eu part au Gouvernement.

Je me mariai en quatre-vingt ſix. On fit Monſieur de Caylus menin de Monſeigneur, & comme j'étais extrêmement jeune; puiſque je n'avais pas encore tout-à-fait treize ans. Madame de Maintenon ne voulut pas que je fuſſe encore établie à la Cour: je vins donc demeurer à Paris chez ma belle mère; mais on me donna en quatre-vingt ſept un Appartement à Verſailles, & Madame de Maintenon pria Madame de Montchevreuil ſon amie, de veiller ſur ma conduite.

Je m'attachai malgré les remontrances de Madame de Maintenon, à Madame la Ducheſſe: Elle eut beau me dire qu'il ne fallait rendre à ces gens-là que des reſpects, & ne s'y jamais attacher; que les fautes que Madame la Ducheſſe ferait, retomberaient ſur moi, & que les choſes raiſonnables qu'on trouverait dans ſa conduite,

ne seraient attribuées qu'à elle. Je ne crus pas Madame de Maintenon, mon goût l'emporta; je me livrai toute entiére à Madame la Ducheſſe, & je m'en trouvai mal. (*a*)

La guerre recommença en 1688. par le Siége de Philisbourg, & le Roi d'Angleterre fut chaſſé de ſon Thrône l'hiver d'après. La Reine d'Angleterre ſe ſauva la premiere avec le Prince de Galles ſon fils. La fortune ſinguliere de Lauzun fit qu'il ſe trouva préciſément en Augleterre dans ce tems-là : On lui ſçait gré d'avoir contribué à une fuite à laquelle le Prince d'Orange n'aurait eu garde de s'oppoſer. Le Roi cependant l'en récompenſa, comme d'un grand ſervice rendu aux deux Couronnes. A la priere du Roi & de la Reine d'Angleterre, il le fit Duc, & lui permit de revenir à la Cour, où il n'avait paru qu'une fois après ſa priſon. (*b*) Monſieur le Prince, en

---

NB. (*a*) Sa liaiſon avec le Duc de Villeroi éclata; mais cet amant était un homme plein de vertu, bienfaiſant, modeſte, & le meilleur choix que Madame de Caylus put faire.

NB. (*b*) Trop dure, trop longue, trop injuſte.

le voyant, dit que c'était une bombe qui tombait sur tous les courtisans. (*a*)

Si le Prince d'Orange n'avait pas été fâché de voir partir d'Angleterre, la Reine & le Prince de Galles, il fut encore plus soulagé d'être défait de son beau Père.

Le Roi les vint recevoir avec toute la politesse d'un Seigneur particulier, qui sçait bien vivre, & il a eu la même conduite avec eux, jusqu'au dernier moment de sa vie.

Monsieur de Montchevreuil était Gouverneur de St. Germain; & comme je quittais peu Madame de Montchevreuil, je voyais avec elle cette Cour de près; il ne faut donc pas s'étonner, si ayant vû croître le Prince de Galles, naître la Princesse sa sœur, & reçu beaucoup d'honnêtetés du Roi & de la Reine d'Angleterre; je suis demeuré Jacobite malgré les changemens qui sont arrivés en ce pays-ci, par rapport à cette cause.

La Reine d'Angleterre s'était fait haïr, disait-on par sa hauteur, autant que par la Religion qu'elle professait en Italienne; c'est-à-dire, quelle

---

NB. (*a*) La bombe n'éclata sur personne.

y ajoûtait une infinité de petites pratiques jéſuitiques partout, & bien plus en Angleterre qu'ailleurs mal placées; cette Princeſſe avait pourtant de l'eſprit & de bonnes qualités qui lui attirrèrent une eſtime & un attachement de la part de Madame de Maintenon, qui n'a fini qu'avec leurs vies. (a)

Il eſt vrai que Madame de Maintenon ſouffrait impatiemment le peu de ſecret qu'ils gardaient dans leurs affaires; car on n'a jamais fait de projet pour leur rétabliſſement, qui n'ait été auſſi-tôt ſçu en Angleterre, qu'imaginé à Verſailles; mais ce n'était pas la faute de ces malheureuſes Majeſtés. Ils étaient environnés à St. Germain de gens qui les trahiſſaient, juſqu'à une femme de la Reine, & pour laquelle elle avait une bonté particuliere, qui prenait dans ſes poches les Lettres que le Roi ou Madame de Maintenon lui écrivaient; les copiait pendant que la Reine dormait, & les envoyait en Angleterre. Cette femme s'appellait Madame Strikland, mère

---

NB. (a) Ce fut Madame de Maintenon, qui engagea Louis XIV, malgré tout le Conſeil, à reconnaître le prétendant pour Roi d'Angleterre.

d'un petit Abbé Strikland, qui dans ces derniers tems, digne héritier de Madame ſa mère, a prétendu au Cardinalat par ſon manége.

Je ne parlerai point de la guerre, ni des différens ſuccès qu'elle eut plus ou moins heureux pour la France, & toujours glorieux pour les armes du Roi. Ces choſes ſe trouvent écrites par-tout : une femme, & ſur-tout de l'âge dont j'étais, tourne ſes plus grandes attentions ſur des bagatelles.

Le Roi alla lui-même faire le ſiége de Mon en quatre-vingt onze. Les Princeſſes demeurérent à Verſailles, & Madame de Maintenon à St. Cir, dans une ſi grande ſolitude, qu'elle ne voulait pas même que j'y allaſſe. Je demeurai à Verſailles avec les Princeſſes ; & comme il n'y avait point d'hommes, nous y étions dans une grande liberté. Madame la Princeſſe de Conti & Madame la Ducheſſe, avaient chacune leurs amies différentes ; & comme elles ne s'aimaient pas, leur Cours étaient fort ſéparées. C'eſt là qué Madame la Ducheſſe fit voir cette humeur heureuſe & aimable, par laquelle elle contribuait elle-même à ſon amuſement, & à celui des autres. Elle imagina de faire un Roman, & de tranſporter les

caractéres & les mœurs du tems préſent, ſous les noms de la Cour d'Auguſte. Celui de Julie, avait par lui-même aſſez de rapport avec Madame la Princeſſe de Conti, à ne la prendre que ſuivant les idées qu'Ovide en donne; & non pas dans la débauche rapportée par les Hiſtoriens: mais il eſt aiſé de comprendre que ce Canevas n'était pas mal choiſi, & avec aſſez de malignité. Nous ne laiſſons pas d'y avoir toutes nos épiſopes; mais en beau, au moins pour celle qui étaient de la Cour de Madame la Ducheſſe. Cet ouvrage ne fut qu'ébauché, & nous amuſa; & c'était tout ce que nous en voulions.

Pendant une autre campagne, les Dames ſuivirent le Roi en partie; c'eſt-à-dire, Madame la Ducheſſe d'Orléans, Madame la Princeſſe de Conti & Madame de Maintenon. Madame la Ducheſſe ne ſuivit pas, parce qu'elle était groſſe: Elle demeura à Verſailles, & quoique je le fuſſe auſſi, ce qui m'empêcha de ſuivre Madame de Maintenon, on ne me permit pas de demeurer avec elle. Madame de Maintenon m'envoya avec Madame de Montchevreuil à St. Germain, où je m'ennuyai comme on peut croire. Il arriva qu'un jour étant allé rendre une viſite

à Madame la Ducheſſe, je lui parlai de mon ennui, & lui fis ſans doute des portraits vifs de Madame de Montchevreuil & de ſa dévotion, qui lui firent aſſez d'impreſſion pour en écrire à Madame de Bouzoles, (*a*) d'une maniére qui me rendit auprès du Roi, beaucoup de mauvais offices. Le Roi fut curieux de voir ſurquoi leur commerce pouvait rouler; & malheureuſement cet article qui me regardait, tomba ainſi entre ſes mains. On regarda ces plaiſanteries, qui m'avaient paru innocentes, comme très-criminelles; on y trouva de l'impiété; & elles diſpoſérent les eſprits à recevoir les impreſſions déſavantageuſes qui me firent enfin quitter la Cour pour quelque tems. Ainſi Madame de Maintenon avait eu raiſon de m'avertir qu'il n'y avait rien de bon à gagner avec ces gens-là.

Ces choſes ſe paſſérent pendant le Siége de Namur, & les Dames qui ſuivirent le Roi, s'arrêtérent à Dinant. Ce fut auſſi dans cette même année que ſe donna le combat de Stinkerque, où je perdis un de mes Frères à la tête du Ré-

NB. (*a*) Sœur de Monſieur de Torci, amie intime de Madame la Ducheſſe, & femme de beaucoup d'eſprit.

giment de la Reine Dragons. Le Roi revint à Verſailles après la priſe de Namur.

Les hivers ne ſe reſſentaient point de la guerre. La Cour était auſſi nombreuſe que jamais, magnifique & occupée de ſes plaiſirs, tandis que Madame de Maintenon bornait les ſiens à St. Cir, & à perfectionner cet ouvrage.

Le Roi fit le mariage de Monſieur le Duc d'Orléans, avec Mademoiſelle de Blois. Feu Monſieur y donna les mains, non-ſeulement ſans peine, mais avec joie. Madame tint quelques diſcours mal-à-propos, puiſqu'elle ſçavait bien qu'ils étaient inutiles. Il eſt vrai qu'il ſerait à déſirer pour la gloire du Roi (comme je l'ai déja dit, qu'il n'eut pas fait prendre une telle alliance à ſon propre neveu, & à un Prince auſſi près de la Couronne; mais les autres mariages avaient ſervi de dégrés à celui-ci.

Je me ſouviens qu'on diſait déja que Monſieur le Duc d'Orléans était amoureux de Madame la Ducheſſe. J'en dis un mot en badinant à Mademoiſelle de Blois; & elle me répondit d'une

NB. * Tout ce qu'on dit ſur ce mariage dans les Mémoires de Madame de Maintenon, n'eſt qu'un tiſſu de ſots menſonges.

façon qui me ſurprit, avec ſon ton de lendore : *Je ne me ſoucie pas qu'il m'aime ; je me ſoucie qu'il m'épouſe* : elle a eu ce contentement.

Feu Monſieur avait eu envie de préférer Madame la Princeſſe de Conti, fille du Roi, veuve depuis pluſieurs années, à Mademoiſelle de Blois ; & je crois que le Roi y aurait conſenti, ſi elle l'avait voulu ; mais elle dit à Monſieur qu'elle préférait la liberté à tout. Cependant elle fut trés-fâchée, de voir ſa cadette de tant d'années paſſer ſi loin devant elle. Mais je dois dire à la louange de Madame la Ducheſſe, qu'elle ne fut pas ſenſible à ce petit déſagrément, qui la touchait de plus près ; & je lui ai entendu dire que, puiſqu'il fallait que quelqu'un eut un rang au deſſus d'elle, elle aimait mieux que ce fut ſa Sœur qu'une autre : Elle était d'autant plus louable d'avoir ces ſentimens, qu'elle n'avait qu'une médiocre tendreſſe pour ſa Sœur. Il eſt vrai qu'elles ſe réchaufférent quelques années après, & que leur union parut intime : mais les communes favorites, par la ſuite des tems, les brouillérent d'une manière irréconciliable ; & j'aurai occaſion plus d'une fois, de parler de cette brouillerie, à laquelle il faut attribuer beaucoup de nos malheurs.

Il faudrait pour faire le portrait de *Monſieur le Duc d'Orléans*, un ſingulier pinceau, de tout ce que nous avons vû en lui, & de tout ce qu'il a voulu paraître. Il n'y avait en lui de réel que l'eſprit, dont en effet il avait beaucoup; c'eſt-à-dire, une conception aiſée, une grande pénétration, beaucoup de diſcernement, de la mémoire & de l'éloquence; mais malheureuſement un caractère dangereux. On lui avait fait accroire que la vertu n'eſt qu'un nom vain, & que le monde étant partagé entre des ſots & des gens d'eſprit, la vertu & la morale étaient le partage des ſots; & que les gens d'eſprit affectaient ſeulement, par rapport à leurs vûes d'en paraître avoir, ſelon qu'il leur convenait. Ce Prince avait été parfaitement bien élevé; & comme dans ſa jeuneſſe les qualités de ſon eſprit couvraient les défauts qu'il pouvait avoir, on avait conçu de grandes eſpérances de lui. Je me ſouviens que Madame de Maintenon, inſtruite par ceux qui prenaient ſoin de ſon éducation, ſe réjouiſſait de ce qu'on verrait paraître dans la perſonne du Duc de Chartres (car c'eſt ainſi qu'il s'eſt appellé juſqu'à la mort de *Monſieur.*) Un Prince plein de mérite, & capable par ſon exemple, de faire goûter à la

Cour, la vertu & l'eſprit, mais à peine Monſieur le Duc de Chartres fut-il marié & maître de lui, qu'on le vit adopter des goûts qu'il n'avait pas ; il courtiſa toutes les femmes, & la liberté qu'il ſe donna dans ſes actions & dans ſes propos, ſouleva bientot les dévots qui fondaient ſur lui de grandes eſpérances (*a*).

Monſieur le Duc Dumaine ſe maria dans le même tems & épouſa comme je l'ai dit, une fille de Monſieur le Prince : l'ainée avait épouſée Monſieur le Prince de Conti cadet de celui qui mourut de la petite verole, & Madame la Ducheſſe Dumaine n'était pas l'ainée de celle qui reſtait à marier, cependant on la préféra à ſa ſœur, ſur ce qu'elle avait peut-être une ligne de plus, peut-on marquer plus ſenſiblement, ni même plus baſſement qu'on ſe ſente honoré d'une alliance ! Mademoiſelle de Condé ainée de Madame Dumaine reſſentait vivement cet affront & en a conſervé le ſouvenir juſqu'à la fin de ſes jours. J'avoue qu'on lui avait fait tort & que ſi elle était un tant ſoi peu plus petite elle

---

NB. (*a*) Les dévots n'ont jamais eu rien a eſpérer de lui que des ridicules.

était beaucoup moins mal faite (*a*), d'un esprit plus doux & plus raisonnable. Quoiqu'il en soit de l'une & de l'autre ; Madame la Duchesse portée à se mocquer appellait ses belles sœurs les poupées du sang, & quand le mariage fut déclaré, elle redoubla ses plaisanteries avec Mr. son frere Monsieur le Duc, d'une façon qui les à par la suite brouillées très-sérieusement, c'est encore une des causes d'une dissention dans la famille Royale, dont les effets ont été funestes.

A peine Madame Dumaine fut elle mariée qu'elle se mocqua de tout ce que Monsieur le Prince lui put dire ; dédaigna de suivre les exemples de Madame la Princesse, & les conseils de Madame de Maintenon, ainsi s'étant rendue bientot incorrigible on la laissa en liberté de faire tout ce qu'elle voulut. La contrainte qu'il fallait avoir à la Cour l'ennuya : elle alla à *Sceaux* jouer la comédie (*b*), & faire tout ce qu'on a

---

NB. (*a*) Elle épousa depuis Monsieur le Duc de Vendome qui ne fut pas d'humeur de lui faire des enfans.

NB (*b*) Elle l'aimait beauconp & la jouait fort mal on la vit sur le même théâtre avec Baron: c'était un singulier contraste, mais sa Cour était charmante, on

entendu dire des nuits blanches (*a*) ; & tout le reſte. Monſieur le Duc ſon frére pendant un tems prit un très-grand gout pour elle : les vers & les pièces d'éloquence volérent entr'eux ; les chanſons contre eux volérent auſſi. L'abbé de Chaulieu & Monſieur de la Farre Maleſieu & l'Abbé Geneſt ſecondaient le gout que Monſieur le Duc avait pour la poëſie : Enfin le frére & la ſœur ſe brouillérent au grand contentement je crois, de Madame la Ducheſſe.

Monſieur le Duc avait de grandes qualités de l'eſprit, de la valeur au ſuprême degré, il aimait le Roi & l'état. Bien loin d'avoir cet

---

s'y divertiſſait autant qu'on s'ennuyait alors à Verſailles, elle animait tous les plaiſirs par ſon eſprit, par ſon imagination, par ſes fantaiſies, on ne pouvait pas ruiner ſon mari plus gaiement.

NB. (*a*) Ces nuits blanches étaient des fêtes que lui donnaient tous ceux qui avaient l'honneur de vivre avec elle. On feſait une lotterie des ving quatre lettres de l'alphabet, celui qui tirait le C donnait une Comédie, l'O exigeait un petit opéra, le B un ballet. Cela n'eſt pas auſſi ridicule que le prétend Madame de Caylus qui était un peu brouillée avec elle.

intérêt qu'on a quelquefois reproché aux Condés, il était juſte & déſintéreſſé & en donna des marques après la mort de Monſieur le Prince ſon Père quand il fut en poſſeſſion du gourvernement de Bourgogne. Monſieur le Prince exigeait de cette Province une ſomme d'argent conſidérable indépendante des droits de ſon gouvernement. Et Monſieur le Duc ſon fils en prenant ſa place la remit généreuſement à la Province. Ce Prince ne laiſſait pas d'avoir des défauts, il était brutal: & quant à ſon eſprit les meilleures choſes qu'il avait penſé dévenaient ennuyeuſes à force de les lui entendre redire. Il aimait la bonne compagnie, mais il n'y arrivait pas toujours à propos. On ne peut pas en apparence être moins fait pour l'amour qu'il l'était; cependant il ſe donnait à tout moment comme un homme à bonne fortune. Il aimait Madame ſa femme plus qu'aucune de celles dont il voulait qu'on le crut bien traité; il affectait beaucoup d'indifférence pour elle; il en était exceſſivement jaloux & ne voulait pas le paraitre. Quoiqu'il en ſoit, l'Etat & Madame la Ducheſſe ont fait une perte irréparable à ſa mort. Ses défauts n'étaient apperçus que de ceux qui avaient l'hon-

neur de le voir familierement ; & ſes bonnes qualités auraient été d'une grande reſſource à la France à la mort de Louis XIV. dont il était plus eſtimé qu'aimé, parce qu'en effet il était plus eſtimable qu'aimable.

Monſieur le Prince de Conti était le contraire. Quoiqu'il eut de grandes qualités bien de la valeur & beaucoup d'eſprit ; cependant on peut dire qu'il était plus aimable qu'eſtimable. Il n'avait jamais que l'eſprit qui convenait avec ceux avec qui il était. Tout le monde ſe croyait à ſa portée jamais ; je ne dis pas un Prince, mais aucun homme n'a eu au même degré que lui le talent de plaire. D'ailleurs il était faible pour la Cour autant qu'avec Madame ſa femme ; on dit qu'il était intéreſſé, je n'en ſçais rien ; je ſçais ſeulement que l'état de ſa fortune ne lui permettait pas de paraitre fort généreux. Sa figure n'avait rien de régulier, il était grand ſans être bien fait, mal adroit avec de la grace, un viſage agréable ; ce qui formait un tout plein d'agrémens & de charmes, à quoi l'eſprit & le caractère contribuaient, Monſieur le Duc ne l'aimait pas naturellement, ni ſurnaturellement par l'amour qu'il eut pour Madame la Ducheſſe.

Cependant

Cependant il le copiait, & voulait ſouvent qu'on crut qu'il avait imaginé les mêmes choſes que lui.

Monſieur le Prince de Conti, juſqu'a la paſſion qu'il eut pour Madame la Ducheſſe, n'avait pas paru capable d'en avoir de bien ſérieuſes. Il avait eu pluſieurs affaires galantes & avait fait voir plus de coquetterie que d'amour; mais il en eut un violent pour Madame la Ducheſſe. Peut-être que le rapport des agrémens qu'on trouvait en eux & la crainte des perſonnes intéreſſées ont contribué à faire naitre cette paſſion. Il eſt certain du moins que les ſoupçons de Monſieur le Prince, les précautions de Madame la Princeſſe & l'inquiétude de Monſieur le Duc l'ont prévenue. Il y avait longtems que Madame la Ducheſſe était mariée & que ſa beauté faiſait du bruit dans le monde ſans que Monſieur le Prince de Conti parut y faire attention. Quelques perſonnes même s'y étaient attachées particuliérement; mais aucuns ne lui ont plu, ſi on excepte le Comte de Mailly dont je ne répondrais pas; quoique je n'aye rien vu en paſſant ma vie avec elle, qui put autoriſer les bruits qui ont couru. Je l'ai bien vu amou-

reux; j'en ai parlé quelquefois en badinant à Madame la Ducheſſe qui me répondit ſur le même ton. Madame de Maintenon lui en a ſouvent parlé, & en ma préſence à Monſieur de Mailli: mais il ſe tirait des reprimandes qu'elle lui faiſait par des plaiſanteries qui réuſſiſſaient preſque toujours avec Madame de Maintenon quand elles étaient faites avec eſprit. Laſſé pourtant des diſcours qu'on tenait & craignant enfin qu'ils ne revinſſent au Roi, il fit ſemblant d'être amoureux d'une autre femme. Ce prétexte réuſſit aſſez pour allarmer la famille de cette femme; & comme c'était des gens bien à la Cour, ils vinrent prier Madame de Maintenon d'empêcher le Comte de Mailli de continuer les airs qu'il ſe donnait à l'égard de leur fille; c'était ce que voulait le Comte de Mailli; & il ne manqua pas de dire à Madame de Maintenon que ſi elle le grondait ſur cette femme, il fallait au moins qu'elle fut en repos ſur l'autre. Quoiqu'il en ſoit, le pretexte & la réalité prirent fin.

Mr. le Prince de Conti ouvrit les yeux ſur les charmes de Madame la Ducheſſe, a force de s'entendre dire de ne la pas regarder: il l'aima paſſionnément & ſi de ſon côté elle a aimé quel-

que chose c'est assurément lui, quoiqu'il soit arrivé depuis.

On prétend, & ce n'est pas je crois sans raison, que ce Prince qui n'avait été jusques là sensible qu'à la gloire ou à son plaisir, le fut assez aux charmes de Madame la Duchesse pour lui sacrifier une couronne.

On sçait qu'il fut appellé par un parti en Pologne, & on prétend qu'il aurait été unanimement déclaré Roi s'il l'avait bien voulu & si son amour pour Madame la Duchesse n'avait pas rallenti son ambition. Je crois pourtant que beaucoup d'autres choses ont contribué au mauvais succès de son voyage en Pologne: mais comme on croyait ici dans le tems qu'il partit l'affaire certaine, & qu'il était persuadé de ne jamais revenir en France, les adieux furent aussi tendres & aussi tristes entre Madame la Duchesse & lui qu'on peut se l'imaginer.

Ils avaient un confident contre lequel la jalousie & la véhémence de Monsieur le Duc ne pouvait rien: ce confident était Monsieur le Dauphin: & je crois qu'ils n'en ont jamais eu d'autre. Cette affaire a été menée avec une sagesse & une conduite si admirable qu'ils n'ont jamais

pû donner aucune priſe ſur eux ; ſi bien que Madame la Princeſſe fut réduite à convenir avec Madame ſa belle fille qu'elle n'avait d'autres raiſons de ſoupçonner cette galanterie que parce que Monſieur le Prince de Conti & elle paraiſſaient faits l'un pour l'autre.

Monſieur le Prince de Conti ne gouta pas longtems le dédommagement qu'il trouvait dans ſa paſſion au défaut d'une Couronne. Son tempéramment faible le fit preſqu'auſſitot après ſon retour tomber dans une langueur qui termina enfin ſa vie trois ou quatre ans après ; infiniment regretté de toute la France, de Monſeigneur & de ſa maitreſſe.

Elle eut beſoin de la force qu'elle a naturellement ſur elle même, pour cacher à Monſieur le Duc ſa douleur. Elle y réuſſit d'autant plus, je crois, qu'il était ſi ſoulagé de n'avoir plus un tel rival, ni un tel concurrent, qu'il ne ſe ſoucia d'examiner ni le paſſé, ni le fond du cœur.

Madame la Ducheſſe vécut comme un ange avec lui ; elle fit même que l'éloignement de Monſeigneur pour la perſonne de Monſieur le Duc diminua. Il paraiſſait s'accoutumer à lui ;

& il y aurait été fort bien par la suite, si une mort prompte ne l'avait enlevé dans le tems qu'il était, comme je l'ai déjà dit, le plus nécessaire à la France, & à sa maison, & à Madame sa femme. Elle en parut infiniment affligée, & je crois que c'était de bonne foi; elle n'avait que de l'ambition dans la tête & dans le cœur, depuis la mort de Monsieur le Prince de Conti; & Monsieur le Duc avait toutes les qualités propres à lui faire concevoir de grandes espérances de ce côté-là. Il était impossible, de quelque côté que la Famille Royale pût se tourner, que Monsieur le Duc n'eut pas joué un grand rôle; Madame la Duchesse gouvernant alors Monseigneur, & Monsieur le Duc ayant de son côté, tout le courage, & toute la capacité nécessaire pour commander les armées, & même pour gouverner l'état.

La faveur de Madame la Duchesse auprès de Monseigneur redoubla après cette mort. Il était continuellement chez elle; & l'envie que Monsieur le Duc de Berri avait de lui plaire, faisait aussi qu'il s'y trouvait souvent avec lui; & comme Madame la Duchesse mit dans le monde, dans ce même-tems, les Princesses ses filles; & qu'el-

les par conſéquent, ſe trouvérent ſouvent avec Monſeigneur & Monſieur le Duc de Berri; on jugea que Madame la Ducheſſe avait deſſein de faire le mariage de Mademoiſelle de Bourbon avec Monſieur le Duc de Berri, ou du moins on ſe ſervit de cette raiſon pour preſſer celui de Mademoiſelle d'Orléans avec ce Prince.

Il faut avouer que Madame de Maintenon entra dans cette crainte, & que ſon amitié pour Madame la Ducheſſe de Bourgogne, lui fit appréhender le grand crédit de Madame la Ducheſſe. Elle ne pût imaginer, ſans une peine extréme, que Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſe verrait un jour abandonnée, & que toute la Cour ferait aux pieds de Madame la Ducheſſe, pour plaire à Monſeigneur. Elle voyait dans Madame la Ducheſſe une conformité de caractére, de vûes & d'humeur entr'elle & Madame de Monteſpan, qui la déterminérent entiérement pour le côté d'Orléans. Mais je me ſouviens que je n'ai pas encore dit un mot de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

On ſçait que cette Princeſſe n'avait que dix à onze ans, quand elle vint en France. Sa grande jeuneſſe, & les priéres de Madame

la Ducheſſe de Savoye ſa mére, firent que Madame de Maintenon en prit un ſoin particulier. Ou pour mieux dire l'intérêt du Roi, & celui de toute la France, l'engagérent encore plus à donner tous ſes ſoins, pour achever l'éducation que Madame la Ducheſſe de Savoye avait ſi bien commencée car il faut dire la vérité, & je l'ai ſouvent entendu dire à Madame de Maintenon, qu'on ne peut avoir été mieux élevée, que l'avait été cette Princeſſe. Nous n'aurions fait, diſait-elle, que la gâter ici, ſi les bonnes qualités qui ſont en elle, y avaient été moins fortement imprimées. Madame de Maintenon ſe mit donc en poſſeſſion de la Princeſſe de Savoye, dès qu'elle arriva ici; & elle, ſoit par eſprit ou par ſentiment, déféra entiérement à ſes avis. Elle fut juſqu'à ſon mariage, & quelques tems encore après, fort ſéparée des Princeſſes & du reſte de la Cour. Madame de Maintenon la formait ſous les yeux du Roi : Elle l'environna (autant qu'il lui fut poſſible, de perſonnes de mérite; elle lui donna pour Dame d'honneur Madame la Ducheſſe DuLude;) pour Dame d'atour, Madame la Comteſſe de Mailly: & les Dames du Palais étaient choiſies entre ce qu'il y avait de meilleur, ou du

moins regardées comme telles par Madame de Maintenon.

La Ducheſſe DuLude avait de la dignité dans l'extérieur, & une déférence à l'égard de Madame de Maintenon, qui lui tenait lieu d'eſprit. On n'avait voulu dans cette place qu'une repréſentation, c'eſt auſſi tout ce qu'elle avait. Elle ne faiſait rien ſans en rendre compte; les Princeſſes qui voyaient qu'on éloignait Madame la Ducheſſe de Bourgogne de leur commerce, n'en ſçurent pas bon gré à Madame de Maintenon; & ſur-tout Madame la Ducheſſe, qui dans le fond ne l'aimait pas, moins par rapport à Madame de Monteſpan, que parce qu'elle avait voulu autrefois lui donner des avis, & qu'elle l'avait ſouvent blâmée dans ſa conduite; mais dans le fond c'était plus pour la rendre telle qu'il convenait au Roi, que pour tout autre motif. Mais comme on ne ſe rend pas juſtice, elle l'accuſait d'une choſe dont pourtant elle l'avait bien avertie, & qu'il n'avait tenu qu'à elle de prévenir. Il eſt vrai que Madame de Maintenon ayant penſé peut-être aſſez mal-à-propos, que ſon exemple & ſes diſcours, pouvaient être dangereux, & gâter en un inſtant tout ce qu'elle aurait fait avec beau-

coup de peines & de tems, auprès de Madame la Ducheſſe de Bourgogne ; elle fit enſorte qu'elle ne vit guères Madame la Ducheſſe, & qu'elle ne lui parlât jamais en particulier. Elle ne craignait pas de même Madame la Ducheſſe d'Orléans, dont l'eſprit eſt moins porté à la raillerie, & qui s'était plus ménagée avec Madame de Maintenon. D'ailleurs, Madame la Dauphine & Madame de Maintenon étaient entourées de femmes attachées à Madame la Ducheſſe d'Orléans, qui la faiſaient valoir, & qui relevaient avec malignité tout ce que faiſait & diſait Madame la Ducheſſe, & lui attribuaient même des choſes à quoi elle n'avait pas même penſé.

J'ai oui dire à Madame la Ducheſſe, dans le tems de la déclaration du mariage de Monſieur le Duc de Berry, qu'elle n'avait jamais parlé à Monſeigneur de lui faire épouſer Mademoiſelle de Bourbon. Et véritablement Monſeigneur était peu propre à recevoir de pareilles propoſitions, & d'entrer dans un projet qu'il n'aurait pas confié au Roi. Madame la Ducheſſe qui le connaiſſait, ſe ſerait bien gardée de lui laiſſer ſeulement croire qu'elle en eut la penſée. Peut-être imaginait-elle que le Roi étant vieux, il pourrait arriver que Monſieur le Duc de Berry n'é-

tant pas marié, il lui ſerait alors facile de déterminer le choix de Monſeigneur, en faveur d'une de ſes filles; mais à coup ſûr, elle ne lui aurait jamais en attendant confié cette penſée. A dire la vérité, quoique la fille de Monſieur le Duc d'Orléans dût paſſer devant une fille d'une branche cadette, il n'était pas naturel & convenable, après ce qui s'était paſſé en Eſpagne, de la marier à un Prince auſſi près de la Couronne, & Frère du Roi d'Eſpagne.

Il eut été à déſirer, ou que le Roi n'eut point marié Monſieur le Duc de Berry, ce qui ne preſſait pas, ou qu'il eut fait un autre choix. Il ne lui fallait ni une fille de Madame la Ducheſſe d'Orléans, par la batardiſe des mères; mais il fallait encore moins prendre la fille d'un homme qu'on avait accuſé (ſans doute à tort) d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de la Couronne d'Eſpagne, dans le tems qu'il y commandait les armées, pour conſerver cette Couronne à Philippe V. Je laiſſe même à part tout ce qui s'eſt dit alors; mais enfin la deſtinée de la France, fit qu'il penſa autrement. Ce Roi ſi ſage, conſentit à ce mariage: Monſeigneur y donna les mains par cette déférence, qu'il eut toujours aux volontés du Roi, & de ſi bonne grace qu'il ne pa-

rut pas même en être fâché. Madame la Dauphine en fut ravie : Elle regardait ce mariage comme son ouvrage, & elle croyait qu'il assurerait le repos, & l'agrément de sa vie après la mort du Roi; mais à peine fut-il conclu, qu'elle eut lieu de s'en repentir.

Madame la Ducheſſe de Berry ne ſe contraignit plus; & il eſt bien plus étonnant qu'avec ſon caractére & ſon tempérament, elle eut pû prendre autant ſur elle, qu'elle y prit pendant les deux années qui précédérent ſon mariage; qu'il ne l'eſt qu'étant parvenue à ce qu'elle déſirait, elle dédaignât de ſe contraindre après. Elle ſe montra donc le lendemain de ſes nôces telle qu'elle était. Mais il faut avouer qu'elle avait été élevée d'une maniére propre à autoriſer ſes libertés; elle avait été quelquefois en tiers avec Madame d'Argenton & ſon père qui s'amuſait à peindre. Il l'avait peinte un jour ſans beaucoup de drapperie, ce qui fut trop envenimé. Malgré cette éducation, elle ſçut ſi bien ſe contraindre deux ans avant ſon mariage, qu'on ne parlait à Madame la Dauphine & à Madame de Maintenon, que de ſa retenue; & Madame la Ducheſſe d'Orléans, qui déſirait ardemment ce mariage, & qui vit bien qu'il ne réuſſirait pas, tant que cette Prin-

ceſſe demeurerait à Paris ou à St. Clou entre les mains de ſon père, la fit venir à Verſailles ſous ſes yeux. Là, cette jeune Princeſſe qui comprit que ſa fortune dépendait de ſa conduite, en eut une ſi bonne, qu'on ne s'appercevait pas de ſes inclinations; & même quelque tems avant que de venir à Verſailles dès l'âge de douze ans, elle penſa qu'elle avait trop de diſpoſition à engraiſſer, & que ſi elle continuait ſa maniére de vivre, ce pourrait-être un obſtacle aux vûes qu'on avait pour elle: ce qui lui fit prendre la réſolution de ne guéres manger, de peu dormir, & de faire beaucoup d'exercice, quoiqu'elle fut naturellement gourmande & pareſſeuſe. On ne peut diſconvenir qu'une fille à cet âge, capable d'une pareille réſolution, par le ſeul motif d'ambition, & ſans qu'elle y fut portée par l'autorité des gens qui en avaient ſur elle, devait être un jour bien dangereuſe. Mais quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne vallait la peine de ſe contraindre. Je ne parlerai point comment elle manifeſta ſes autres inclinations. Il ſuffit de dire qu'elle ne tarda pas à les faire connaître. Je paſſerai de-là, à l'hiſtoire des pendans d'oreilles, qui firent tant de bruit.

Madame la Ducheſſe d'Orléans avait des pen-

dans d'oreilles très-beaux, que feu Monsieur avait eus de la Reine mére. Monsieur le Duc d'Orléans les lui prit, pour les donner à Madame la Ducheſſe de Berry. La maniére & la choſe devaient lui être déſagréables; mais elle eut tort, les connaiſſant tous deux, d'en faire tant de bruit. Elle ſe plaignit, elle pleura, elle en parla au Roi, qui gronda Madame la Ducheſſe de Berry. Madame la Dauphine entra pour ſon malheur dans cette querelle, & prit parti pour Madame la Ducheſſe d'Orléans.

Depuis ce moment, Madame la Ducheſſe de Bourgogne, & Madame la Ducheſſe de Berry, ne furent plus enſemble de la même maniére; car il faut avouer que dans les commencemens du mariage, la premiere ne regardait pas l'autre comme ſa belle ſœur, mais comme ſa propre fille. Elle lui donnait des conſeils, & elle l'avait voulu former, comme elle-même l'avait été, d'une maniére propre à plaire au Roi; ſentimens & diſpoſitions bien rares, non-ſeulement dans une Princeſſe, mais dans une femme ordinaire.

Madame la Dauphine ne l'était pas; & ſi cette Princeſſe avait des défauts & des faibles, elle avait auſſi de grandes qualités; & il faut avouer que ſon commerce était charmant. Le

public a de la peine à concevoir que les Princes agiſſent ſimplement & naturellement, parce qu'il ne les voit pas d'aſſez près pour en bien juger, & parce que le merveilleux qu'il cherche toujours, ne ſe trouve pas dans une conduite ſimple & dans des ſentimens réglés. On a donc mieux aimé croire que Madame la Dauphine reſſemblait à Monſieur ſon père, & qu'elle était dès l'âge de 11. ans en France, auſſi fine & auſſi politique que lui; affectant pour le Roi & Madame de Maintenon, une tendreſſe qu'elle n'avait pas. Pour moi, qui ai eu l'honneur de la voir de plus près: j'en juge autrement, & je l'ai vûe pleurer de ſi bonne foi, ſur le grand âge de ces deux perſonnes, qu'elle croyait avec raiſon devoir mourir devant elle, que je ne puis douter de ſa tendreſſe pour le Roi. Mais Madame la Dauphine était jeune: elle était femme, & naturellement coquette, ce qui ſuffit pour faire comprendre qu'il y avait journellement dans ſa conduite beaucoup de petites choſes qu'elle aurait voulu cacher. Ce n'eſt pas-là être fauſſe. Je ne dois pas même céler pour ſa juſtification qu'il y a bien de ces petites autes où elle s'eſt laiſſée entraîner par les autres; & que le plus grand défaut que je lui aye connu, était d'être trop facile, & de laiſſer pren-

dre trop d'empire aux jeunes perſonnes qui l'approchaient : ce qui l'a jettée dans quelques inconvéniens qui ont pû faire quelque tort à ſa réputation.

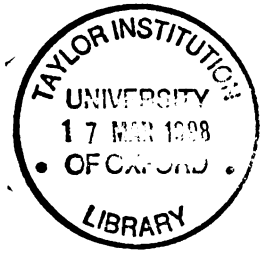
On a parlé de deux hommes, pour leſquels on a prétendu qu'elle avait eu du goût. Le premier était un fou, & elle était un enfant quand il alla en Eſpagne, où il fit auſſi l'amoureux de la Reine d'Eſpagne, (*a*) Sœur de Madame la Ducheſſe de Bourgogne. Je ne l'ai pas connu, parce que je n'étais pas à la Cour dans ce tems-là ; mais j'en ſçais aſſez, pour dire que les paſſions étaient en lui des folies, & par les excès où elles le portaient, & par les moyens. Cependant, comme il avait de l'eſprit, il a ébloui pendant un tems les gens les plus ſages. Madame de Maintenon n'a pas même été exempte d'avoir quelque bonne opinion de lui, ce qui a paru par des audiances particuliéres, qu'elle a bien voulu lui donner quelquefois. Madame de Maulévrier, fille du Marechal de Teſſé, & bien avec Madame la

NB. (*a*) C'était un Comte de Maulévrier qui ſe jetta par la fenêtre & ſe tua. La Reine d'Eſpagne lui avait écrit quelquefois. Chaque mot de la lettre était enfermé dans une boule de hoca ; le paquet était adreſſé à l'Abbé de Caumartin depuis Evêque de Blois.

Dauphine, jusqu'à la mort de son mari, s'y est brouillée pour n'avoir pas voulu, à ce qu'on dit, rendre les lettres de Madame la Dauphine, mais dans la vérité pour avoir, je crois, répandu ce bruit-là sans fondement. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'elle a toujours été mal avec elle depuis, quoiqu'elle fut fille du premier Ecuyer de cette Princesse, & dont le Roi s'était servi pour travailler à son mariage.

Nangis est le second pour lequel Madame la Dauphine a eu du goût. Je ne parlerai pas de celui-là, comme j'ai parlé de l'autre; & j'avouerai que je le crois comme le Public. La seule chose dont je doute, c'est que cette affaire soit allée aussi loin qu'on le croit. Et je suis convaincue que cette intrigue s'est passée en regards, & en quelques lettres tout au plus. Je me le persuade par deux raisons; l'une que Madame la Dauphine était trop gardée, & l'autre que Nangis était trop amoureux d'une femme qui l'observait de près, & qui m'a dit à moi-même que dans les tems qu'on soupçonnait qu'il pouvait être avec Madame la Dauphine, elle était bien assurée du contraire, puisqu'il était avec elle. C'était bien plutot une galanterie innocente qu'une passion.

FIN.

972421

Young's
9.3.98
[ZAH]